CHATEAUBRIAND

SA VIE ET SES ŒUVRES

ÉTUDE LITTÉRAIRE ET MORALE

PAR

M. CHARLES BENOIT

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY.

OUVRAGE QUI A OBTENU LE PRIX D'ÉLOQUENCE
DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1864.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1865

AVANT-PROPOS.

Après tant de maîtres illustres, qui semblaient n'avoir rien laissé à dire sur Chateaubriand, je n'aurais pas eu la présomption de prendre la parole à mon tour, si l'Académie française, en mettant au concours l'éloge du grand écrivain, n'eût elle-même provoqué ce nouveau jugement.

Il est difficile en effet d'être neuf sur un tel sujet. La carrière publique et la vie intime de Chateaubriand, ses écrits, son caractère, ses passions, ses faiblesses même, tout n'a-t-il pas été commenté en tous sens et livré au grand jour? Lui-même, dans une confession suprême, n'avait-il pas tenu à écarter tout mystère?

Mais, s'il ne reste plus nulle découverte à

faire dans cette vie et dans ces ouvrages, que le monde entier connaît, l'opinion toutefois n'est pas encore fixée sur la conduite de l'homme mêlé à tant d'événements, et sur la valeur originale et durable de son œuvre littéraire. Chateaubriand jusqu'ici a été bien plus encore disputé par les partis, que consacré dans sa renommée définitive.

Pour reprendre cette cause à mon tour, j'ai du moins sur les critiques qui m'ont précédé l'avantage d'arriver le dernier. La réflexion, comme on l'a dit, hérite du temps. Je profite des observations de mes devanciers, et j'y ajoute les miennes. Puis, avec les années, la vérité mûrit, les passions qui l'offusquaient s'apaisent; les idées, dont un grand homme s'est fait l'apôtre, ont été mises à l'épreuve; son œuvre a porté ses fruits; et sa figure, se dégageant de plus en plus des ombres du présent, commence à nous apparaître dans la lumière plus sereine et plus pure de sa gloire future :

> Largior hic campos æther et lumine vestit
> Purpureo.

Les ouvrages que j'ai le plus consultés pour ce travail sont dans toutes les mains; c'est avant tout le livre excellent, malgré sa malice, de M. Sainte-Beuve sur *Chateaubriand et son groupe littéraire;* c'est ensuite l'ouvrage si autorisé de M. Villemain sur *la Tribune moderne*. Mais en outre je ne saurais assez dire tout ce que je dois au pieux et regrettable A. Vinet, qui, dans un livre posthume sur la *Littérature française au dix-neuvième siècle*, a laissé, au sujet de Chateaubriand, des jugements d'un sens si élevé et si droit. — On ne pouvait assurément avoir ici de meilleurs guides, mais parfois aussi de plus gênants. Car s'il faut les connaître, une fois avec eux, leur pensée sans cesse se mêle et s'impose à la vôtre; on ne saurait faire mieux, on ne peut plus faire autrement. Tout en cherchant à demeurer moi-même dans cette docte compagnie, je n'ai point évité, je l'avoue, de me rencontrer avec ces maîtres, et j'ai volontiers saisi la main qu'ils me tendaient. Car je tenais à être vrai, bien plus qu'à être neuf; et j'avais plus en vue Chateaubriand que moi-même. Aussi mon Étude,

pour être parfois moins originale, n'en vaudra sans doute que mieux.

Ainsi que M. Villemain l'a remarqué dans son Rapport, je me suis attaché avec plus de complaisance au génie littéraire de Chateaubriand qu'à son rôle politique. C'est qu'il m'a semblé qu'en lui l'écrivain a de beaucoup dominé et dominera toujours l'homme d'État; et que pour la postérité, l'œuvre poétique de Chateaubriand demeurera encore la portion la plus solide de sa gloire. — Je pense du reste en avoir dit assez de sa vie publique pour ceux qui connaissent l'histoire de la Restauration; et pour ceux qui ne la savent pas, je ne puis avoir la prétention d'y suppléer.

On a regretté aussi que, dans mon Étude, la vie privée de l'écrivain se laissât à peine entrevoir, et que je n'y eusse pas cherché davantage le secret de ses contradictions. Mais que pouvais-je dire, moi qui n'ai pas personnellement connu Chateaubriand, surtout après les fines analyses morales auxquelles s'était livré le sagace et spirituel auteur des *Causeries du lundi*, à propos des *Mémoires d'outre-tombe?*

Je n'ai pu juger Chateaubriand qu'à distance, comme d'ailleurs il voulait être jugé. Avec de tels hommes, d'ailleurs, il ne faut pas espérer de vraies confidences intimes; car, une fois que la gloire les a visités, il n'y a plus guère pour eux de vie privée : ils ne vivent plus que pour le spectacle. Depuis la politique surtout, Chateaubriand n'a plus eu que des éclairs de naturel et de vérité : le fond de l'âme est de plus en plus envahi par le rôle, et l'homme disparaît dans le personnage. Sans doute le portrait que j'en donne ne saurait ainsi atteindre à ce je ne sais quoi de vif et de saisissant qui caractérise une image originale et contemporaine. Mais si je ne puis me flatter d'égaler la pensée de ceux qui ont connu personnellement Chateaubriand et vécu dans son intimité, du moins, pour conserver la vérité générale de sa physionomie, j'ai cherché à le peindre sans prévention et sans fanatisme.

N'eussé-je d'autre mérite, on m'accordera tout au moins sur ce point une sincère impartialité; non point assurément celle d'un sceptique qui ne veut être dupe d'aucune illusion,

mais celle d'un esprit libre, qui reconnaît et adore volontiers tout ce qui est noble et beau, mais sans se laisser aveugler par sa piété pour un grand homme sur les erreurs de son goût ou sur les fautes de sa conduite.

C'est par ce scrupule d'indépendance, qu'au risque de ne point assez répondre au programme de l'Académie, je n'ai voulu accepter entièrement ni le plan ni le ton de l'*Éloge*. Je ne me sentais pas à l'aise, pour dire toute ma pensée, dans ce cadre oratoire. Puis j'admire, plus que je ne saurais les imiter, ceux qui peuvent être éloquents sans rester dans les généralités du sujet. Pour moi, je ne pouvais échapper aux lieux communs qu'en sortant du discours, pour suivre plus librement ma pensée et toutes les questions qui se présentaient.

Sous cette forme plus dégagée, l'Académie française a daigné approuver mon travail. Son illustre Secrétaire a bien voulu dire dans son Rapport que, dès la première fois que l'Académie avait mis au concours l'Éloge de Chateaubriand, la réponse avait été faite à son appel de telle façon que l'épreuve n'avait plus

besoin d'être renouvelée; et il estimait qu'après l'Académie, la France aimerait à lire à son tour cette appréciation de l'un de ses plus grands écrivains.

Pouvais-je me refuser, après un pareil témoignage, à publier mon ouvrage? Je le donne donc ici tel, ou peu s'en faut, que je l'ai présenté au jugement de l'Académie. Je me suis borné, en le revoyant avec soin, à y ajouter quelques notes et surtout des citations, qu'on aimera, j'en suis sûr, à y trouver. Ces fragments, extraits des ouvrages de Chateaubriand, seront la plus grande parure du mien. On s'efface volontiers devant de tels écrivains, pour les laisser en scène. Mon livre, du reste, reprend ainsi quelque chose de la première forme sous laquelle je l'avais ébauché; car, avant l'appel de l'Académie, j'avais commencé l'étude des Œuvres de Chateaubriand dans quelques leçons professées à la Faculté des lettres de Nancy. Dans la chaire on aime à citer. Mes auditeurs reconnaîtront ainsi avec plaisir dans mon livre un écho plus fidèle de mon Cours. L'Académie, par son suffrage, aura ajouté à l'autorité du

professeur; et moi, qui ai souhaité le succès pour l'honneur surtout de cette chère Faculté à laquelle j'ai voué ma vie, je suis heureux aujourd'hui de lui en faire hommage : c'est à elle, comme un vainqueur d'Olympie rentrant dans sa patrie, que je consacre ma couronne.

Nancy, 1er octobre 1864.

Ch. Benoit.

CHATEAUBRIAND.

ÉTUDE

SUR

SA VIE ET SES ŒUVRES.

INTRODUCTION.

La louange languit auprès des grands noms; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire de *Chateaubriand*.

(BOSSUET, *Or. fun. de Condé.*)

Rendez-nous le plaisir de l'admiration, disait au commencement du siècle Mme de Staël[1], altérée d'enthousiasme, et fatiguée de voir autour d'elle, avec tant d'âmes flétries par les événements, un esprit de scepticisme moqueur s'acharnant encore à rabaisser tout ce qui s'élevait.

En présence de cette critique parfois trop

[1] *Réflexions sur la paix intérieure,* IIe part., chap. II.

minutieuse, qui de nos jours poursuit nos écrivains jusque dans le détail de leur vie, pour y surprendre leurs faiblesses et leur opposer leurs contradictions, nous sommes nous-même tenté sans cesse de nous écrier : Laissez-nous honorer nos grands hommes; laissez-nous admirer leurs inspirations généreuses, et croire chez eux à la divine alliance du génie et de la vertu. Nulle renommée en effet ne saurait tenir contre les curiosités de cette critique indiscrète, qui prétend voir de plus près et nous montrer plus complétement l'homme derrière le héros, quand elle parvient à défaire nos jugements et à déconcerter notre estime. Sans doute il faut avoir avant tout la religion du vrai; il faut dissiper les superstitions : l'opinion a ses méprises, qu'il convient de redresser. L'histoire du passé était à refaire en bien des points; il y avait bien des choses à remettre en leur vraie lumière, bien des hommes en leur rang. Mais gardons-nous, dans ce redressement, de prendre plaisir à humilier nos grands hommes, en leur cherchant des faiblesses qui les ravalent. C'est un plaisir mal-

sain ; cela ressemble à une revanche que l'on prend contre la fascination qu'ils ont exercée sur nous par leur gloire et leur génie. Athènes jadis pensait maintenir l'égalité républicaine, quand elle applaudissait au dénigrement de ses grands hommes, pour se défendre contre les entraînements de l'enthousiasme. Nous sommes bien les Athéniens modernes. Par je ne sais quel instinct de jalousie démocratique, nous nous plaisons à défaire les renommées les mieux assises ; jusque chez les hommes les plus adoptés par l'admiration publique , nous voulons découvrir des côtés médiocres par où ils nous ressemblent; enfin nous brûlons volontiers ce que nos pères ont adoré, ou ce que nous avons adoré nous-mêmes.

Nos grands contemporains pouvaient-ils échapper à ces retours? Nul cependant n'y a plus été exposé que Chateaubriand. Outre l'excès de sa gloire, peut-être avait-il provoqué lui-même ces réactions sévères de la critique par l'orgueil de ses confidences suprêmes et l'amertume misanthropique de ses derniers ju-

gements. Quand cette âme hautaine et blessée par la vie se vengeait des événements qui l'avaient humiliée, en se réfugiant dans la fière conscience de son talent et de sa renommée; quand elle jetait sur les choses et les hommes un regard découragé et dédaigneux; quand, après avoir régné par l'admiration sur son siècle, elle se montrait si jalouse de son rôle aux yeux de la postérité; tant de naïf orgueil et d'ambition éveillèrent mille sentiments hostiles, comme si nous n'en avions pas été nous-mêmes les complices.

Nous en usons ainsi avec nos grands hommes. Point de mesure d'abord à notre enthousiasme pour eux; nous les exaltons jusqu'au ciel; nous leur prodiguons l'apothéose; et lorsque, enivrés de l'admiration qu'ils inspirent, ils commencent à se croire des dieux, par un jeu cruel, et, pour leur faire expier leur ivresse et l'excès de nos louanges, nous renversons leurs autels et nous foulons leurs statues aux pieds.

Mais, après ces entraînements passionnés, le temps arrive de la justice impartiale. Pour

Chateaubriand, le moment est venu d'entrer dans la postérité. Le monde, auquel il appartenait par ses souvenirs, ses espérances, ses rancunes et ses sympathies, n'est plus. Les orages soulevés par la publication de ses *Mémoires* sont apaisés. Son nom resplendit désormais dans une plus pure lumière. L'Académie française, à laquelle il appartient de consacrer par un jugement suprême les gloires durables de notre littérature et les ouvrages destinés à entrer dans l'héritage immortel de l'esprit français, nous invite aujourd'hui à recueillir dans un éloge les titres éclatants, qui ont fait de Chateaubriand le roi des intelligences dans son temps, et qui feront vivre à jamais son nom illustre dans l'avenir. Admirateurs de son génie, mais sans fanatisme, nous ne craindrons point de le juger librement. Sa gloire est assez grande, pour qu'on ose dire ce qui a pu y manquer; sa vie assez généreuse, pour excuser quelque faiblesse. Non, de telles âmes ne perdent pas à être fréquentées de plus près. A mesure qu'on les connaît davantage, on est plus convaincu que les grandes

pensées ne peuvent sortir que d'un noble cœur; que c'est du même foyer qu'émanent les belles inspirations du génie et les plus généreux mouvements de la vertu; et que l'éloquence et la poésie sont comme l'expression idéale de l'héroïsme. « Si le talent n'était « pas mobile (disait Mme de Staël), il inspire- « rait aussi souvent les belles actions que les « touchantes paroles; car elles partent toutes « également de la conscience du beau, qui se « fait sentir en nous-mêmes [1]. » On ne saurait être poëte au degré où l'a été Chateaubriand, sans être à la fois grand et bon.

[1] *Allemagne*, IIe part., chap. x.

LIVRE PREMIER.

LA JEUNESSE ET LA POÉSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Enfance de Chateaubriand. — *Voyage en Amérique.* — *Les Natchez.* — *Essai sur les Révolutions.*

Le 18 avril 1802, jour de Pâques, le Premier Consul se rendait solennellement à Notre-Dame, pour y célébrer par un *Te Deum,* avec la paix générale rendue à la France et au monde par le traité d'Amiens, le rétablissement du culte catholique.

Le grand politique avait bien senti la nécessité de replacer la religion à la base de cette société nouvelle, qu'il essayait de reconstruire avec les débris du passé. Il rouvrait les églises au culte. Mais qui rendra à la France elle-même le goût de cette religion depuis si long-

temps insultée, dédaignée? Qui en réveillera les pieux souvenirs? Qui ranimera ces édifices déserts et muets? Qui restituera à ces sanctuaires profanés leur charme pénétrant et leur solennelle poésie? La France nouvelle, tout imprégnée de l'esprit de Voltaire, a grandi dans la haine du Christ : elle a été instruite à ne voir dans le catholicisme qu'un fanatisme ténébreux, qu'il fallait détruire, pour affranchir l'esprit humain et seconder la civilisation du monde. La Révolution, en infligeant aux fils du XVIII[e] siècle une leçon cruelle, ne les avait point ramenés pour cela aux idées chrétiennes : on en était séparé par trop de préjugés. Qui rapprendra donc à ces âmes égarées la route du temple? Qui réconciliera la France avec la religion de ses pères? La plupart des prêtres, ceux surtout qui étaient la saveur et la vertu du clergé de France, ont été dispersés par la mort ou l'exil. Mais voilà qu'en leur absence, un jeune homme, rentré lui-même de la veille dans son pays, fait entendre soudain sa voix éloquente; sur ces ruines du passé, il apparaît comme un génie imprévu, solitaire, mé-

lancolique ; il a détaché la harpe de Sion des saules de Babylone, et il attendrit les bords de l'Euphrate au doux nom de Jérusalem, dont il rappelle les pieux souvenirs et les fêtes sacrées.

Le jour même où la France célébrait la restauration du culte catholique, le *Moniteur* annonçait la publication du *Génie du Christianisme* de Chateaubriand.

Nulle œuvre alors ne pouvait être plus opportune. C'était, après Voltaire, l'éclatante réparation faite par l'esprit français à la civilisation chrétienne. Car, dans son éloquente apologie, le jeune écrivain montrait qu'au lieu d'accuser l'Église de retenir les peuples dans l'ignorance et la barbarie, c'était à sa doctrine sainte et à ses institutions que le monde était redevable, non-seulement de tous les bienfaits de la civilisation moderne, mais encore de tous ses progrès dans les arts et dans les sciences. Il faisait partout sentir l'inspiration généreuse du Christianisme ; il relevait la croix sur toutes les avenues de l'esprit humain, où elle avait été abattue. Mais, en même temps, il redisait

avec un charme infini les souvenirs du culte, le retour des fêtes aimables ou pathétiques de l'Église, et leurs pieuses cérémonies, ou encore les émotions religieuses de la nef antique, et la poésie des dévotions populaires : il s'attachait ainsi à raviver au fond des cœurs mille impressions d'enfance d'une douceur souveraine et d'une pénétrante mélancolie. A ces temples désolés le poëte rendait une voix, à ce culte désaccoutumé son âme, à la France encore imprégnée de l'esprit de Voltaire le respect tout au moins, en attendant la foi pour cette religion ressuscitée.

Comment cet apôtre inattendu du Christianisme et de l'art avait-il donc échappé à la contagion de son siècle? Je veux bien que son éducation domestique, sur les genoux d'une mère chrétienne, ait laissé dans son âme des traces profondes, et que la Révolution, en le jetant de bonne heure hors de France, ait protégé l'originalité de son génie. Mais, tout en faisant la part des circonstances pour expliquer les tendances de son talent, c'est dans le fond même de son caractère et dans les intimes ins-

tincts de son cœur ardent, mais concentré, solitaire et triste, qu'il faut chercher le secret de sa vocation imprévue. Aussi voulons-nous remonter curieusement la vie de cet homme extraordinaire, qui vient d'apparaître avec tant d'éclat au seuil de notre siècle. Ainsi ce grand fleuve du Nil, qui ne se montre aux regards des hommes que dans la puissance et la majesté de son cours, a toujours inspiré aux voyageurs le désir de visiter les montagnes où il cache ses sources mystérieuses.

François-René de Chateaubriand est né à Saint-Malo, le 4 septembre 1768; et sa première enfance a été bercée aux mélancoliques murmures de cette mer orageuse, sur laquelle la sombre ville semble flotter comme un nid d'orfraies. De là sa famille se transporte bientôt dans le vieux manoir de Combourg, où l'enfant va grandir négligé et comprimé tout ensemble entre un père morose et redouté et une mère tendre et grondeuse. Ce sombre donjon, hanté par de rares visiteurs, sera la vraie patrie de son génie naissant et de son cœur : c'est là que, de bonne heure, errant et amou-

reux de la solitude, il se livre en liberté aux fantaisies de son humeur rêveuse et aux ardeurs passionnées de sa jeune âme, dont cette vie étroite et maussade n'a fait que concentrer la flamme sans objet. La seule distraction de ces journées taciturnes, c'est, le soir, quand le père s'est retiré dans sa tour, d'écouter au coin de l'âtre quelques-unes de ces merveilleuses légendes de revenants ou de chevaliers, dont la Bretagne foisonne.

Quelque triste et austère pourtant qu'ait été son enfance, René ne quittera qu'avec regret ses courses vagues sur la bruyère, quand, pour suivre ses études, il ira s'enfermer d'abord au collége de Dol, et ensuite au collége de Rennes. Comme tout cadet de Bretagne, il est destiné à entrer dans la marine royale. Mais il préfère à Bezout son Virgile, et surtout le quatrième livre de l'*Énéide*, où il savoure ardemment les pressentiments des passions; et chaque année il n'aspire qu'à revenir aux vacances couver ses lectures troublantes et ses rêves d'adolescent dans sa chère retraite de Combourg : car c'est là qu'il a été saisi par le charme de la rêverie

solitaire, et qu'il s'est accoutumé à se livrer au démon de son cœur.

Pour lui d'ailleurs le donjon paternel s'anime de la présence d'un doux génie, la sœur de son âme, la triste et gracieuse Lucile, comme lui mélancolique, et pour laquelle il a éprouvé dès son enfance la plus délicate affection. Cette sœur charmante, qui nous apparaît comme le type virginal de l'Amélie de *René*, et que le poëte comparait plus tard dans sa beauté rêveuse à un génie funèbre, partageait les goûts poétiques comme les promenades de son jeune frère. Elle fut sa première Muse, elle avait deviné en lui l'instinct du poëte, et l'invita à s'y livrer [1].

[1] Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, le poëte est revenu avec complaisance sur les souvenirs de cette jeunesse rêveuse. Assurément, en le suivant à travers ces ardentes fantaisies de son imagination, tour à tour se cherchant et se fuyant lui-même dans un isolement orageux, on pénètre de plus en plus dans le mystère de son âme et dans le chaos d'où sortira son génie. Mais, pour retrouver dans leur première candeur les impressions de ses jeunes années, à ce roman tardif et composé je préfère encore le poëme plus voisin et si transparent de *René*, où l'écrivain s'est révélé à nous une première fois, sous un rayon idéal sans doute, mais qui est peut-être encore le plus vrai. « Chaque automne je revenais au château paternel situé au milieu « des forêts, près d'un lac, dans une province reculée. — Timide et « contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contente-

L'heure cependant est venue de prendre un état. Le jeune Breton va chercher à Brest son brevet d'aspirant de marine; mais le brevet n'arrive pas. En attendant, il s'arrête à contempler tout le jour cet Océan immense et orageux, son idole et son image. Chaque vaisseau qui s'éloigne sans lui ne fait qu'irriter encore ses instincts de voyageur. — Partira-t-il enfin?

Mais non; son désir s'est usé dans l'impatience de l'attente; déjà sa mobile nature l'entraîne ailleurs. Dans l'intervalle, le souvenir de Combourg l'a ressaisi. Il renonce à la marine.

« ment qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'hu- « meurs et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur : elle était « un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux en- « semble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des « feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme « de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous « jamais vos douceurs! — Tantôt nous marchions en silence, prêtant « l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des « feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas : tantôt, « dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la « prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses : quelquefois aussi « nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la « nature. Jeune, je cultivais les muses : il n'y a rien de plus poétique « dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le « matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, « d'images et d'harmonie. » (*René*, p. 137.)

Il complétera ses études à Dinan pour être prêtre. L'Église l'appelle : c'est le vœu de sa famille ; il croit que c'est la vocation de son âme.

Ici encore vous vous trompez, jeune homme. La Muse vous a marqué au front : le démon de la poésie ne vous lâchera pas. René porte à Dinan sa vague et ardente fantaisie. Combourg d'ailleurs est trop voisin de Dinan. Le poëte y revient sans cesse, pour y reprendre cette vie de rêverie effrénée, qu'il devait plus tard décrire avec tant de charme, jusqu'à ce qu'on s'accoutume à l'y laisser errer à son gré. Il s'y enfonce, il s'en enivre. Séduction dangereuse! Quand on s'est abandonné à l'imagination, et qu'on a goûté de ce poison de la chimère, on ne saurait plus s'accommoder des conditions ordinaires de la vie, et descendre sans ennui aux devoirs de la terre. Est-ce donc à ce prix que la vision de l'idéal nous est donnée? Pour avoir entrevu un instant le ciel dans vos rêves, ô poëte, vous payerez désormais de votre bonheur ici-bas ce don de la Muse : pour vous, il n'y aura plus en ce monde que désenchantement.

On pourrait, dans l'épisode de René, suivre l'histoire intime du jeune Chateaubriand à cette époque. Il s'y est raconté lui-même : c'est sa vie, au dehors si vide d'événements, au dedans si pleine d'émotions et de pensées ; c'est son imagination prématurée et dévorante, qui a tout senti avant l'expérience, tout épuisé avant d'avoir joui, tout consumé dans la première fleur et la jeune espérance de la vie[1]. Rien n'use cependant les forces de l'âme, comme cette agitation dans le vide. Si le désenchantement précoce, qui en est le fruit, a ramené parfois certaines âmes des plaisirs et des ambitions subalternes de la terre au goût anticipé des choses du ciel et à l'amour du divin objet qui seul peut remplir notre cœur, malheur à ceux, au contraire, que consume

[1] « On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir « jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagi- « nation qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle « était accablée de leur durée; on m'accuse de passer toujours le « but que je puis atteindre : hélas! je cherche seulement un bien « inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si ce qui « est fini n'a pour moi aucune valeur? Cependant je sens que j'aime « la monotonie des sentiments de la vie ; et si j'avais encore la folie « de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. » (*René*, p. 154.)

cette nostalgie de l'idéal, et à qui la foi a manqué pour éclairer leur désir inquiet! Convives blasés au début de la vie, après avoir vidé la lie de la coupe du premier trait, ils n'ont plus qu'à mourir. « *Je crois*, disait « Chateaubriand, *que je me suis ennuyé dès le* « *ventre de ma mère.* » Il n'avait pas vingt ans, que, triste et dégoûté de tout et de lui-même, il essaya d'en finir avec la vie. Il allait tourner son fusil contre sa poitrine, quand l'arrivée d'un garde-chasse le sauva de cette tentation coupable. Une maladie mortelle, qui suivit, acheva de le rendre à lui-même [1].

Mais surtout une carrière allait s'ouvrir à son activité. Au moment où il se décidait à retourner à Saint-Malo, dans le dessein de s'embarquer pour les Grandes-Indes, il reçoit un brevet de sous-lieutenant pour le régiment

[1] « Ce dégoût de la vie, que j'avais ressenti dès mon enfance, re- « venait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus « d'aliment à ma pensée; et je ne m'apercevais de mon existence « que par un profond sentiment d'ennui. — Je luttai quelque temps « contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme ré- « solution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à « cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui « était partout, je résolus de quitter la vie. » (*René*, p. 159.)

de Navarre, alors en garnison à Cambrai. Il restera en France. Bientôt même nous verrons le jeune officier mêlé à la société la plus brillante de Paris, et y aspirant avec ardeur l'esprit du siècle. La gloire était alors aux lettres. Le fils de la Bretagne s'essaye dans une idylle insérée dans l'*Almanach des Muses*. Il se lie avec Fontanes d'une amitié que l'exil devait encore resserrer. Il voit Parny, Chamfort, Ginguené, Laharpe, qui l'accueille avec bienveillance. Mais surtout il se sent entraîné de préférence par sa nature religieuse et mélancolique vers Bernardin de Saint-Pierre.

Jeune, comme il est encore, il courait grand risque de perdre quelque chose de sa saveur originale au milieu de cette société de beaux esprits compassés et dans cette atmosphère artificielle. Mais il n'en aura pas le temps. Voilà en effet que déjà la tempête s'annonce à l'horizon, qui va rompre ce cercle de gens de lettres et disperser à tous les vents ces héritiers de Rousseau et de Voltaire. Déraciné lui-même de son pays par l'ouragan, il sera forcé de faire souche à part. C'est au désert,

c'est dans ses dix années d'exil et de malheur solitaire, que le poëte errant achèvera de mûrir son génie et de devenir entièrement lui-même.

La Révolution éclate sans solliciter son ambition. L'heure de la politique n'est pas venue pour lui ; les problèmes alors agités n'ont pas encore passionné son âme. A ce moment en effet, disciple de Rousseau, au milieu de ces raffinés, il ne rêvait que la vie sauvage.

Indifférent à ce qui se passe autour de lui, mais ressaisi soudain de la passion des voyages, il part pour l'Amérique du Nord. On sait combien ces explorations étaient en vogue sous le règne de Louis XVI : les succès et les malheurs de Cook et de la Peyrouse avaient enflammé encore les imaginations. En partant, Chateaubriand croyait aller à la recherche du passage polaire au nord-ouest du continent américain. Mais, en réalité, et sans s'en rendre compte, il fuyait surtout la vie du monde, dont il était déjà las [1]. Le jeune rêveur des

[1] « Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui « ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune

grèves de la Bretagne était mal à l'aise au milieu des mœurs frivoles et de l'élégante corruption des salons de Paris : il y étouffait; il avait hâte d'aller chercher dans les savanes du nouveau monde, avec des sensations nouvelles, un champ illimité pour son imagination[1]. Aussi ne s'arrêtera-t-il guère aux villes

« passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher : « mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était « ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de « moi ; je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au « niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux « du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des « hommes, je pris le parti de me retirer. » (*René*, p. 151.)

[1] Combien le jeune vagabond, qui avait grandi solitaire et indomptable sur les falaises de l'Océan ou au milieu des bruyères de Combourg, était mal à l'aise dans les salons de Paris et avait hâte d'échapper aux servitudes de la vie sociale, on le sent à l'ivresse avec laquelle son âme va bientôt se dilater à la liberté du désert et se plonger dans l'indépendance de la vie sauvage.

« Lorsque, dans mes voyages parmi les nations indiennes du Ca- « nada, je quittai les habitations européennes, et me trouvai, « pour la première fois, seul au milieu d'un océan de forêts, ayant « pour ainsi dire la nature entière prosternée à mes pieds, une « étrange révolution s'opéra dans mon intérieur. Dans l'espece de « délire qui me saisit, je ne suivais aucune route : j'allais d'arbre en « arbre, me disant en moi-même : Ici, plus de chemins à suivre, plus « de villes, plus d'étroites maisons, plus de présidents de républi- « ques, de rois, surtout plus de lois et plus d'hommes. Des hommes? « si : quelques bons sauvages qui ne s'embarrassent de moi, ni moi « d'eux : qui, comme moi encore, errent libres où la pensée les « mène, mangent quand ils veulent, dorment où et quand il leur « plaît. Et pour essayer si j'étais enfin rétabli dans mes droits ori-

américaines. A peine a-t-il salué Washington, et visité près de Boston le premier champ de

« ginels, je me livrais à mille actes de volonté qui faisaient enrager le « grand Hollandais qui me servait de guide, et qui dans son âme me « croyait fou. » (*Essai sur les Révol.*, IIe part., chap. LVII.)

Les premières scènes de la Révolution, dont il avait été témoin, n'avaient fait que lui inspirer une aversion plus forte encore pour la vie des civilisés. L'éruption l'avait surpris, sans qu'il y fût préparé. Il fuyait surtout la Révolution, parce qu'il n'était pas encore en état de prendre un parti. Son bon sens condamnait l'ancien régime, et il répugnait aux violences par lesquelles s'inaugurait le régime nouveau. Il ne voulait ni émigrer, ni servir la Révolution : cependant son indécision douloureuse l'exposait aux attaques des partis contraires. « *Dès ma « jeunesse*, dit-il à ce sujet, *mon impartialité politique ne plaisait « à personne.* » C'est pour finir cette lutte et échapper aux tourments de sa propre irrésolution, qu'il se réfugie au désert. Il va demander aux sauvages la solution du problème politique.

« Si c'est la vérité politique que nous cherchons, dit-il, elle est facile « à trouver. Ici, un ministre despote me bâillonne, me plonge au fond « des cachots, où je reste vingt ans sans savoir pourquoi ; échappé « de la Bastille, plein d'indignation, je me précipite dans la démo- « cratie : un anthropophage m'y attend à la guillotine. Le républi- « cain, sans cesse exposé à être pillé, volé, déchiré par une popu- « lace furieuse, s'applaudit de son bonheur ; le sujet, tranquille « esclave, vante les bons repas et les caresses de son maître. — O « homme de la nature, c'est toi seul qui me fais me glorifier d'être « homme ! Ton cœur ne connaît point la dépendance ; tu ne sais ce « que c'est que de ramper dans une cour ou de caresser un tigre « populaire. Que t'importent nos arts, notre luxe, nos villes ? As-tu « besoin de spectacle, tu te rends au temple de la nature, à la reli- « gieuse forêt ; les colonnes moussues des chênes en supportent le « dôme antique ; un jour sombre pénètre la sainte obscurité du « sanctuaire : et de faibles bruits, de légers soupirs, des chants « plaintifs ou mélodieux circulent sous les voûtes sonores. On dit « que le sauvage ignore la douceur de la vie. Est-ce l'ignorer, que de « n'obéir à personne, que d'être à l'abri des révolutions, que de

bataille de la liberté, qu'il court aux vieilles forêts, où l'homme n'a pas encore imprimé sa trace ; il s'enivre du désert. « Le ciel est pur « sur ma tête » (s'écrie-t-il dans une sorte d'hymne triomphal, où le fier fils d'Adam prend, avec une sauvage allégresse, possession de la solitude et de son indépendance), « l'onde « limpide sous mon canot qui fuit devant une « légère brise..... Liberté primitive, je te re- « trouve enfin ! Je passe comme cet oiseau qui « vole devant moi, qui se dirige au hasard, et « n'est embarrassé que du choix des om- « brages. Me voilà tel que le Tout-Puissant « m'a créé, souverain de la nature, porté « triomphant sur les eaux, tandis que les ha- « bitants des fleuves accompagnent ma course, « que les peuples de l'air me chantent leurs « hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, « que les forêts courbent leur cime sur mon « passage. Est-ce sur le front de l'homme de

« n'avoir ni à avilir ses mains par un travail mercenaire, ni son « âme par un métier encore plus vil, celui de flatteur ! N'est-ce rien « que de pouvoir se montrer impunément toujours grand, toujours « fier, toujours libre, et de ne point connaître les odieuses distinc- « tions de l'état civil? » (*Essai*, IIe part., chap. LVI.)

« la société ou sur le mien, qu'est gravé le « sceau immortel de notre origine [1] ? »

A ces accents on reconnaît l'élève de Rousseau. Nourri des chimères du maître sur l'innocence et le bonheur de la vie sauvage, et comme lui accusant la civilisation des misères et des vices de l'homme, le jeune voyageur brûlait du désir de visiter au fond de leurs retraites les restes mélancoliques de la population indigène, ces tribus de Natchez, de Hurons, de Muscogulges, chez lesquels il se flattait de retrouver les premiers rudiments de la société humaine, et de voir se réaliser les théories abstraites du *Rêveur solitaire*. — Peut-être même caressait-il déjà dans sa pensée le projet d'une vaste épopée de la vie sauvage, destinée à éclipser les pauvres *Incas* de Marmontel, et songeait-il pour cela à faire sa palette à travers les forêts vierges du nouveau monde. Ou peut-être encore ce dessein ne lui vint-il qu'au spectacle de cette nature et de ces mœurs si neuves pour lui.

Quoi qu'il en soit, le passage polaire fut bien-

[1] *Voyage en Amérique*, I, p. 68.

tôt oublié. *Le poëte est chose légère, ailée, sacrée*, a dit Platon. Sait-il lui-même où son instinct l'entraîne? A-t-il la conscience de lui-même? Un Dieu le possède à son insu et le mène. Déjà René ne songe plus qu'à savourer cette poésie nouvelle, que lui ont révélée l'Océan et le désert. Il aime à s'égarer dans les vastes solitudes de ces forêts aussi vieilles que le monde, ou au bord des grands fleuves coulant majestueusement à travers la savane silencieuse [1]. C'est avec piété, avec amour, que le poëte en contemple les beautés mystérieuses, qu'il en

[1] Aller, toujours aller, entraîné par la soif insatiable de l'infini à la poursuite de sensations nouvelles, inconnues, immenses, voilà la vague ardeur qui partout respire dans son *Voyage en Amérique*, et qu'on retrouve encore inassouvie dans mainte page de l'*Essai sur les Révolutions*. Ainsi, après une comparaison entre le *Périple d'Hannon* et la *Relation du capitaine Cook*, il ne peut s'empêcher d'envier encore aux anciens leur ignorance, qui leur laissait au moins un univers inconnu à découvrir. Et se rappelant à ce sujet son voyage au Canada : « Lorsque, dit il, je gravissais une montagne, mes re-« gards se portaient toujours à l'ouest, sur les déserts infréquentés « qui s'étendent dans cette longitude. A l'orient, mon imagination « rencontrait aussitôt l'Atlantique, des pays parcourus; et je perdais « aussitôt mes plaisirs. Mais, à l'aspect opposé, il m'en prenait pres-« que aussitôt mal : j'arrivais incessamment à la mer du Sud, de là « en Asie, de là en Europe, de là..... J'eusse voulu pouvoir dire « comme les Grecs : *Et là-bas! là-bas! la terre inconnue! la terre* « *immense!* » (*Essai*, Ire part., chap. XXXV.)

recueille les soupirs, qu'il en écoute à toutes les heures de la nuit et du jour la voix intime qui parle à son âme. Son *Journal* nous redit avec un charme singulier ces longues nuits passées sous le dôme des bois à considérer dans une poétique extase les rayons de la lune glissant à travers le feuillage, et les rouges reflets du bûcher qui s'éteint, ou à épier les lointains murmures de l'orage, les gémissements du vent, le réveil de la nature au matin. Ces vagues mélodies bercent doucement les songes de ses nuits. Ne craignez pas qu'il se lasse de son isolement. Déjà il n'est plus seul : déjà il porte avec lui au désert tout un monde enchanté de figures romanesques, de chers fantômes, qui partout l'accompagnent, et qui commencent à s'animer dans son imagination d'une vie immortelle[1]. Déjà dans ce merveilleux cortége

[1] Chateaubriand raconte lui-même comment, en voyageant dans ces solitudes sans passé, sans histoire, il a dû, pour en charmer la muette grandeur, les peupler des rêves de son imagination. « Dans « le désert de ma première existence, dit-il, j'ai été obligé d'inventer « des personnages pour la décorer ; j'ai tiré de ma propre substance « des êtres que je ne trouvais pas ailleurs et que je portais en moi. « Ainsi, j'ai placé des souvenirs d'Atala et de René aux bords de la « cataracte de Niagara comme l'expression de sa tristesse. Qu'est-ce

j'entrevois Réné, l'Européen fatal, qui se fuit vainement à travers les déserts du nouveau monde, et la douce Céluta, sa triste épouse, et la fière Atala, et le vieux Sachem aveugle, qui conte à René ses funestes amours. Car c'est là sans doute que Chateaubriand a conçu son Iliade sauvage des *Natchez*, qu'il devait reprendre plus tard pour essayer de l'amener à un art plus parfait, mais qui ne pourra jamais être considérée que comme une puissante ébauche, trop semblable dans sa confusion gigantesque au désordre de ces forêts vierges où elle a été enfantée.

Dès sa jeunesse, le poëte avait aimé à se nourrir de la Bible et d'Homère : dans ces deux livres, il avait senti et goûté avec une égale adoration la naïveté poétique des mœurs patriar-

« qu'une cascade qui tombe éternellement à l'aspect insensible de la « terre et du ciel, si la nature humaine n'est pas là avec ses destinées et ses malheurs? S'enfoncer dans cette solitude d'eau et de « montagnes, et ne savoir avec qui parler de ce grand spectacle! Les « flots, les rochers, les torrents, les bois pour soi seul! Donnez à « l'âme une compagne, et la riante parure des coteaux, et la fraîche « haleine de l'onde, tout va devenir ravissant; le voyage du jour, le « repos plus doux de la fin de la journée, le passer sur les flots, le « dormir sur la mousse, tireront du cœur sa plus profonde ten- « dresse. » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 417.)

cales, et respiré ce que Fénelon appelle si bien *l'aimable simplicité du monde naissant.* Là, en effet, non-seulement les croyances et les superstitions, mais les sentiments les plus ordinaires de la vie et les usages domestiques se revêtent naturellement de poésie : là, il semble que l'homme, prenant pour la première fois possession du monde et de lui-même, y porte une vivacité et une candeur d'impression que plus tard il ne retrouvera plus : c'est le charme d'un premier amour. Alors la poésie est partout, on la respire dans l'air, elle embellit toute chose : au lieu d'être le don divin de quelques prédestinés, elle semble le langage ordinaire de tous. Mais la jeunesse du monde, comme celle de l'homme, s'envole pour ne revenir jamais, et avec elle tous ces charmes de grâce printanière.

Après avoir une fois cependant trempé ses lèvres à ces sources vives de la poésie primitive, où ira-t-il désormais, ce fils du siècle de Voltaire, pour retrouver cette simplicité antique, pour retourner à ces premiers jours de l'humanité? Il court au nouveau monde. Voilà ce

qu'il va chercher au milieu de ces tribus sauvages, qui semblent retenues dans une enfance éternelle. Il y poursuit l'antiquité, dont il espère réveiller la poésie dans les savanes ou sur les rives du Meschacebé : il y veut rencontrer des scènes bibliques pareilles à celles de Rébecca à la fontaine, ou des tableaux homériques comme celui de Nausicaa lavant aux bords du fleuve les vêtements de son père, le puissant roi des Phéaciens, ou encore celui d'Ulysse partageant sous le toit d'Eumée le lit de feuillage des porchers. On surprend dans *Atala*, mais bien plus encore dans les *Natchez*, le dessein de raconter ainsi dans l'antique forme épique les aventures de ces enfants du désert. Le poëte, séduit par son imagination, se flatte même de redire dans la langue figurée des vieux âges les luttes récentes de la France au Canada et dans la Louisiane. Cet essai des *Natchez* est l'erreur d'un merveilleux talent. Sans doute on ne saurait assez admirer l'incomparable richesse d'images que l'auteur y déploie. Mais, quoi qu'il fasse, cela sent toujours trop le pastiche : on reconnaît Homère sous le costume de

l'Iroquois. Avec toute son originalité, le poëte ne peut sauver la rhétorique de son œuvre. Le chantre antique est dans la nature; sans efforts, sans étude, il en réfléchit les objets dans toute leur candeur; tandis que le poëte moderne n'y peut revenir que par industrie, en s'efforçant de sortir de lui-même et de son temps; aussi la simplicité chez lui a-t-elle toujours un air factice, et la nature est composée.

A peine Chateaubriand a-t-il recueilli les matériaux de son œuvre future, que déjà, comme s'il avait le pressentiment de sa gloire, il brûle de revenir en Europe pour en jouir. Il a découvert son Amérique à lui; il n'a plus que faire en ces lieux.

Il vient d'apprendre d'ailleurs par un journal anglais, égaré aux confins du désert, la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes. Les princes, qui ont quitté la France, appellent autour d'eux les officiers de l'armée royale. A cette nouvelle, le jeune gentilhomme breton est ému; il entend en son âme la voix de l'honneur. Dès son enfance il avait fait voir qu'il avait du sang des anciens preux dans les veines:

ce fier sentiment de fidélité chevaleresque dominera toute sa vie. Il laissera aux autres adorer la fortune ; pour lui, il embrassera toujours de préférence la cause du malheur. Son cœur libéral aurait pu se laisser entraîner alors aux grands principes de 89 ; mais il voit dans son roi une victime, un martyr : le voilà décidé. Il rentre en France en janvier 1792 ; et bien qu'à son arrivée dans sa famille on le marie, rien ne le peut retenir : il part le lendemain pour l'armée de Condé, où il arrive encore à temps pour assister au siége de Thionville. Plus tard, Eudore, placé à l'avant-garde de l'armée romaine sous le ciel brumeux de la Batavie, se souviendra des impressions du jeune émigré veillant dans la tranchée.

Il avait voulu partager les périls de l'émigration, mais sans en partager ni les passions ni les folles espérances. Aussi, après la retraite des Prussiens, durant laquelle il fut laissé pour mort au bord d'un fossé, le jeune officier, pensant avoir payé sa dette d'honneur, quitta ses compagnons pour se rendre à grand'peine à Londres, où il croyait mourir. Il avait alors vingt-cinq ans.

De nouvelles misères l'attendaient dans cette ville. Pauvre, obscur, humilié, en proie d'ailleurs aux idées les plus sombres, il y mène pendant plusieurs années une vie précaire et besoigneuse : le jour, il fait des traductions pour vivre ; la nuit, il étudie et écrit pour lui-même. Ce qu'il a souffert alors dans son âme ardente, combien il a eu de peine à se défendre contre l'amer découragement, il le laisse assez percer en maint passage de son *Essai sur les Révolutions*[1], l'œuvre de ces années d'épreuves ; il y épanche son cœur attristé par l'exil ou irrité des dédains auxquels la pauvreté l'expose[2]. Il

[1] IIe part., chap. XIII.

[2] Il y a surtout dans cet ouvrage un chapitre adressé aux *Infortunés*, où son âme fière et blessée exhale avec une singulière misanthropie l'amertume de cette vie indigente et obscure. « Un infortuné, « dit-il, parmi les enfants de la prospérité, ressemble à un gueux « qui se promène en guenilles au milieu d'une société brillante : « chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, « le fracas, le grand jour. Lorsque la brune commence à confondre « les objets, notre infortuné s'aventure hors de sa retraite : et, tra- « versant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelques chemins « solitaires où il puisse errer en liberté. Un jour il va s'asseoir au « sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste « contrée : il contemple les feux qui brillent dans l'étendue du « paysage obscur sous tous ces toits habités. Ici, il voit éclater ce « réverbère à la porte de cet hôtel, dont les habitants, plongés dans « les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable occupé seul à regarder

murmure, sans pressentir que c'est précisément dans ces épreuves douloureuses que mûrira son génie. Moins infortuné, il eût été sans doute moins éloquent. *Celui qui n'a jamais souffert* (dit le Livre de la Sagesse), *que sait-il?*

Dans cet *Essai sur les Révolutions*, le jeune émigré osait à son tour aborder le redoutable problème que posait alors la Révolution française, et qui obsédait tous les grands esprits. Le monde suivait avec anxiété ce mouvement formidable, qui avait tout ébranlé, et qui poursuivait son cours invincible à travers les ruines. Les politiques et les sages tentent d'interroger le sphinx. Pourquoi cette régénération sociale, commencée sous les généreux auspices de la justice et de la liberté, a-t-elle si vite dévié vers les abîmes? Qu'attendre maintenant de ce bouleversement, dont nul regard ne saurait

« de loin la lumière de leurs fêtes ; lui, qui eut aussi des fêtes et des « amis! Il ramène ensuite ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, et il se dit : *Là, « j'ai des frères.* — Une autre fois, par un clair de lune, il se place « en embuscade sur un grand chemin, pour jouir encore à la dérobée de la vue des hommes, sans être distingué d'eux, de peur « qu'en apercevant un malheureux, ils ne s'écrient, comme les gardes du docteur anglais, dans *la Chaumière indienne :* Un paria ! un « paria ! » (*Essai sur les Révolutions*, II[e] part., chap. XIII.)

encore sonder la profondeur et prévoir la fin? La France doit-elle y périr sans retour, ou, comme le phénix, ne s'est-elle brûlée, que pour renaître de ses cendres? Est-ce une crise de mort ou de résurrection? — Mais un ordre social et politique peut-il encore sortir de ce chaos de crimes? Une société peut-elle se reconstituer avec cette poussière, dont le sang versé a fait de la fange? — Faudra-t-il donc, pour trouver le repos après tant d'orages, revenir aux rivages qu'on a quittés? Est-ce désormais possible? Non; plus de retour vers ce passé, qui s'écroulait de lui-même, irrévocablement condamné par l'opinion. — Mais alors, si l'on ne peut revenir en arrière, quelle part convient-il de faire à l'esprit nouveau, aux nouveaux besoins qu'a suscités la Révolution? Quels seront les matériaux du nouvel édifice social? Dans quelle mesure doit-on tenter de réconcilier ces éléments de l'avenir avec les choses qui doivent être conservées du passé et relevées dans la ruine universelle où elles ont été entraînées? — Comment faire accepter cependant cette transaction nécessaire aux esprits émus par

tant de passions contraires ! Comment, d'un autre côté, rasseoir les idées confondues depuis longtemps par tant d'agitations et d'incertitudes, et former aux mœurs, qui désormais lui conviennent, cette société déracinée de toutes ses habitudes d'autrefois? Voilà le problème qui s'offrait alors aux penseurs, mais enveloppé d'une obscurité effrayante. Pour éclairer ce chaos, où trouver quelque lumière? Le spectacle des siècles passés n'a-t-il rien à enseigner au présent? Ou bien, devant une expérience de rénovation si radicale, la philosophie de l'histoire restera-t-elle impuissante et muette ?

Tandis que Rivarol, réfugié à Hambourg, agite ces questions avec un instinct politique et une élévation impartiale de pensée, qu'on n'eût pas attendus de ce bel-esprit jusqu'alors si avant engagé dans les luttes des partis ; tandis que le comte de Maistre, de son côté, comme illuminé de l'esprit des prophètes, jette à travers l'orage des éclairs d'une sinistre lueur, et semble avoir retrouvé, pour juger la Révolution, le génie et l'éloquence de Bossuet ; le

jeune Chateaubriand, du fond de son exil de Londres, suit à son tour avec une ardente curiosité la marche du phénomène, et s'essaye d'une main encore inexpérimentée à en soulever les terribles problèmes. Un tel sujet cependant écrasait sa jeunesse. Pour démêler, en effet, le secret d'événements si complexes, rien ne saurait suppléer à l'expérience pratique et présente.

La pensée de son livre, il faut le reconnaître, est généreuse. Placé par ses opinions entre les royalistes et les républicains, que séparait alors un antagonisme implacable, il voudrait préparer une réconciliation, en montrant aux uns et aux autres que leur fanatisme n'est plus de leur siècle, et en s'efforçant de les ramener à l'intelligence de leur temps, comme dans le courant d'un fleuve « qui nous entraîne, « dit-il, selon le penchant de nos destinées, « quand nous nous y abandonnons. Il me « semble, ajoute-t-il, que nous sommes tous « hors de son cours. Les uns l'ont traversé « avec impétuosité, et se sont élancés sur le « bord opposé. Les autres sont demeurés de ce

« côté-ci, sans vouloir s'embarquer. Les deux « partis crient et s'insultent, selon qu'ils sont « sur l'une ou sur l'autre rive. Ainsi, les pre- « miers nous transportent loin de nous dans « des perfections imaginaires, en nous faisant « devancer notre âge ; les seconds nous re- « tiennent en arrière, refusent de s'éclairer, et « veulent rester les hommes du XIV[e] siècle dans « l'année 1796 [1]. »

Pour replacer ainsi ses contemporains égarés dans le cours du temps, qui est, en politique du moins, le courant de la vérité, il remonte laborieusement le long des rives du fleuve ; il veut reprendre l'histoire des siècles passés à sa source même, pour nous en faire ensuite redescendre avec lui le cours. C'est surtout aux annales orageuses de la Grèce et de Rome, qu'il demande des enseignements pour éclairer ses conjectures. Il y a là, en effet, une grande école de révolutions. Il s'efforce de rapprocher les hommes et les faits du présent avec ceux du passé. Mais, abusé souvent par une vue superficielle des choses ou par de fausses analogies,

[1] I[re] part. *Introduction.*

il se hâte trop de conclure que l'expérience sanglante actuellement tentée par la France n'est pas nouvelle, mais que ce n'est qu'une répétition de ce que la Grèce et Rome ont fait maintes fois avant nous. Cette immense excursion à travers l'histoire universelle aboutit à cette pensée sceptique, *qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil*, comme avait dit jadis Salomon. Mably récemment avait aussi déduit de ses considérations sur l'histoire du Monde que le passé prédit l'avenir. Comme lui, Chateaubriand, après avoir calqué les événements contemporains sur l'histoire ancienne, arrive à proclamer « que l'homme, faible dans ses « moyens et son génie, ne fait que se répéter « sans cesse : qu'il circule dans un cercle dont « il cherche en vain de sortir ; et que les faits « mêmes qui ne dépendent pas de lui, et qui « semblent tenir au jeu de la fortune, se repro- « duisent incessamment dans ce qu'ils ont d'es- « sentiel [1]. »

Ainsi, en présence des ruines de son temps, l'écrivain troublé méconnaît la loi du progrès.

[1] *Essai sur les Révolutions*, IIe part., chap. LVI.

Son jeune esprit est frappé par de trompeuses ressemblances. — Sans doute l'homme est toujours l'homme à toutes les époques de l'histoire, et les mêmes passions produisent en général les mêmes effets ; c'est sur cet axiome que sont fondées les leçons de l'expérience et la philosophie de l'histoire. Mais il ne faut user qu'avec mesure de ce principe. Rien ne se répète absolument : entre les événements qui présentent des analogies générales, le cours du temps introduit en effet mille différences intimes, qu'il faut savoir discerner. Grâce au Christianisme, par exemple, il n'y a plus de comparaison possible entre les nations antiques, vouées à un irrémédiable déclin, et les peuples modernes, au sein desquels l'Évangile semble avoir déposé des germes incorruptibles. Le monde ancien a pu croire à la décadence. Mais le monde moderne, qui est né et qui s'est développé sous les auspices du Christianisme, a foi dans le progrès. Ce dogme du progrès est sa vie, sa force, son espérance. Nier le progrès, c'est blasphémer la divine Providence. Cette loi du progrès sans doute ne s'accomplit jamais

d'une façon continue. La marche de l'humanité a ses temps d'arrêt, ses retours momentanés; mais elle aboutit toujours, en définitive, à une amélioration sociale. Quelle était donc la pensée qui animait et guidait à ses débuts cette Révolution même de 89, dont les excès épouvantaient alors les esprits, sinon le dessein généreux de reconstituer l'ordre social sur des principes plus conformes à la justice et à la raison? Que la Révolution ait un instant compromis ses conquêtes par ses crimes, c'est ce qu'on ne saurait assez déplorer; mais, après tout, sur les débris de l'ancien régime détruit elle a jeté les fondements impérissables d'une société meilleure.

Ne cherchez pas le plan de cet *Essai sur les Révolutions;* d'ordre, il n'y en a point. Ce n'est encore qu'un vaste amas de matériaux. L'auteur y a jeté pêle-mêle ses idées, ses rêveries, ses lectures, ses souvenirs. Son livre est l'image de ce qu'était alors cet esprit inquiet, hardi, avide de toutes les questions, mais encore confus; tout débordant d'une érudition indigeste, plein de réflexions éloquentes et de poétiques

images, parfois obscurci par les nuages d'une pensée indécise, mais parfois aussi resplendissant d'éclairs. N'y cherchez pas même une idée dominante, qui donne au moins à l'œuvre une sorte d'unité morale. Le jeune téméraire abordait cette étude immense sans conviction. En religion, à cette époque, à peine était-il déiste [1]. En politique, même scepticisme. Monarchie de droit divin, souveraineté du peuple, il ne croyait pas plus à l'un qu'à l'autre de ces principes ; ou, s'il les admet encore en théorie, il ne les considère pas moins comme imprati-

[1] « O toi, que je ne connais point! toi, dont j'ignore et le nom et « la demeure, invisible architecte de cet univers, qui m'as donné un « instinct pour te sentir, et refusé une raison pour te comprendre, « ne serais-tu qu'un être imaginaire, que le songe doré de l'infor- « tune? Mon âme se dissoudra-t-elle avec le reste de ma poussière? « Le tombeau est-il un abîme sans issue, ou le portique d'un autre « monde! N'est-ce que par une cruelle pitié, que la nature a placé « dans le cœur de l'homme l'espérance d'une meilleure vie à côté « des misères humaines? — Pardonne à ma faiblesse, Père des misé- « ricordes! non, je ne doute point de ton existence : et soit que tu « m'aies destiné une carrière immortelle, soit que je doive seule- « ment passer et mourir, j'adore tes décrets en silence, et ton in- « secte confesse ta divinité. » (*Essai*, II[e] part., chap. XXXI.) Ainsi, tout en protestant contre l'athéisme de son siècle, son esprit incertain ne saurait encore atteindre qu'à un instinct confus de l'existence de Dieu, et n'ose pas affirmer encore avec le *Vicaire savoyard* son immortalité.

cables désormais [1]. En sorte qu'il paraît n'avoir soulevé toutes ces questions, que pour les laisser retomber comme insolubles.

Dans cette impuissance, il ne reste plus, ce semble, au disciple de Rousseau, qu'à se réfugier dans la chimère de je ne sais quel retour impossible vers la nature, c'est-à-dire vers un état primordial et sauvage de l'humanité. Voilà en effet le résultat négatif où il arrive, après son immense exploration à travers l'histoire. Il n'a suivi si péniblement la civilisation dans sa marche, que pour finir par l'abdiquer et se réfugier au fond des bois. Et pourtant, après avoir vécu avec les fils du désert, il aurait dû être bien revenu de ses rêves sur la vie sauvage. Mais, hélas! ce scepticisme douloureux ne répondait que trop au découragement de cette triste époque, qui avait vu ses plus nobles espérances noyées dans le sang. Ce chaos

[1] « Pour moi, qui, simple d'esprit et de cœur, tire tout mon génie « de ma conscience, j'avoue que je crois en théorie au principe de la « souveraineté du peuple; mais j'ajoute aussi, que, si on le met ri- « goureusement en pratique, il vaut beaucoup mieux pour le genre « humain redevenir sauvage et s'enfuir tout nu dans les bois. » (*Essai*, IIe part., chap. III.)

que nous offre l'âme du poëte, c'est le chaos de son temps. Réveillé soudain par les crimes de la Révolution des illusions dont l'avait bercé la philosophie du siècle, ce jeune homme cherchait en vain, au milieu des fumées épaisses qui s'exhalaient de la fournaise, une lueur qui guidât ses pas, un coin du ciel où il pût reposer son regard. Il n'a pas alors, pour illuminer ces ténèbres où le monde est plongé, la lumière surnaturelle que de Maistre emprunte à sa foi ; ce phare divin lui manque pour diriger sa pensée à travers la nuit du siècle et de son âme. Ne trouvant nul point d'appui, quand il se rejette en arrière, de désespoir il s'enfonce plus avant dans l'utopie de Rousseau.

Ce livre sans conviction ni méthode ne devait jamais être achevé. L'auteur même plus tard le désavouera en partie. Nous ne nous y sommes arrêté qu'à cause de l'intérêt qui s'attache aux premiers essais d'un grand homme. Or, dans ce livre bizarre, énorme, plein d'incohérence sans doute, mais aussi d'éclairs de génie, Chateaubriand se révèle déjà tout entier dans sa nature sauvage et indomptée, sa vaste

curiosité, son imagination grandiose, ardente, mélancolique, qui soudain prend son essor et se déploie dans les hauteurs du ciel. Sans doute il s'ignore encore en partie, il se cherche. Mais c'est par là même que l'on peut mieux ici surprendre son talent à sa source et dans son naturel, avant que la gloire survenue ne l'ait forcé à composer son rôle pour la postérité. Du milieu de ses pensées confuses, vous le voyez souvent s'échapper en élévations extraordinaires, et resplendir dans une vive et soudaine lumière : parfois aussi du sein des réflexions philosophiques ou historiques, le poëte se dégage, il plane comme porté sur des ailes d'or, en répandant autour de lui les trésors de la plus opulente imagination. Ce livre puissant et orageux ressemble au cours tumultueux du Meschacebé, charriant dans ses eaux troublées des îlots de verdure et de fleurs.

CHAPITRE II.

Le *Génie du Christianisme.*

L'esprit du siècle et les passions de la jeunesse avaient bien pu obscurcir la foi de Chateaubriand, mais non l'éteindre entièrement ; et, si sa raison était devenue incrédule, son imagination et son cœur étaient restés religieux. Il y a dans l'*Essai* même des paroles d'une sympathie pieuse pour le Christianisme. Ainsi que son maître Rousseau, *la majesté des Écritures l'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à son cœur* [1]. Mais c'est le malheur qui le ramè-

[1] Il ne croit pas sans doute ; mais il demande le respect pour la foi ; il gourmande la témérité des philosophes qui détruisent les croyances, sans s'inquiéter de ce qu'ils mettront à la place pour combler dans le cœur des hommes l'abîme que la religion y aura laissé. « Moi, qui suis très-peu versé dans ces matières, dit-il, je ré- « péterai seulement aux incrédules, en ne me servant que de ma

nera à la foi de son enfance, et qui le mettra tout ensemble en possession de tout son génie.

Au lendemain même de la publication de l'*Essai*, le jeune émigré apprenait la mort de sa mère, et l'amertume avec laquelle cette femme chrétienne avait dans ses derniers moments ressenti les égarements de son fils. Pour son âme ardente et mobile, ce coup douloureux fut décisif. *J'ai pleuré*, disait-il, *et j'ai cru.* Le cœur du fils pieux et du Breton fidèle tressaillit; les souvenirs de son enfance le ressaisirent. Le Christianisme n'est-il pas d'ailleurs la religion des affligés ? Désormais Chateaubriand était chrétien.

C'est en ce moment d'illumination soudaine, qu'il conçut le dessein de réhabiliter cette re-

« faible raison, ce que je leur ai déjà dit : Vous renversez la religion « de votre pays, vous plongez le peuple dans l'impiété, et vous ne « proposez aucun autre palladium de la morale. Cessez cette cruelle « philosophie; ne ravissez point à l'infortuné sa dernière espérance. « Qu'importe qu'elle soit une illusion, si cette illusion le soulage « d'une partie du fardeau de l'existence; si elle veille dans les lon- « gues nuits à son chevet solitaire et trempé de larmes ; si enfin elle « lui rend le dernier service de l'amitié, en fermant elle-même sa « paupière, lorsque, seul et abandonné sur la couche du misérable, « il s'évanouit dans la mort ? » (*Essai*, IIe part., chap. XLVII.)

ligion du Sauveur des hommes, si outragée par Voltaire. Le Christianisme apparut au nouveau converti comme un monde nouveau, que la France ne connaissait plus, dans toute la splendeur de son évidence et la grandeur de ses bienfaits. La persécution, du reste, des dernières années, en purifiant l'Église comme l'or dans la fournaise, semblait l'avoir ramenée à la beauté et à la vertu de ses anciens jours. Louis XVI, Mme Elisabeth, les martyrs des Carmes, avaient fait oublier le temps des abbés de cour; les derniers souvenirs de l'Église étaient héroïques. En même temps que Chateaubriand était frappé de cette immortelle vertu de la foi catholique, dans cette religion, que l'on avait si longtemps dénoncée comme hostile au progrès, il découvrait le principe manifeste, l'âme toute-puissante de la civilisation moderne; cette Église tant calomniée avait été l'unique boulevard contre la barbarie, l'instigatrice de toutes les améliorations sociales, en même temps que le foyer de toutes les lumières, et l'inspiration de toutes les sciences et de tous les arts.

C'est à ce dernier point de vue surtout que

Chateaubriand a conçu une apologie du Catholicisme accommodée à l'esprit de son temps. Le livre qu'il médite sur le *Génie du Christianisme* ne sera point l'œuvre d'un théologien, ni même d'un philosophe : on n'aurait point alors écouté un tel apôtre. Ce sera surtout une œuvre de poëte, dont la raison n'est point tant subjuguée par le dogme chrétien, que son imagination n'est émue et son cœur attendri par les souvenirs du culte catholique, de ses cérémonies, de ses temples, de ses pèlerinages. « Les dimanches et les jours de fête, dit-il « dans *René*, j'ai souvent entendu dans le « grand bois, à travers les arbres, les sons de « la cloche lointaine, qui appelait au temple « l'homme des champs. Appuyé contre le tronc « d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux « murmure. Chaque frémissement de l'airain « portait à mon âme naïve l'innocence des « mœurs champêtres, le calme de la solitude, « le charme de la religion et la délectable mé« lancolie des souvenirs de ma première en« fance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli « au bruit des cloches de son lieu natal, de ces

« cloches qui frémirent de joie sur son ber-
« ceau, qui annoncèrent son avénement à la
« vie, qui marquèrent le premier battement
« de son cœur, qui publièrent dans tous les
« lieux d'alentour la sainte allégresse de son
« père, les douleurs et les joies encore plus
« ineffables de sa mère! Tout se trouve dans
« les rêveries enchantées où nous plonge le
« bruit de la cloche natale : religion, famille,
« patrie, et le berceau et la tombe, et le passé
« et l'avenir. » Voilà les impressions d'enfance, qui l'ont ramené lui-même au Christianisme, et à l'aide desquelles il s'efforcera de réveiller chez les autres l'instinct religieux [1].

[1] Le poëte n'a pas même dédaigné le souvenir de quelques superstitions populaires si communes surtout dans sa chère Bretagne; et il en a tiré plusieurs sujets de tableaux, délicieux sans doute, mais qui ne semblent pas toujours assez dignes de la gravité d'un livre, où il voulait venger le Christianisme des attaques de Voltaire. Nous nous bornons à citer le passage suivant. « Qui ne connaît *Notre-Dame des*
« *Bois*, cette habitante du tronc de la vieille épine, ou du creux
« moussu de la fontaine? Elle est célèbre dans le hameau par ses
« miracles. Maintes matrones vous diront que leurs douleurs dans
« l'enfantement ont été moins grandes, depuis qu'elles ont invoqué
« *la bonne Marie des Bois*. Les filles, qui ont perdu leurs fiancés, ont
« souvent, au clair de la lune, aperçu les âmes de ces jeunes hommes
« dans ces lieux solitaires; elles ont reconnu leur voix dans les sou-
« pirs de la fontaine. Les colombes, qui boivent de ses eaux, ont tou-
« jours des œufs dans leur nid : et les fleurs, qui croissent sur ses

Mais en même temps il s'attachera à dissiper ces préjugés alors trop répandus, qui faisaient du Christianisme un culte barbare, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté; il essayera de montrer, au contraire, « que, de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus « poétique, la plus humaine, la plus favorable « à la liberté, aux arts et aux lettres; que le « monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis « les hospices pour les malheureux jusqu'aux « temples bâtis par Michel-Ange et décorés par « Raphaël;... qu'il n'y a rien de plus divin « que sa morale; rien de plus aimable, de plus « pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son « culte; qu'elle favorise le génie, épure le goût, « développe les passions vertueuses, donne de « la vigueur à la pensée, offre de nobles for-

« bords, toujours des boutons sur leur tige. Il était convenable que « la Sainte des forêts fit des miracles doux comme les mousses « qu'elle habite, charmants comme les eaux qui la voilent. » (IIIe part., liv. V, chap. VI) Ceci n'est que de la poésie, ce n'est plus le Christianisme.

« mes à l'écrivain et des moules parfaits à l'ar-
« tiste ;... que, loin de rapetisser la pensée, elle
« se prête merveilleusement aux élans de l'âme,
« et peut enchanter l'esprit aussi divinement
« que les dieux de Virgile et d'Homère,... et
« qu'il n'y a point de honte à croire avec New-
« ton et Bossuet, Pascal et Racine [1]. » Ainsi, au lieu de prouver la vérité du Christianisme, il s'appliquera plutôt à en glorifier la beauté. Il pensait qu'alors le plaidoyer le plus éloquent qu'il pût faire en faveur de la religion en disgrâce, c'était d'appeler à son secours tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur.

Le succès de son ouvrage allait bientôt montrer qu'il ne s'était pas trompé. On ne pouvait, du reste, choisir pour la publication une heure plus propice. En tout temps le livre de Chateaubriand eût fait une vive sensation, comme l'œuvre irrégulière, sans doute, mais magnifique, d'un superbe talent : l'à-propos en a fait un monument.

Lorsque Chateaubriand rentra en France en

[1] *Génie du Christianisme*. Introd.

1800, il y rapportait son *Génie du Christianisme* déjà à demi imprimé. Mais, éclairé par les conseils de Fontanes et de Joubert, il comprit tout de suite la nécessité de revoir et de refondre tout l'ouvrage, pour mieux l'accommoder au goût public : il reconnut que l'*on n'écrit bien que dans sa patrie.* Il ajourna donc la publication pendant deux ans. Seulement, pour préparer l'opinion, il détacha de son livre l'épisode d'*Atala*, que l'on a gracieusement comparé à la colombe de l'arche, mise en liberté pour aller effleurer de ses blanches ailes ce monde récemment sorti aussi d'un déluge, et voir où l'arche pourrait s'arrêter. Nous avons déjà dit si ce retard fut heureux, et quelle mise en scène la fortune préparait à ce livre, en le faisant concourir avec l'œuvre du concordat.

Dans la première partie de son ouvrage, l'apologiste entreprend de traiter des *Dogmes* du Christianisme, des *Mystères*, des *Sacrements*, et surtout de la *Chute de l'homme*, dont la tradition explique toute la doctrine chrétienne, en même temps qu'elle peut seule dénouer l'énigme de notre destinée. Nous ne nous arrête-

rons point à cette partie. Sans doute l'auteur a écrit là-dessus des pages d'une admirable éloquence : il y a trouvé les plus beaux sujets de tableaux. Mais en général il demeure ici trop au-dessous de la grandeur du sujet, et risque de compromettre par son insuffisance les sublimes vérités qu'il veut défendre. Sa religion aujourd'hui nous semblera peu exacte, sa science incomplète et légère. Il ne regarde les *Mystères*, que pour en envelopper les redoutables obscurités de splendides métaphores. Il enchante, il séduit, il éblouit, sans s'inquiéter de convaincre. Mais son temps n'en demandait peut-être pas davantage; on avait assez raisonné dans l'âge précédent, on en était las.

Au XVII[e] siècle, Pascal avait pu comprendre autrement la démonstration de la vérité chrétienne. — Que ce sublime raisonneur, saisissant l'homme soudain dans son ignorance, le retienne en suspens et plein de vertige entre l'abîme de la nature et l'abîme de son propre cœur ; qu'il l'accable des contradictions de son être, et l'étonne tout ensemble de sa grandeur

et de sa bassesse; puis, qu'après l'avoir comme enlacé de toutes parts dans le problème de sa destinée, il le force à chercher en gémissant la lumière; qu'il le traîne ainsi de philosophie en philosophie, de religion en religion, pour lui montrer enfin que nulle doctrine ne saurait éclairer le chaos de son âme, nul remède guérir sa misère en dehors du dogme chrétien; qu'ainsi vaincu, dompté, il l'amène en détresse à se jeter au pied de la croix, où le divin Rédempteur a réconcilié l'humanité déchue avec son Dieu : voilà la vigoureuse apologie qui convenait à cette époque. C'est un combat à outrance avec l'incrédule, qu'il faut forcer. Mais la sceptique génération formée par le XVIII[e] siècle eût refusé le combat. Ces âmes à la fois affaissées et frivoles, qui se reposaient volontiers sur leur incrédulité, et s'en tenaient dans leur légèreté insoucieuse à la religion de Voltaire, n'eussent guère été troublées par l'effroyable dilemme de Pascal. Ce n'était pas encore l'heure pour un apologiste de réclamer la foi des hommes; on ne pouvait alors demander pour le Christianisme que jus-

tice, sympathie, admiration. « *Je vous ai donné du lait au lieu de viande, que vous n'étiez pas en état de supporter,* » disait saint Paul aux Corinthiens.

Ainsi fit Chateaubriand. A ceux qui ne pouvaient encore supporter la vérité du Christianisme, il parla de sa beauté [1]. C'était le conseil de son ami Joubert, juge compétent, s'il en fut. Après tant de dissertations et d'analyses, il voulait que le poëte se bornât à chanter : « Dites-lui qu'il en fait trop, écrivait-il à « Mme de Beaumont, leur amie commune ; que « le public se souciera fort peu de ses citations, « mais beaucoup de ses pensées ! que c'est « plus de son génie que de son savoir, que l'on « est curieux ; que c'est de la beauté, et non pas « de la vérité, qu'on cherchera dans son ou-« vrage ; et que son esprit seul, et non pas sa « doctrine, en pourra faire la fortune.... Qu'il « fasse son métier ; qu'il nous enchante. Écri-« vain en prose, M. de Chateaubriand ne ressem-

[1] *Virtutem videant, intabescantque relicta,*

s'écrie le poëte antique. Devant ces yeux obscurcis par l'erreur, que la vérité resplendisse dans la beauté de sa lumière comme un rayon du soleil.

« ble point aux autres prosateurs ; par la puissance de sa pensée et de ses mots, sa prose « est de la musique et des vers. Il rompt trop « souvent encore les cercles tracés par sa magie : avec ses citations, il y laisse entrer des « voix qui n'ont rien de surhumain, et qui ne « sont bonnes qu'à rompre le charme et à « mettre en fuite les prestiges... Bossuet citait « sans doute ; mais il citait aux persuadés. Ces « temps-ci ne sont pas les mêmes. Que notre ami « nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le Christianisme; à respirer avec quelque « plaisir l'encens qu'il offre au ciel ; à entendre « ses cantiques avec quelque approbation : il « aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa « tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la « religion. Si la poésie et la philosophie peuvent « lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera « bientôt réemparée, car elle a ses séductions « et ses puissances, qui sont grandes. On n'entre « point dans ses temples bien préparé, sans « en sortir asservi [1]. »

Laissez-le donc, sur le parvis du temple,

[1] *Pensées de Joubert*, t. II, p. 284.

parler de la religion à des auditeurs encore si éloignés, en poëte, en artiste, en homme du monde; laissez-le étaler au dehors ses tableaux des *Sacrements* ou encore des *Fêtes* de l'Église, dans tout ce qu'ils ont de charme attendrissant. Que la foule, désaccoutumée de ces pieuses cérémonies, en soit émue comme Énée contemplant à Carthage, sur les murs du temple, les peintures qui lui rappellent les diverses scènes du siége de Troie :

Animum pictura pascit inani,
Multa gemens, largoque humectat flumine vultum.

Voilà dans quel sentiment il faut lire encore aujourd'hui cet ouvrage. Ce n'est point un traité, mais un poëme, où Chateaubriand a mis toute la séduction de son talent. Il pense avec des sentiments; il raisonne avec des images; et ses idées s'échappent de son âme comme un hymne éclatant.

Le poëte se retrouvera sur son vrai terrain, lorsque, dans cette première partie, il s'attachera à prouver l'*Existence de Dieu* par les merveilles de la nature. Puisque en effet le

XVIII[e] siècle, dans une orgie suprême d'impiété, avait tenté de chasser Dieu de la nature et du cœur de l'homme, il fallait bien tout ensemble faire éclater la voix de Dieu au fond de notre âme, et montrer sa main partout présente dans l'univers.

Déjà sans doute, dans le siècle précédent, Fénelon, et après lui Bernardin de Saint-Pierre, s'étaient complu à étaler les magnificences de la création, pour prouver le divin architecte par le spectacle de l'édifice, et ramener la Providence dans ce monde si bien ordonné, où chaque chose raconte la fin pour laquelle elle est créée [1]. Mais combien le voyageur d'Amérique renouvelle la démonstration par l'éclat original et la fraîcheur de ses descriptions, où il invite la nature entière à pro-

[1] Parmi ces hommes, qui, en un siècle d'incrédulité, ont cherché le Créateur dans le spectacle de sa création, aucun ne m'émeut plus encore que le pieux Linné, qui, en étudiant les mystères des plantes, confondu d'admiration, s'incline et adore. « J'ai vu Dieu en pas« sant et par derrière comme Moïse, s'écrie-t-il; je l'ai vu, et je suis « demeuré ravi dans une muette extase. J'ai su reconnaître la trace « de ses pas dans les œuvres de sa création. Dans ces œuvres, en « effet, même les plus petites, quelle force! quelle sagesse! quelle « inexplicable perfection! »

clamer avec lui la sagesse et la gloire de son auteur? Il n'a qu'à puiser à pleines mains dans les cartons de ses Voyages et ses souvenirs du désert; soit qu'il nous peigne les mœurs des oiseaux, et leur industrie merveilleuse, et les mélancoliques instincts qui les conduisent vers les plages lointaines, ou les ramènent au nid qui les a vus naître; soit que, nous entraînant avec lui au fond des forêts américaines, il en écoute les voix secrètes, et nous apprenne à pénétrer les mystères du génie de la solitude et les divines harmonies de la nature avec notre âme; soit enfin qu'il nous montre sur l'Océan solennel, entre le soleil qui descend dans les flots et la lune qui monte lentement avec la nuit à l'Orient, le pauvre matelot agenouillé sur son esquif, et invoquant le Dieu qui commande aux tempêtes et la Vierge qu'il salue du nom d'Étoile de la mer.

Mais le charme particulier de ses peintures, c'est que partout, au spectacle de ce nouveau monde, qui a l'air dans sa solitude de sortir des mains du Créateur, le rêveur sait mêler les souvenirs du vieux monde, qu'il a vu s'abîmer sous

ses yeux. De cette antithèse éloquente sort une poésie toute neuve, qui répondait bien aux sentiments de cette époque de ruine et de rénovation sociale, toute pleine elle-même d'une vague et flottante poésie de douleurs, de regrets et d'espérances[1]. En même temps que

[1] Parfois aussi c'est un retour mélancolique sur sa propre destinée. Ainsi, parlant des *Migrations des oiseaux*, il songe aux proscrits que les révolutions jettent loin de leur pays sur la terre étrangère, et il en parle en homme qui a connu les misères de l'exil. « L'oiseau « n'est banni un moment que pour son bonheur; il part avec ses « voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères; il ne « laisse rien après lui : il emporte tout son cœur. La solitude lui a « préparé le vivre et le couvert; les bois ne sont point armés contre « lui; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître; il y « retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mor- « tel, chassé de ses foyers, y rentre-t-il jamais?—Hélas! l'homme ne « peut dire, en naissant, quel coin de l'univers gardera ses cendres, « ni de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore, si on « le laissait mourir tranquille! Mais aussitôt qu'il est malheureux, « tout le persécute; l'injustice particulière dont il est l'objet devient « une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hos- « pitalité sur la route; il frappe, et l'on n'ouvre pas; il n'a, pour « appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la « borne de quelque héritage. Souvent même on lui dispute ce lieu « de repos, qui, placé entre deux champs, semblait n'appartenir à « personne; on le force à continuer sa route vers de nouveaux dé- « serts; le ban, qui l'a mis hors de son pays, semble l'avoir mis hors « du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps « gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enle- « ver, non comme le corps d'un homme, mais comme une immon- « dice dangereuse aux vivants. Ah! plus heureux, lorsqu'il expire « dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité

l'écrivain ramenait les âmes désenchantées par l'expérience et fatiguées par les crimes des hommes vers les pompes sereines et l'impassible majesté de la nature, il les invitait, après tant d'illusions déçues, à revenir aux vérités inébranlables et à ces promesses immortelles avec lesquelles la religion chrétienne nous conduit du berceau à la tombe.

Le XVIIIe siècle reprocha surtout au Christianisme d'avoir éteint la civilisation antique dans la barbarie. Il était facile de venger l'Église de cette calomnie. Non-seulement Chateaubriand montre l'Église sauvant du naufrage de la société grecque et romaine tout ce qui pouvait et devait en être conservé; mais il entreprend de démontrer encore que son génie a suscité à son tour des œuvres d'art, qui ne

« du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce « cadavre! — N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne crain- « drons plus l'exil; il y a dans la religion toute une patrie. » (*Génie du Christ.*, liv. V, chap. VII.) Avec quelle amère tristesse ne semble-t-il pas repasser ici dans son souvenir les années de son émigration à Londres? On dirait qu'il regrette qu'on ne l'ait pas laissé plutôt mourir sur le bord de la route, où, malade, il avait été abandonné dans la retraite de l'armée des princes, après la levée du siége de Thionville.

craignent point la comparaison avec les chefs-d'œuvre antiques; et surtout que cet esprit toujours vivant ouvre aux artistes modernes, qui voudront s'en inspirer, des sources bien autrement fécondes que celles où s'était abreuvée la poésie païenne. Cette *Poétique* du Christianisme, qui tient la plus grande place dans l'ouvrage, en est aussi en réalité le vrai sujet et la partie la plus exquise et la plus durable.

Dans sa démonstration, Chateaubriand parcourra le domaine tout entier de l'Art. C'est l'*Homme* d'abord, qui s'offre à la contemplation du penseur et de l'artiste, avec les événements si divers de sa destinée, les variations de son caractère, et les orages de ses passions; puis c'est la *Nature*, considérée dans la richesse de ses créations et les mystérieux rapports qu'elle semble avoir avec nous; enfin c'est le *Monde invisible* et *divin*, dont nous sentons l'action surnaturelle dans les choses de la terre. L'humanité, la nature et Dieu, voilà les trois sources où l'esprit poétique puise et s'enivre; voilà les trois mondes ouverts à l'imagination. — Or, combien chacun de ces mondes ne

s'est-il pas agrandi, lorsque la lumière du Christianisme en a éclairé les ténèbres, et a dissipé les fantômes dont l'imagination païenne les avait peuplés?

L'*Homme* d'abord, qui est l'inépuisable fond de la littérature, n'a connu que depuis l'Évangile toute la dignité et la misère de sa nature morale, et le mystère de sa chute, et la grandeur de sa destinée. En l'affranchissant de la fatalité pour lui restituer toute sa liberté, le Christianisme du même coup a éveillé dans sa conscience la réflexion inquiète, il l'a obligé à se replier sur son propre cœur et à se mieux connaître jusque dans ses plus intimes profondeurs. Il a transformé en même temps les passions et changé les rapports des vertus et des vices [1]; et, en nous imposant le devoir de lut-

[1] « Les bases de la morale ont changé parmi les hommes, du « moins parmi les hommes chrétiens, depuis la prédication de « l'Évangile. Chez les anciens, par exemple, l'humilité passait pour « bassesse, et l'orgueil pour grandeur. Chez les chrétiens, au con- « traire, l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité une des pre- « mières vertus. Cette seule transmutation de principes montre la « nature humaine sous un jour nouveau; et nous devons découvrir « dans les passions des rapports, que les anciens n'y voyaient pas. » (*Génie du Christ.*, II[e] part., liv. III, chap. I.)

ter contre nous-mêmes, il a multiplié autour de notre conscience ces orages, d'où le drame devait tirer tant de nouveaux moyens d'intéresser et d'émouvoir.

Le Christianisme en outre, quand il faisait entrer les femmes dans la vie morale, d'où la société antique les avait à peu près exclues, quand il les appelait à partager la destinée de l'homme, et leur donnait le droit de penser et de sentir, le Christianisme, dis-je, ne doublait-il pas le domaine de l'âme, et n'ouvrait-il pas à la poésie comme un nouveau monde? De l'amour, par exemple, où les anciens n'ont guère vu jamais qu'une ivresse des sens, n'est-ce pas le Christianisme qui a fait cette passion charmante, mélange à la fois délicieux et troublant de pudeur, d'amitié et de volupté, un je ne sais quoi composé d'estime et d'attrait, des sens et de l'âme, qui peut devenir pour nous la source de la plus haute félicité en ce monde, et parfois l'aiguillon des plus nobles vertus?

Mais poussons plus loin : au-dessus de ces amours de la terre, il est un autre amour, que l'on n'avait jamais soupçonné avant le Chris-

tianisme ; c'est cet amour divin, qui ravit certaines âmes prédestinées dans la contemplation de la beauté et de la bonté suprêmes, cette passion héroïque qui fait les saints, et dont Corneille nous a montré dans son *Polyeucte* le pathétique sublime.

Est-ce tout cependant? Non, pas encore. Si le Christianisme, en effet, a créé des passions nouvelles dans les cœurs où il a pénétré, dans ceux-là même d'où il s'est retiré il a laissé à sa place je ne sais quelle vague et dévorante mélancolie, à peu près étrangère à la pensée antique. Car celui qui, au sein de la chrétienté, n'est pourtant plus chrétien, porte en lui désormais un vide que rien ne pourra combler. Il ne saurait plus, comme un ancien, borner ses vœux à la terre : malgré qu'il en ait, un malaise inquiet le ronge comme le vautour de Prométhée. On sait ce que la poésie du XIXe siècle a puisé d'inspiration dans cette sombre passion. —

Tel est le point de vue lumineux où se place Chateaubriand, pour estimer ce que la poésie et les arts modernes doivent au Christianisme

en fait de beauté morale. Si les artistes jusqu'alors n'ont point encore su en tirer tous les chefs-d'œuvre qu'il attend, la source n'en est pas moins plus pure et plus large que celle où fréquentaient les anciens. Mais d'ailleurs le critique ne reculera pas devant une comparaison détaillée ; l'*Iliade* et la Bible, Homère et Milton, Virgile et Racine seront rapprochés dans des parallèles remplis de beautés fines et de nuances exquises. Au lieu d'invoquer des règles de goût arbitraires, l'ingénieux écrivain s'est établi au centre même de l'âme humaine : c'est de là qu'il passe en revue toutes nos affections, pour comparer ensemble les diverses expressions que tour à tour la poésie antique et la poésie moderne nous en ont données, et confronter ainsi de plus près la peinture avec l'éternel modèle. En rattachant de la sorte son étude comparée à ce qu'il y a de plus profond et de plus intime dans le cœur humain, il a créé une *Esthétique* nouvelle, et fondé la grande critique littéraire de notre siècle.

La *Nature*, à son tour, est pleine de poésie pour qui sait la sentir. Outre la beauté et la

merveilleuse variété des phénomènes dans lesquels l'homme admire la puissance du Créateur, un instinct secret nous révèle entre la nature et nous mille harmonies intimes et confuses. Dans sa contemplation muette, nous croyons entendre comme une voix amie qui parle à notre âme; il nous semble presque que la nature vit comme nous, que, comme nous, elle sent, elle sourit, elle souffre, elle aime. Si le poëte se plaît à entrer ainsi dans la nature, réciproquement il aime aussi à associer la nature à ses pensées, à ses émotions, à ses souvenirs, à ses regrets. Or ce genre de poésie n'a guère été connu non plus de l'antiquité païenne. La *Poésie descriptive* est moderne. « Ce n'est pas, dit Chateaubriand, « que les anciens n'eussent pas d'yeux pour « voir la nature; on trouve parfois dans leurs « ouvrages des traits excellents de description. « Mais le plus souvent la mythologie leur voi- « lait la nature, et lui ôtait sa vérité en lui « ôtant sa solitude. » En animant le paysage d'une vie divine, l'imagination poétique le métamorphosait tout ensemble; et ces gracieuses

déités, dont la foi populaire avait peuplé les bois, les troublaient de leurs ébats et en dissipaient la rêverie [1]. — Mais, avec le Christianisme, le Créateur est rentré en possession de son œuvre et l'a remplie de sa présence solitaire. L'homme a pu en contempler les merveilles dans une méditation recueillie. Aussi

[1] « Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et « aux Romains les émotions qu'il porte à notre âme. Au lieu de ce « soleil couchant, dont le rayon allongé tantôt illumine une forêt, « tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers; au lieu « de ces accidents de lumière, qui nous retracent chaque matin le « miracle de la création, les anciens ne voyaient partout qu'une « uniforme machine d'opéra.

« Si le poëte s'égarait dans les vallées du Taygète, au bord du « Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes « d'Elore, malgré la douceur de ces dénominations, il ne rencon- « trait que des faunes, il n'entendait que des dryades : Priape était « là sur un tronc d'olivier, et Vertumne avec les Zéphyrs menait « des danses éternelles. Des Sylvains et des Naïades peuvent frapper « agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse « reproduits; nous ne voulons point

« Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
« Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux...

« Mais enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme? qu'en « résulte-t-il pour le cœur? quel fruit peut en tirer la pensée? Oh! « que le poëte chrétien est plus favorisé dans la solitude, où Dieu se « promène avec lui! Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui « les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une divi- « nité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la « religion semblent résider éternellement dans leurs solitudes sa- « crées. » (*Génie du Christ.*, II[e] part., liv. IV, chap. I[er].)

est-ce dans la cellule des anachorètes, que Chateaubriand cherche le berceau de la poésie descriptive.

Peut-être cependant, en voyant combien fut tardive l'efflorescence de cette branche poétique, qui n'a guère porté ses premiers fruits qu'en plein XVIII[e] siècle, peut-être aurait-il dû reconnaître que d'autres éléments avaient bien pu contribuer avec l'inspiration chrétienne à amener sa maturité. Peut-être, en effet, un souffle venu de la Germanie, où il semble que la poésie de la nature soit indigène, a-t-il été nécessaire pour faire éclore chez nous cette fleur d'arrière-saison. Quant à moi, je suis frappé de voir, en outre, que ce genre de poésie ne fleurisse jamais qu'aux époques de maturité excessive, alors que l'homme, fatigué d'une civilisation raffinée jusqu'à en être malade, a besoin, pour se rafraîchir, de se détourner de la vue de soi-même vers le spectacle du monde extérieur. Car l'homme qui goûte le mieux la vie des champs est celui qui a beaucoup vécu de la vie des idées, et qui cherche dans le commerce de la nature l'oubli des

maux de la société : il trouve dans cette contemplation, qui le distrait de ses souffrances intimes, une saveur que l'homme inculte ne connaît pas. En quoi consiste, en effet, pour la plus grande partie cette poésie de la nature, si ce n'est en mille souvenirs, en regrets, en rêves, en espérances de cœur, que son spectacle réveille par mille sympathies mystérieuses? Cette voix de la nature n'est éloquente que pour les âmes très-cultivées; pour qui n'a point pensé et surtout n'a pas souffert, la nature demeure muette [1].

[1] Cette pensée a été admirablement exprimée par notre cher et regretté Hippolyte Rigault dans un charmant feuilleton sur le *Sentiment de la nature*, où les hommes reviennent plus volontiers, ce semble, après avoir essuyé davantage les peines de la vie sociale. « L'amour de la campagne, dit-il, n'est jamais plus profond et ne « trouve jamais pour s'exprimer d'accents plus émus, que dans les « temps de crise, d'alarmes publiques, de déchirements, de guerre. « Ce qui donne aux beaux vers de *Lucrèce* sur la paix et la majesté « riante de la nature une incomparable beauté, c'est la mélancolie « de ce génie sublime, en face du contraste de l'univers physique « réglé par des lois immuables, et de la société humaine troublée « par d'éternelles révolutions. Ce sont les bruits lointains de la guerre « civile qui retentissent dans son cœur, et qui lui font trouver un « charme plus profond dans le calme de la mer et la sérénité des cieux.
« De même, plus près de nous, jamais les douces peintures de la « grâce des champs, des moissons et des fleurs, n'ont été plus tou- « chantes que dans ces poésies d'un témoin, d'une victime des dis- « cordes civiles, dont la voix tour à tour suave, plaintive, venge-

La poésie cependant ne borne pas son domaine à la terre ; mais, altérée de l'idéal, elle s'élance encore vers le monde invisible sur les ailes de l'imagination ou de la foi. Elle révèle aux enfants de la terre les mystères d'en haut; elle leur raconte dans un divin langage l'intervention des êtres surnaturels dans les événements du monde, et explique par le

« resse, chante le printemps vermeil, pleure sur la patrie, et châtie « d'un iambe immortel *les bourreaux, barbouilleurs de lois*. C'est « en fuyant la France et le spectacle de ses convulsions, que Chateaubriand a trouvé dans les savanes d'Amérique ces images, ces « couleurs, qui ont rajeuni l'art et la littérature..... Devant un tel « passé, si fécond en orages, et devant l'avenir si rempli de mystère, « bien des âmes vigoureuses, meurtries aux contre-coups de toutes « ces grandes chutes, se sentent lasses et vaincues : la vue des choses « humaines les agite et les froisse; elles éprouvent le besoin de se « pacifier. Et où trouver la paix, où trouver la vie pure de la ré- « flexion et la calme retraite dans la sphère des idées, sinon loin de « la ville, centre des intérêts, théâtre de l'action? La rosée, qui se « répand le soir sur les plantes fatiguées de la chaleur du jour, n'est « pas plus salutaire que cette paix intérieure versée par la nature « sur les âmes qu'a blessées le contact des choses..... L'homme, qui « aime la nature d'un amour achevé, c'est le sage d'un âge mûr, qui « a beaucoup vécu de la vie des idées, qui a vu succomber celles « qu'il aimait le plus, et qui demande au silence d'une campagne « solitaire l'oubli des maux amers de la société. C'est Cicéron, à « Tusculum, plaignant Rome asservie, et comparant son déclin ora- « geux au soleil, qu'il voit à l'horizon se coucher lentement dans un « lit de nuages. *En nos temps*, écrivait ce grand homme, *les hommes « nous ont appris à leur préférer les choses et la nature*. Mot triste, « mais bien vrai. » (*Conversations littéraires et morales*, p. 190.)

Merveilleux le cours inexplicable des choses.

Homère, le père de la poésie antique, avait abaissé aux regards des hommes les hauteurs de l'Olympe, et mêlé les dieux non-seulement à tous les grands accidents du combat, mais encore aux moindres actions de ses héros. Depuis Homère, le Merveilleux est resté l'un des éléments essentiels de la poésie. On sait que l'esprit des hommes fut tellement saisi d'admiration pour ce merveilleux homérique et la beauté de ces dieux de la Grèce, que la mythologie demeura comme la religion de la poésie et des beaux-arts bien des siècles encore après que l'on n'y croyait plus. A la Renaissance, ce culte poétique des dieux d'Homère et de Virgile sembla même ressusciter entouré d'une ferveur nouvelle, comme si, en dehors de ces fables puériles et charmantes, toute poésie fût impossible ; et Boileau professait, au XVIIe siècle, que les poëtes modernes n'avaient rien à faire encore de mieux que d'y revenir. C'était un anachronisme étrange, quand, depuis plus de deux mille ans, cette gracieuse mythologie n'était plus pour la Grèce et pour Rome qu'un

conte de fées qui avait amusé leur enfance.

Lorsque le Christianisme, se levant sur le monde, avait achevé de faire évanouir à sa lumière, comme les songes de la nuit, toutes ces déités dont Homère avait rempli le ciel et la terre, est-ce à dire qu'il ait pour cela banni le Merveilleux de la nature et du cœur de l'homme? Non pas. Le Merveilleux ne cesse jamais de nous envelopper, tout en se transformant selon nos croyances. Quels que soient, en effet, les progrès de la raison et de la science humaine, il y aura toujours une limite où commencera pour l'homme la région du mystère. Au-delà de ce que notre raison comprend s'ouvre et s'étend un vaste espace où notre vue se perd, mais où notre instinct nous révèle la présence d'un monde invisible, qui est en commerce mystérieux avec les événements de la terre, avec la nature et avec notre âme [1].

[1] « Malgré moi, » s'écrie *Alfred de Musset*, altéré de cette soif divine :

« Malgré moi l'infini me tourmente,
« Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
« Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
« De ne pas le comprendre et pourtant de le voir. »

(*Espoir en Dieu.*)

A toutes les époques, ce sentiment du surnaturel a toujours tellement obsédé l'esprit de l'homme, que, lorsque les lumières de la foi véritable lui ont manqué pour l'éclairer à ce sujet, plutôt que de laisser cet espace vide, son imagination l'a peuplé de chimères. Encore aujourd'hui les esprits les plus incrédules, quand ils veulent expliquer le cours et l'enchaînement des événements, sont toujours réduits à confesser qu'il reste certaines choses dont la marche nous échappe, et qu'ils attribuent au hasard, c'est-à-dire à je ne sais quelle puissance plus ou moins surnaturelle. On peut même remarquer que ceux qui ont fait les plus grandes choses parmi les hommes semblent avoir été les plus superstitieux. Enfin, *l'homme s'agite, et Dieu le mène* : voilà encore le dernier mot de la philosophie de l'histoire.

Or qu'est-ce que ce Merveilleux, entendu dans son vrai sens, sinon l'action divine au milieu des événements de ce monde ? — Que l'histoire, cependant, en retraçant les actions des peuples ou des hommes, se borne à raconter

ce que nos yeux voient, à expliquer ce que notre raison comprend, c'est le seul rôle où elle doive prétendre : de sa nature elle demeure attachée à la terre. C'est à la poésie qu'il appartient, pour révéler le secret des choses, de s'élever à la contemplation du monde invisible, de surprendre les causes surnaturelles des événements, de traduire aux regards mortels les mystères du ciel. Le poëte, c'est le *Voyant*, qui, illuminé par la foi de son temps, a entrevu dans sa vision la main divine et nous en révèle la présence. Lorsque Homère, au lieu de nous retenir dans la plaine de Troie, nous ravit au sommet de l'Olympe ou de l'Ida et nous fait asseoir au conseil des dieux, ou quand, au-dessus des bataillons des hommes combattant sur la terre, il nous montre les bataillons invisibles des immortels se heurtant dans le ciel, il n'est que le naïf interprète des croyances de son âge; il y croit, et tous ceux qui l'écoutent avec lui. Et pareillement, quand le poëte de la *Divine Comédie* nous transporte dans les régions du monde invisible où le guide une exacte théologie, il n'invente rien; il chante

ce qu'il a entrevu dans les extases de son génie; et nul, en Italie, ne doute de ses révélations. Voilà le Merveilleux. — C'est la mythologie qui, au temps d'Homère, peuplait toute cette région du surnaturel. Mais à ces esprits de mensonge le Christianisme a substitué d'autres esprits : les uns, esprits de lumière et de vérité, qui, du haut du ciel, veillent sur les hommes et le monde; les autres, au contraire, génies déchus et malfaisants, qui, du fond de l'abîme où ils ont été précipités, conspirent sans cesse à la perte du genre humain.

Boileau le janséniste interdisait aux poëtes l'emploi du Merveilleux chrétien comme une profanation; mais d'ailleurs il ne pensait pas que ce Merveilleux sublime mais austère pût jamais lutter de charme et d'intérêt avec les fictions mythologiques d'Homère et de Virgile. Chateaubriand, au contraire, relève le défi. Il ose établir un parallèle poétique entre cette hiérarchie des êtres célestes dont la foi chrétienne nous entoure et la mythologie d'Homère, et il veut encore ici prouver la supério-

rité du Christianisme sur l'antiquité païenne, pour les ressorts poétiques qu'il offre à l'artiste.

Mais je crains bien qu'ici sa thèse ne l'ait abusé. Que la grandeur et la supériorité morale soient du côté du Merveilleux chrétien, que le Dieu de la Bible soit fort au-dessus du Jupiter d'Homère, cela est incontestable; non-seulement ici, en effet, le merveilleux est sublime, mais il est vrai. Cependant, par cela même aussi, il se laisse moins facilement manier par les poëtes. Par son sublime il échappera souvent aux atteintes de l'art, et par sa vérité il refusera de se prêter aux jeux de l'imagination. Quel poëte, en effet, parmi les modernes, a réussi dans l'emploi d'un tel merveilleux, si ce n'est peut-être Bossuet, lorsque, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, il nous découvre, à travers la succession et les révolutions des empires, les desseins de la politique divine?

Le Merveilleux chrétien, du reste, pour être plus vrai que le merveilleux d'Homère, en est-il pour cela même plus dramatique? Je

crois, quant à moi, que les dieux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* m'intéressent davantage. Pourquoi? Parce que sans doute, tout faux qu'ils sont, ils me ressemblent davantage, et que leur Olympe est plus voisin de la terre. L'homme ne s'intéresse qu'à l'homme, qu'à l'image de son propre cœur, de ses passions, de ses combats, de ses faiblesses. Or qu'est-ce que ces dieux d'Homère, que des hommes encore, seulement agrandis, idéalisés, et reproduisant dans une sphère plus brillante et plus haute les scènes de la vie d'ici-bas? — Mais, dit Chateaubriand, les anges et les démons reproduiront dans un poëme chrétien des luttes analogues, et mettront aux prises les sentiments contraires qui se disputent notre pauvre cœur. Oui, mais cet antagonisme cesse d'être dramatique, parce qu'il est prévu, fatal, irrésistible, comme la lutte des éléments dans le monde physique. L'enfer sans doute renferme toutes les passions des hommes; mais ce sont des passions toujours pareilles, dont le jeu ne me touche pas plus que celui des forces de la nature. Cela ne ressemble

plus à l'*être ondoyant et divers* qu'on appelle l'homme [1].

Aussi, dans les poëmes modernes, l'emploi

[1] Milton, auquel Chateaubriand emprunte ses exemples de préférence, l'avait bien compris. Si, en redisant les premiers jours du monde, il décrit les combats des anges rebelles contre le ciel, il se plaît à redescendre le plus qu'il peut vers cet Éden, qu'Adam et Ève remplissent de leur présence. Mais en outre il a su composer le caractère de Satan, son chef-d'œuvre, avec une vérité et un art admirables. Ce grand maudit, dans sa déchéance, conserve en son cœur, comme un coin lumineux, un profond souvenir et un regret amer du ciel : il y a place encore dans cette âme condamnée à la haine pour le remords et la pitié ; il est malfaisant par ambition ou par ressentiment, plutôt que par pure méchanceté ; il est sensible encore à ce qui est bon et beau. En approchant d'Éden, il s'émeut de compassion pour cette innocence qu'il va empoisonner ; il éprouve presque un sentiment d'amour pour Ève, et voit avec jalousie les caresses des deux époux. Il se trouble, il a l'air d'hésiter ; il se justifie par la fatalité de sa perdition éternelle. On sent encore en lui les luttes du genre humain. — Avec moins de génie, mais un vif sentiment de ce qui fait l'intérêt dramatique, Klopstock a placé au milieu des Esprits de l'abîme un démon repentant, Abbadonah, qui pleure sa déchéance et voudrait conjurer les noirs desseins de l'Enfer contre le Christ et contre les hommes : et l'on sait avec quelle sympathie l'Allemagne entière accueillit cette création du poëte. Voilà comme l'intérêt s'éveille, dès qu'un de ces êtres merveilleux se rapproche un peu de l'humanité. Cet Abbadonah est du reste, dans l'œuvre de Klopstock, le seul de ces Esprits de lumière ou de ténèbres qui ait une physionomie et un caractère. Tous les autres ne sont que des êtres indécis, visions brillantes sans doute, les unes aimables, les autres terribles, mais toujours semblables, et qui ne se distinguent que par leurs noms : voix mystérieuses que la terre renvoie au ciel ou le ciel à la terre ; échos sublimes ou terribles, mais monotones, du concert éternel ou des fureurs de l'abîme.

de ce Merveilleux chrétien a-t-il toujours quelque chose de froid et de factice. Dès qu'on l'y mêle, l'action languit. Chateaubriand lui-même y a mal réussi dans ses *Martyrs*. On a hâte de quitter son paradis et même son enfer, pour revenir sur la terre parmi les hommes. On souffre de l'impuissance du poëte à soutenir ce sublime prolongé, en même temps qu'on en éprouve de l'éblouissement; et on lui crierait volontiers, comme les Hébreux au pied du Sinaï : « O Moïse, parle-nous toi-même, et nous « t'écouterons; mais que le Seigneur ne nous « parle pas, de peur que nous ne mourions. » Aussi, en dépit de tous les chefs-d'œuvre, et même de celui de Milton, et même de l'épopée des *Martyrs*, faut-il encore en revenir à la sentence de Boileau :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Tout en admirant donc des pages de critique littéraire aussi neuves que charmantes, que l'apologiste a écrites sur ce sujet, on désapprouve au fond ce parallèle qu'il établit entre

la fiction d'Homère et le Merveilleux chrétien, dont la beauté tout intime et morale est en grande partie intraduisible ; et l'on regrette qu'il se soit ainsi laissé entraîner par son système à chercher dans les mystères de la foi chrétienne l'équivalent de la mythologie. Cette comparaison téméraire a pu scandaliser des esprits religieux. Comme on l'a dit alors, « la « doctrine chrétienne n'est pas descendue du « ciel pleine de majesté et de pureté, pour en- « trer en lice avec les imaginations brillantes « mais mensongères, par lesquelles la poésie « charmait l'enfance de la Grèce [1]. »

Chateaubriand, dans sa *Poétique*, voulait réhabiliter l'Art chrétien aux dépens de l'Art antique. Mais, quelque talent qu'il ait déployé à soutenir sa gageure, le succès de sa cause reste souvent incertain. Et lui-même, qui a un sentiment si vif et si vrai de la beauté antique [2],

[1] Gonthier, dans *la Voix de la religion au* XIX[e] *siècle*. Lausanne. 1802.

[2] « Les modernes, dit-il, sont en général plus savants, plus déli- « cats, plus déliés, souvent même plus intéressants dans leurs com- « positions, que les anciens. Mais ceux-ci sont plus simples, plus au- « gustes, plus tragiques, plus abondants, et surtout plus vrais que les « modernes. Ils ont un goût plus sûr, une imagination plus noble ; ils

paraît plus d'une fois embarrassé de sa thèse. Sa gageure le force à insister d'un côté, et son instinct d'artiste l'incline de l'autre [1]. C'est que,

« ne savent travailler que l'ensemble et négligent les ornements : un « berger qui se plaint, un vieillard qui raconte, un héros qui com- « bat, voilà pour eux tout un poëme; et l'on ne sait comment il « arrive que ce poëme, où il n'y a rien, est cependant mieux rempli « que nos romans chargés d'incidents et de personnages. L'art « d'écrire semble avoir suivi l'art de la peinture; la palette du poëte « moderne se couvre d'une variété infinie de teintes et de nuances : « le poëte antique compose ses tableaux avec les trois couleurs de « Polygnote. Les Latins, placés entre la Grèce et nous, tiennent à « la fois des deux manières : à la Grèce par la simplicité des fonds, « à nous par l'art des détails. C'est peut-être cette heureuse har- « monie des deux goûts qui fait la perfection de Virgile. » (*Génie du Christ.*, II[e] part., liv. II, chap. II.)

Et plus haut : « Les ouvrages des anciens se font reconnaître, nous « dirions presque, à leur *sang*. C'est moins chez eux, ainsi que « parmi nous, quelques pensées éclatantes au milieu de beaucoup de « choses communes, qu'une belle troupe de pensées qui se convien- « nent, et qui ont toutes comme un air de parenté : c'est le groupe « des enfants de Niobé, nus, simples, pudiques, rougissants, se tenant « par la main avec un doux sourire, et portant pour seul ornement « dans leurs cheveux une couronne de fleurs. » (*Ibid.*, liv. I, chap. II.)

[1] Dans le parallèle entre Virgile et Racine, par exemple, on sent bien que la prédilection de son cœur l'entraîne encore de préférence, malgré qu'il en ait, vers le poëte antique, qui unit à une connaissance si mélancolique de l'âme humaine un sentiment si profond de la nature. « Virgile, dit-il, est l'ami du solitaire, le compagnon des « heures secrètes de la vie. Racine est peut-être au-dessus du poëte « latin parce qu'il a fait Athalie; mais le dernier a quelque chose qui « remue plus doucement le cœur. On admire plus l'un; on aime plus « l'autre; le premier a des douleurs trop royales; le second parle da- « vantage à tous les rangs de la société. En parcourant les tableaux

si les œuvres inspirées par le *Génie du Christianisme* ont l'avantage par leur beauté morale sur les œuvres de l'antiquité païenne, celle-ci, par la perfection de la composition et du style, conservent le plus souvent leur supériorité. Au point de vue de l'art, en effet, les Grecs restent toujours nos maîtres. La Muse les avait doués entre tous les autres peuples d'une nature particulièrement heureuse; ou (comme l'a dit spirituellement Joubert), *Dieu, ne pouvant pas départir la vérité aux Grecs, leur a donné la poésie.*

« des vicissitudes humaines tracés par Racine, on croit errer dans les « parcs abandonnés de Versailles : ils sont vastes et tristes ; mais, à « travers leur solitude, on distingue la main régulière des arts et les « vestiges des grandeurs :

« Je ne vois que des tours, que la cendre a couvertes,
« Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

« Les tableaux de Virgile, sans être moins nobles, ne sont pas bornés « à de certaines perspectives de la vie ; ils représentent toute la na- « ture ; ce sont les profondeurs des forêts, l'aspect des montagnes, les « rivages de la mer, où des femmes exilées *regardent en pleurant* « *l'immensité des flots :*

« Cunctæque profundum
« Pontum adspectabant flentes. »

Dans mainte autre comparaison, on reconnaîtrait pareillement que le parti pris de l'auteur ne l'a pas empêché d'avouer que les anciens restent à plus d'un égard supérieurs aux modernes. Assurément, classique le plus dévot à l'antiquité n'eût pu louer plus dignement ni élever plus haut Virgile, Sophocle et Homère.

Tout chez eux d'ailleurs semblait concourir à l'harmonieux équilibre des facultés poétiques. Si la beauté suprême d'une œuvre d'art consiste à atteindre pleinement l'idéal, cet idéal des Grecs, si voisin du réel, cet Olympe si rapproché de la terre offrait au poëte plus de facilité à l'égaler par l'expression dans toute sa plénitude. — Pour le poëte chrétien, au contraire, l'idéal semble avoir reculé dans l'infini du ciel. Quoi que fasse l'artiste pour rendre sensibles aux autres les ineffables merveilles qu'il a entrevues dans les élévations de son âme, son expression languit en présence d'un tel idéal; rien n'arrive au niveau de sa pensée; ni le ciseau, ni le pinceau, ni les pierres élevées jusqu'au ciel, ni la langue même de la poésie dans tout ce qu'elle a d'illusion et d'harmonie, ne sauraient satisfaire aux exigences de son imagination, ni parler comme il convient des choses éternelles. De là, dans la plupart des œuvres du génie chrétien, je ne sais quoi d'incomplet, d'inachevé, de mélancolique, qui trahit l'impuissance de l'art humain à égaler cet idéal qui recule toujours, et qui ne permet pas qu'on

s'y repose avec ce sentiment de satisfaction sereine, que l'on éprouve d'ordinaire dans la contemplation des œuvres de l'art grec.

Si Chateaubriand toutefois n'a pas entièrement réussi à faire prévaloir la poésie chrétienne sur la poésie des anciens, il a fait mieux. Il les a remises à la fois l'une et l'autre en honneur. Il nous a ramenés tout ensemble aux deux sources antiques, alors presque également abandonnées, à celle qui coule de la grotte des Muses sur l'Hélicon, comme à celle qui descend des hauteurs divines du Sinaï[1]. Le XVIIe siècle s'était abreuvé à ces deux sources à la fois ; c'est en réunissant les inspirations du génie chrétien au culte de l'art antique, que les grands écrivains de cet âge créèrent leurs œuvres immortelles. Mais le XVIIIe siècle avait déserté les deux antiquités. Ce n'est pourtant

[1] « Les lecteurs (dit-il au début de sa comparaison entre l'antiquité sacrée et l'antiquité profane), aimeront peut-être à s'égarer « sur Oreb et Sinaï, sur les sommets de l'Ida et du Taygète, parmi « les fils de Jacob et de Priam, au milieu des dieux et des bergers. « Une voix poétique s'élève des ruines qui couvrent la Grèce et « l'Idumée, et crie de loin au voyageur : Il n'est que deux belles « sortes de noms et de souvenirs dans l'histoire, ceux des Israélites « et des Pélasges. » (*Génie du Christ.*, IIe part., liv. I, chap. I.)

qu'en revenant à ce double culte, que l'esprit français pouvait retrouver sa tradition et le secret des ouvrages qui ne meurent point.

Après les *Lettres*, le critique fait des *Beaux-Arts* une semblable revue, et il examine successivement ce que chacun d'eux a dû à l'influence de la religion chrétienne. Ici il lui est plus facile encore de répondre aux détracteurs du Christianisme; il peut leur montrer l'Église, non-seulement sauvant les débris des Arts antiques de la barbarie, mais encore les conviant tous de bonne heure à son culte, *Architecture*, *Statuaire*, *Peinture*, *Musique*, et leur ouvrant ainsi une carrière aussi neuve que belle.

Combien l'Art, en s'épurant à ce foyer sacré, s'y est, pour ainsi dire, entièrement renouvelé, on le sait. Il semble même que l'Art, en devenant chrétien, ait presque changé de nature. Car, tandis que l'Art des anciens mettait toute sa perfection dans la beauté et l'harmonie des formes, l'Art chrétien, comme spiritualisé par la religion, vise surtout à l'*expression*, c'est-à-dire que, dans son ambition plus haute, il s'ef-

force bien davantage d'atteindre à travers les formes matérielles la pensée elle-même, de traduire sur la toile ou sur le marbre le sentiment, en un mot de saisir la vérité intime au fond de l'âme pour la faire rayonner au dehors[1]. Sa beauté, c'est sa transparence. On dirait même,

[1] Il semble toutefois que, chez les anciens, Socrate, qui avait été lui-même sculpteur avant de chercher dans la contemplation de l'âme humaine les lois de la vie morale, pressentait déjà que la *statuaire*, et surtout la *peinture*, tout en reproduisant le corps humain dans sa beauté, devaient essayer en outre de traduire par l'*expression* les choses de l'âme. Xénophon, en effet, nous rapporte qu'un jour Socrate entra dans l'atelier du peintre Parrhasius : « La peinture, lui « dit-il, n'est-elle pas la représentation de ce que l'on voit ? Vous « imitez avec des couleurs les enfoncements et les saillies, le clair et « l'obscur, la mollesse et la dureté, le poli, la rudesse, la fraîcheur « et la décrépitude. Mais quoi ! ce qu'il y a de plus aimable, ce qui « gagne la confiance et ce qui touche le désir, l'imitez-vous, ou bien « faut-il le croire inimitable ? — *Parrhasius*. Et comment le repré« senter, puisqu'il n'a ni proportions, ni couleur, et qu'enfin il n'est « pas visible ? — *Socrate*. Mais ne voit-on pas dans les regards tantôt « l'amitié, tantôt la haine ? — *Parrhasius*. Je le crois aussi. — *So« crate*. Donc, il faut imiter ces passions par l'expression des yeux... « La fierté, la modestie, la prudence, la vivacité, la bassesse, tous « ces sentiments se montrent dans le visage et le geste, dans la pose « et le mouvement. » — Que prouvent cependant ces paroles, sinon que Socrate, en soupçonnant un art plus spirituel, reconnaissait l'insuffisance actuelle de l'art grec, qui donnait la vie à la pierre, mais non pas la pensée. Prenez en effet les chefs-d'œuvre de la statuaire antique, vous y admirerez la pureté exquise des formes, le calme héroïque des attitudes, la vérité des mouvements. Mais si l'art grec a une merveilleuse faculté de rendre le fini et le visible, il n'a pas le don de traduire l'invisible et l'infini.

en vérité, que par les arts devenus chrétiens la matière elle-même se soit comme spiritualisée et transfigurée, pour refléter ainsi l'esprit divin à travers la pierre, l'invisible dans le visible ; comme si le Christianisme, en relevant l'homme et en épurant son âme, avait relevé et épuré avec lui toute la nature soumise à son empire ; comme s'il avait créé une nouvelle terre, en révélant de nouveaux cieux.

Chateaubriand, on le peut dire, a retrouvé le premier le sentiment perdu de cette *Architecture* chrétienne, où je ne sais quelle séve mystique partout circule, où le sens du divin partout éclate et parle à tous nos sens, où il semble que l'artiste ait donné à la pierre même l'impatience de la terre et l'ardeur du ciel. S'il ne s'en rend pas compte encore en connaisseur, il la sent du moins en poëte. Il est entré sous ces nefs veuves et en deuil : il s'est agenouillé sur ces dalles usées par la prière ; il a écouté dans son âme la voix éloquente des siècles écoulés et de ces générations saintes, qui, après avoir érigé ces temples dans l'enthousiasme de leur foi, s'y étaient couchées dans l'espérance de

leur immortalité, et qui semblaient encore errer autour de lui pour lui rappeler un passé d'une pieuse et ineffable mélancolie.

Si, pour la *Statuaire*, dont la perfection consiste surtout dans la beauté et l'harmonie des formes et dans l'eurythmie des proportions et des poses, l'art des Grecs n'a pas été égalé; combien, en revanche, dans la *Peinture*, qui vise plus à l'expression, et surtout dans la *Musique*, l'art chrétien ne l'emporte-t-il point au contraire par la profondeur de l'idée et par l'expression morale du sentiment? Ce que la Peinture moderne doit de chefs-d'œuvre à l'inspiration chrétienne, nos musées l'attestent suffisamment. Leurs plus grandes richesses sont les dépouilles de nos églises. On y reconnaît partout que l'Italie n'a été la terre classique des beaux-arts que parce qu'elle a été la terre classique du catholicisme.

Mais de tous les Arts, c'est encore la *Musique* qui s'alliait le mieux par sa nature intime et rêveuse à la prière chrétienne. Puissante et vague à la fois, elle éveille, en effet, plus que tous les autres Arts le sentiment de l'infini;

elle vous ravit loin des intérêts terrestres et vulgaires vers le céleste séjour. Or c'est l'Église chrétienne qui a créé l'orgue, pour être comme l'âme du temple, l'orgue qui tantôt semble entr'ouvrir le ciel pour en faire entendre à la foule les divins concerts, tantôt reproduit avec une pathétique harmonie les grandes voix de la nature, tantôt vient prêter sa mélodie aux sentiments confus qui s'agitent au cœur de l'homme, tour à tour soupirant sa tristesse, ou répondant par ses fanfares éclatantes aux éclats de sa joie.

De plus, tous ces Arts, qui ailleurs languissaient séparés et presque sans but, le Christianisme les a réunis dans ses temples, il les a consacrés à son culte, et, en même temps, il les a rendus populaires. Au lieu d'en faire la jouissance privilégiée de quelques-uns seulement, il convie au spectacle de ses cérémonies les petits, les humbles, les ignorants. L'Art chrétien s'est mis à la portée de la multitude. De sa nature, en effet, il semble destiné, moins à charmer les heureux du monde, qu'à faire descendre comme un rayon divin de l'idéal dans

la sombre vie de ceux qui travaillent et qui souffrent.

On peut trouver aujourd'hui ces chapitres sur les *Beaux-Arts* faibles et superficiels; on ne les jugera pas plus sévèrement que Chateaubriand ne l'a fait plus tard lui-même. « Tout « ce que j'ai dit des Arts dans le *Génie du* « *Christianisme*, écrivait-il vingt ans après, est « étriqué ou souvent faux. Je n'avais vu ni l'I- « talie, ni la Grèce, ni l'Égypte [1]. » Seulement, au lieu de lui reprocher son insuffisance, il faut se reporter en esprit aux préjugés de cette époque, et se rappeler combien alors le sentiment de l'Art chrétien était perdu. Ce n'était pas seulement le XVIIIe siècle qui avait discrédité et relégué dans la barbarie tout ce qui venait de l'Église et du moyen âge. Mais auparavant déjà le XVIIe, dans son admiration pour les œuvres artistiques de l'antiquité et de la Renaissance, avait méconnu entièrement la beauté de l'art purement chrétien. Fénelon traitait de barbare l'architecture gothique. Chateaubriand est le premier qui nous en ait rendu le senti-

[1] *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 268.

ment, et nous ait forcés d'ouvrir les yeux.

Quelques lacunes que nous offre cette Poétique du Christianisme, il faut convenir que c'est encore la partie de l'ouvrage la plus complète, et où Chateaubriand s'est arrêté avec le plus de complaisance. Le reste laisse bien plus à désirer encore. On dirait que l'écrivain, à mesure qu'il rentrait davantage dans son œuvre, s'effrayait de voir tant de vastes perspectives s'ouvrir devant lui. Mille choses à la fois, quand il voulait redire les beautés et les bienfaits de la religion chrétienne, l'attiraient d'abord, le charmaient et se disputaient son imagination et son cœur : ici, les pompes des Fêtes de l'Église et les Cérémonies sacrées, dans lesquelles le Christianisme raconte son histoire ou sanctifie les différentes saisons de l'année et les phases diverses de la vie de l'homme [1]; là, le doux souvenir des Dévotions populaires, puis les miracles de la cha-

[1] « Les solennités du Christianisme sont coordonnées d'une ma-
« nière admirable aux scènes de la nature. La fête du Créateur
« arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où
« les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles; tout
« est uni par les plus doux liens; il n'y a pas une seule plante veuve

rité catholique, les Missions, les Ordres religieux. Sur chacun de ces sujets il avait composé d'excellents morceaux destinés à entrer dans le plan de son œuvre. Puis, comme s'il eût désespéré d'achever l'édifice dans les proportions qu'il avait rêvées, il se borna dans une quatrième Partie à recueillir tous ces matériaux, sans essayer même de les relier entre eux. En intitulant cette partie le *Culte chrétien*, il y a réuni ces fragments divers, dont il a formé une espèce de Musée religieux, qui nous offre des tableaux exquis sans doute, mais assez disparates.

En admirant tous ces morceaux, on imaginait toutefois ici une plus large et plus générale apologie des œuvres de la Religion catholique. L'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire exigeait une autre réfutation. Quelle glorieuse revanche, si Chateaubriand eût entrepris ici de

« dans les campagnes. — La chute des feuilles, au contraire, amène « la fête des Morts pour l'homme, qui tombe comme la feuille des « bois. — Au printemps, l'Église déploie dans nos hameaux une « autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les « Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec « joie son âme s'ouvrir aux influences de la religion, et sa glèbe aux « rosées du ciel. » (*Génie du Christ.*, IV[e] part., liv. I, chap. VII.)

retracer à grands traits l'histoire de la Civilisation moderne, laquelle est tout entière l'œuvre du Christianisme ; s'il nous eût montré comment l'Église seule est parvenue à faire sortir de ce chaos du monde barbare un ordre social incomparablement supérieur à tout ce qu'avaient vu la Grèce et Rome ! Car, après tout, cette civilisation antique, brillante à la surface, cachait bien des plaies honteuses sous l'élégance de ses mœurs et le luxe de la vie. Elle s'est affaissée elle-même sous sa propre corruption, et l'invasion des barbares n'a été que le juste châtiment de ses vices.

Cependant, au plus fort même de la crise où le monde ancien s'est abîmé, ne voyez-vous pas déjà l'Église travaillant au salut de la société ? En même temps qu'elle s'applique à purger la terre des restes du paganisme, l'Église se jette au-devant de l'invasion pour en conjurer les ravages, pour apprivoiser aux vertus chrétiennes l'humeur farouche des hordes venues du Nord. Sans doute, pour régénérer le monde après une pareille ruine, il faudra bien longtemps. Une nuit de dix siècles

se répand sur la terre. L'humanité a l'air de rétrograder. Mais non; dans l'ombre et sous les ruines germe le monde nouveau, dont l'Évangile a jeté la semence en terre, et qui apparaîtra au jour marqué dans toute sa séve. Sans relâche, même aux temps les plus sombres, le Christianisme travaillait à faire pénétrer dans les institutions et dans les mœurs des peuples ces principes de justice, de liberté, d'égalité, d'humanité, de fraternité, que notre siècle arbore avec orgueil, et qui seront désormais la loi du progrès social.

Écoutons à ce sujet un grand historien, que Chateaubriand semble avoir suscité, M. Guizot: « Parmi les causes, dit-il, de notre civilisation, « il en est une qui est présente à tous les es- « prits, je veux dire l'Église chrétienne. Aux « âges même les plus obscurs de la barbarie, il « y avait dans le clergé chrétien des hommes « qui avaient pensé à tout, à toutes les ques- « tions morales et politiques; qui avaient sur « toutes choses des opinions arrêtées, des sen- « timents énergiques, et un vif désir de les « propager. Jamais société n'a fait, pour agir

« autour d'elle et s'assimiler le monde, de tels « efforts que l'Église chrétienne, du ve au xe « siècle. Elle a, pour ainsi dire, attaqué la bar- « barie par tous les bouts, pour la civiliser en « la dominant [1]. »

De quelque côté qu'on se tourne en effet, partout où l'on aperçoit dans l'histoire une institution généreuse, une loi plus humaine, on reconnaît l'inspiration chrétienne, on y retrouve la main de l'Église. Et encore aujourd'hui, en nous montrant justement fiers de notre état social, rendons grâces au Christianisme, qui nous a faits ce que nous sommes, et qui, après nous avoir guidés jusqu'ici dans la voie de toutes les améliorations sociales, est encore en avant de tous nos progrès. Car, quoi que nous fassions, les œuvres du Christianisme dépassent toujours nos meilleures institutions et en font l'avant-garde. La France elle-même ne marche-t-elle pas à la tête de la civilisation du monde, parce qu'elle est la nation chrétienne par excellence? Au XVIIIe siècle, sans doute, elle avait eu l'aveugle présomption de

[1] *Histoire de la Civilisation en Europe*, p. 80.

rompre avec le Christianisme, pour chercher le progrès dans d'autres voies. Mais elle ne tarda guère de s'apercevoir qu'elle marchait à l'abîme. On put croire un instant qu'avec le Christianisme la société tout entière allait sombrer dans l'orage. Mais le Christianisme ne saurait périr. Comme la barque du lac de Génésareth, il porte avec lui l'hôte divin qui commande aux vents et aux tempêtes. La civilisation chrétienne a reparu, vomie par le gouffre. Si cependant la tempête gronde parfois encore autour du navire sacré qui porte en ses flancs, comme une arche, les destinées du genre humain, rassurons-nous ; et, confiants dans le présent, pleins d'espérance dans l'avenir, disons avec la foi de Pascal : *Il est bon d'être ainsi battu par l'orage dans un vaisseau qu'on sait ne pas pouvoir périr.*

C'est ainsi qu'en relisant aujourd'hui le *Génie du Christianisme*, on l'achève par la pensée, en s'aidant pour cela de tous les ouvrages qu'il a provoqués [1]. On peut y signaler bien

[1] Chateaubriand lui-même a senti plus tard combien son livre laissait à désirer, et en quelques pages éloquentes il a esquissé le plan nouveau qu'il adopterait, si l'ouvrage était à refaire. Voyez à ce sujet ses *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 271.

des lacunes actuelles; mais il faut reconnaître que ce livre, tel qu'il est, s'accommodait à merveille aux dispositions des contemporains.

L'éclatant succès qui l'accueillit en est la preuve. L'influence de ce livre sur la renaissance du sentiment religieux fut immense. Ce n'est pas, sans doute, l'ouvrage d'un docteur, qui ait fait éclater en une plus vive lumière la vérité du Christianisme; c'est l'œuvre d'un peintre bien plutôt, qui, en illustrant le livre sacré, y a ramené nos yeux. S'il n'a pas relevé le temple, Chateaubriand du moins, par la pompe des cérémonies, a inspiré à la foule la curiosité de revenir aux vestibules déserts. Il fallait convertir les imaginations avant de convertir les âmes. Pour ramener la France au Christianisme, sa Muse précédait comme la colombe qui conduit Énée au rameau d'or. Chateaubriand préparait les esprits, en attendant les Bonald, les de Maistre, les Beausset, les Frayssinous, les Lamennais, qui devaient continuer cette œuvre de notre régénération catholique.

CHAPITRE III.

Atala. — René. — Lettres sur l'Italie.

Pour séduire les esprits, Chateaubriand, sous le prétexte de montrer comment le Christianisme, en changeant les rapports des passions et en multipliant les orages de la conscience autour du vice, avait créé par là de nouveaux ressorts pour le drame et l'épopée, Chateaubriand, dis-je, n'avait pas craint d'introduire dans son apologie de la Religion chrétienne les épisodes d'*Atala* et de *René*, ces histoires pleines de trouble qu'il avait détachées de son poëme des *Natchez*. Intermèdes admirables, mais étranges ! Il fallait étonner, enchanter, ravir les âmes. L'effet de ces deux épisodes séparés fut merveilleux.

Atala, comme nous l'avons dit, avait précédé de quelque temps la publication du *Génie du Christianisme*, qu'elle annonçait. La France entière se passionne pour cette fille du désert, errant à travers les solitudes avec le prisonnier qu'elle a délivré, et mourant pour ne pas succomber à la passion qui la dévore; elle suit avec émotion ces deux fugitifs au fond des savanes et des forêts où gronde la tempête, moins tumultueuse encore que les orages de leur propre cœur; elle admire les sauvages grandeurs de cette nature majestueuse des tropiques, où l'écrivain a encadré son récit; elle reste comme éblouie par cette langue toute renouvelée, qui se déploie avec tant d'ampleur et de magnificence. Une poésie toute neuve y brillait à ses yeux, moins neuve cependant qu'elle ne semblait d'abord; car dans la fille de Lopez on pouvait reconnaître une sœur de l'aimable Virginie de Bernardin de Saint-Pierre.

Pour moi, je ne doute pas que cette touchante églogue, qui avait charmé les dernières années du XVIIIe siècle, n'ait contribué à éveil-

ler la vocation poétique de Chateaubriand. Il me semble que c'est en la lisant, que le jeune homme a dû s'écrier : *Ed anche io son pittore!* C'est avec adoration que dans son *Génie du Christianisme* il parle de la simplicité touchante, de la candeur exquise et de la beauté antique de ce petit chef-d'œuvre [1]. Et lui aussi il avait voulu peindre les amours de deux enfants de la nature au désert. Mais, en s'inspirant dans *Atala* des souvenirs de *Virginie*, il y déploie toute l'originalité de son merveilleux talent. Ce n'est plus l'angélique pastorale de Bernardin, où l'on voit l'amour ingénu naître et se développer à l'abri de l'amitié fraternelle, dans toutes ses grâces naïves, ses troubles inconnus, ses pudiques alarmes, ses doux et tristes sourires, ses malaises charmants, et où la passion, jusque dans les scènes pathétiques et déchirantes par lesquelles le roman s'achève, reste enveloppée d'une pureté idéale et vraiment divine. Si l'auteur d'*Atala* cependant a moins de candeur, il a bien plus d'éclat, de puissance et de flamme. Dans son roman

[1] IIe part., liv. III, chap. VII.

l'amour est un poison qui brûle; l'écrivain se propose de peindre, bien moins les scrupules de la pudeur que l'énergie douloureuse qu'une pauvre enfant peut puiser dans la religion, pour résister aux entraînements de son cœur. En proie à toutes les ardeurs d'une passion mutuelle, l'âme émue, les sens embrasés, épuisés par une lutte impuissante contre eux-mêmes, il semble que ces deux enfants de la solitude soient sur le point de succomber. Mais Atala se souvient qu'un vœu de sa mère mourante la condamne à la virginité. Incapable de résister à son amour, pour respecter cependant ce vœu détesté, elle se réfugiera dans la mort : elle s'empoisonne. C'est ainsi que la religion reste victorieuse.

Triomphe étrange assurément! singulier dénoûment d'un épisode qui devait entrer dans une apologie du Christianisme! La critique à ce sujet n'épargna pas le poëte. Elle put aussi, dans cette œuvre formée d'éléments si disparates, relever l'invraisemblance des caractères et le bizarre langage où ces jeunes sauvages expriment en un style d'une simplicité étudiée et

d'une naïveté artificielle les sentiments et les réflexions d'une époque raffinée. Mais la critique, dès l'apparition de cette œuvre charmante, fut étouffée sous l'admiration universelle [1]. La magie du talent en couvrit assez les défauts. En vain le goût parfois réclame; notre imagination et notre cœur sont entraînés. Une fois surtout que le poëte a enfoncé au cœur des deux fugitifs la flèche empoisonnée qu'ils emportent avec eux au désert, cette peinture des orages de l'amour est tellement saisissante, que toutes les disparates s'effacent dans la passion. Que m'importe dès lors qu'Atala et Chactas soient invraisemblables? Ils sont vrais. Le cœur bat dans leur poitrine avec tant de force; il y a en eux une telle puissance de vie, tant d'âme, tant de flamme, qu'on est malgré soi enlevé : on les suit tout ému soi-même, palpitant, enivré d'émotion; on sent que par la passion ces êtres vivent et vivront toujours.

L'histoire de *René*, insérée, comme celle

[1] On ne vit jamais succès plus prompt et plus éclatant que celui d'*Atala*. « C'est de la publication de ce livre, dit Chateaubriand, que

d'*Atala*, dans les premières éditions du *Génie du Christianisme*, pour y être un exemple de ce *vague des passions* qui semble propre aux nations chrétiennes, ajouta encore à l'enthousiasme. Ce jeune mélancolique, dévoré dans la fleur de sa jeunesse par un chagrin secret et inconnu, déjà désabusé avant d'avoir vécu, qui semble avoir par la rêverie épuisé d'avance la vie, qui se heurte partout à des bornes dans la poursuite d'un bien imaginaire, et qui, las du monde et de lui-même, s'enfuit en Amérique pour y chercher une paix impossible à son cœur, ce jeune homme apparaissait comme un type nouveau, en même temps que sa mélancolie répondait à celle de son siècle. En racontant en effet dans cet épisode l'état de son âme, l'écrivain racontait à la fois son temps ; et dans l'image idéale de ce désenchanté, la France, qui sortait de la Révolution, reconnut l'indéfinissable malaise dont elle était tourmentée.

« date le bruit que j'ai fait dans le monde : je cessai de vivre de « moi-même, et ma carrière publique commença. » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 4.)

Sans doute, la mélancolie n'est pas chose nouvelle. Cette tristesse que font éprouver à l'homme les contradictions intimes de sa nature et l'incomplet de sa destinée, est aussi ancienne que le monde. Qu'est-ce en effet que le *Livre de Job*, qu'une élégie douloureuse sur la vie de l'homme? Le poëme de Lucrèce sur *la Nature* est comme saturé à son tour de cette mélancolie. Mais c'est sous l'influence du Christianisme surtout que devait se développer ce sentiment, qui est un des plus nobles attributs de l'homme. Le *Stagire* de saint Jean Chrysostome est l'un des ancêtres de René. Le Christianisme, en effet, après avoir exalté les âmes, y laisse le désert quand il s'en retire. Bossuet a décrit avec une admirable exactitude ce malaise, qui poursuit les mondains dans les vains plaisirs où ils cherchent à s'étourdir eux-mêmes et à calmer les persécutions de cet *inexorable ennui*, qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu [1].

Mais il est des époques de ruine et d'anarchie

[1] *Lettre sur la Comédie.*

morale, où la mélancolie semble, comme une contagion, s'étendre à toutes les âmes. Rousseau, dans ses *Rêveries d'un Promeneur solitaire*, Goëthe, dans *Werther*, ont, vers la fin du XVIIIe siècle, signalé et décrit cette tristesse maladive, qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions sans objet se consument d'elles-mêmes dans un cœur désabusé. Nulle part cependant, cette langueur dévorante ne s'est produite avec plus de séduction et d'éclat que dans l'œuvre de Chateaubriand. *René* restera encore sa plus belle création, en même temps que celle où il a mis le plus de lui-même. Car on y pourrait suivre presque pas à pas l'histoire transparente et idéale de sa rêveuse jeunesse.

Nous n'essayerons pas de définir ce caractère complexe de *René*[1] : sans le pouvoir analyser, on l'a compris jusque dans ses moelles : on a suivi ce cœur malade dans toutes les confiden-

[1] Ce caractère, en effet, se dérobe à toute définition, et sa vie à tout récit. Quand le vieux Sachem, dans les *Natchez*, demande au mystérieux René de lui redire son histoire, le frère d'Amélie lui répond d'une voix troublée : « Indien, ma vie est sans aventures, et le « cœur de René ne se raconte point. » (Liv. I, p. 126.)

ces qu'il nous fait de ses impressions, de ses chimères, de ses désenchantements depuis ses premières années ; on a ressenti ce douloureux désaccord d'une imagination ardente et inquiète et d'une volonté molle et sans énergie ; ce malaise d'une âme sensible à tout, aspirant à tout, sans pouvoir rien choisir, rien saisir, et qui, toujours arrêtée par quelque limite importune dans ses désirs infinis et ses vagues pensées, s'irrite des conditions de la vie, et se dissout pour ainsi dire dans la multitude confuse de ses desseins avortés.

A force de rêver, René oublie de vivre. Retiré de plus en plus dans son oisive mélancolie, il ne sait plus que se livrer à toutes les impressions : son âme n'est plus qu'une harpe éolienne qui résonne à tous les souffles ; la vie pour lui n'est plus qu'une sorte de musique mystérieuse, un rêve mélodieux et triste. Quand René en aura épuisé les chimères, on conçoit qu'il en arrive, ainsi que Werther, dégoûté de tout et de lui-même, à vouloir rejeter l'existence. Il va mourir, quand soudain un malheur trop réel vient l'arracher à sa douleur chi-

mérique, et offrir à ce besoin de souffrir ce juste aliment. La funeste passion et la fin tragique de sa sœur Amélie seront l'expiation de sa coupable mélancolie. Ainsi frappé, René vivra pour porter partout le désespoir de sa vie errante et inutile. Châtiment terrible !

Est-ce là toutefois la catastrophe que l'on attendait? N'est-ce pas par sa propre faute, plutôt que par la faute d'autrui, que René devrait être puni? Si dans la vie ordinaire nous avons besoin de voir le malheur naissant de la faute même et le pécheur châtié par son propre péché, à plus forte raison le poëte, dans le monde de sa création, qui reproduit le spectacle de la vie comme en une image idéale, ne doit-il pas faire éclater cette loi de la divine Providence? Nous voulons, dans ces œuvres plus parfaites de l'art, que les événements sortent des caractères, et que le châtiment soit tiré de la faute même. C'est du sein des nuages qu'il avait lui-même amoncelés autour de lui, et non des régions sereines du ciel, que devait partir la foudre qui frappait René. Au lieu de cette catastrophe imprévue, qui ne fait que

changer sa mélancolie en désespoir, on lui voudrait un malheur, qui, lui ouvrant les yeux, lui apprît enfin combien il a été jusqu'ici heureux et ingrat, et qui le ramenât honteux de son injuste tristesse et repentant aux pieds du Dieu de l'Évangile, qui pardonne et qui console[1]. Voilà quelle conclusion on attendait du poëme, lorsque l'écrivain en fit un épisode du *Génie du Christianisme*. Mais il l'avait composé sans doute auparavant pour son épopée des *Natchez*, alors que son cœur ne s'était pas encore rouvert à la pensée chrétienne.

On s'arrête volontiers à ce roman de *René*, non-seulement comme à une œuvre capitale du poëte, mais encore comme à un de ces livres qui portent surtout le cachet d'une époque. Ce scepticisme mélancolique, dont René de-

[1] Cette remarque, aussi juste au point de vue de l'art qu'au point de vue de la morale, est empruntée aux *Études* d'A. Vinet *sur la Littérature française au* XIX[e] *siècle*. Le sage critique, plus chrétien que l'auteur du *Génie du Christianisme*, à cet épisode de René voudrait substituer dans l'ouvrage quelque chose comme *le Lépreux de la cité d'Aoste*. Dans cette pathétique nouvelle de X. de Maistre, en effet, on rencontre du moins, au sein d'une trop réelle et extrême affliction, non plus un désespoir sceptique, mais les douces larmes de la résignation chrétienne et comme un souffle divin de l'*Imitation*.

meurera l'expression immortelle, était le fruit amer de la Révolution et des cruels démentis qu'elle venait d'infliger aux chimériques espérances du XVIIIe siècle. Ce n'était plus ce scepticisme hautain et railleur, qui s'attaquait à tout ce que le passé avait cru et respecté, et qui, s'abandonnant en revanche avec une aveugle confiance aux promesses d'une fausse sagesse, se répandait en prophéties sur les nouvelles destinées de l'humanité. A l'attente généreuse du monde la Révolution a répondu, la Révolution, dont on n'a guère encore jusqu'au jour où parut *René* recueilli que les crimes et les désastres, sans pouvoir en apprécier encore les bienfaits durables, et sans pressentir assez tous les germes féconds qu'elle avait semés sous les ruines! En présence de cette société française réduite en poudre, et désormais dénuée de toute tradition, de tous principes, de toute foi religieuse, le cœur manquait aux plus hardis pour l'œuvre de la reconstruction sociale; les mains retombaient impuissantes; le passé s'était abîmé sans retour, l'avenir se dérobait à la vue; dans le ciel obscurci, nulle

lumière pour guider la marche du monde. Aussi maintenant, au lieu du doute moqueur et satisfait, c'était le doute poignant ou mélancolique qui regrette la croyance et y voudrait revenir. Le scepticisme en est venu à douter du doute même, et, se retournant contre lui-même, il est devenu son propre tourment! Après avoir marché d'espérance en espérance, puis bientôt de mécomptes en mécomptes, la France triste et pensive s'arrêtait à contempler les ruines actuelles, et se prenait à rêver à son impuissance, suspendue entre ses regrets du passé et ses craintes de l'avenir.

Combien cette mélancolie de René était alors dans l'air du siècle, on en peut juger par la nombreuse famille de désabusés qui se pressent bientôt sur les pas du frère d'Amélie. Voici venir, avec l'*Obermann* de Sénancourt, l'*Adolphe* de Benjamin Constant et le *Jacopo Ortiz* d'Ugo Foscolo ; puis bientôt après le *Child-Harold* et le *Manfred* de Byron, puis le *Joseph Delorme* de M. Sainte-Beuve et la *Lélia* de George Sand. Entre toutes ces créations de la

mélancolie de notre âge, *René* domine encore comme un Dieu ; et nul autre, pas même le *Manfred* de Byron, ne l'a égalé.

Nul aussi n'a exercé à son tour sur son siècle une séduction plus puissante et peut-être plus dangereuse. Il semble, en effet, qu'il ait inoculé son mal à toute sa génération[1]. Combien d'esprits vains et mous, fascinés par ce vague de la pensée qui a un faux air d'infini, se sont livrés à cette mélancolie égoïste et oisive, qui leur semblait la noble souffrance des âmes d'élite, quand elle n'est le plus souvent que la faiblesse de cœurs lâches qui se refusent aux laborieuses conditions de la vie ? Peut-être même la mode s'en mêla-t-elle. Toutefois, l'engouement passé, l'œuvre de Chateaubriand n'en devait pas moins garder un charme durable ; car, si elle nous intéresse comme un témoi-

[1] Lui-même, il fut effrayé plus tard des ravages que faisait ce mal de René. « Si René n'existait pas, dit-il dans ses *Mémoires*, je ne « l'écrirais plus ; s'il m'était possible de le détruire, je le détrui- « rais. » — Mais alors que Chateaubriand parlait ainsi, le danger était passé. Les jeunes gens ne jouaient plus à ce jeu périlleux de René ; et le livre n'était plus goûté que comme une admirable peinture de la mélancolie, qu'on retrouve toujours au fond du cœur de l'homme, mais qui semble redoubler à certaines époques de crise et de découragement.

gnage de l'état des esprits à l'époque où elle parut, elle répond tout ensemble à des pensées, à des sentiments, à des tristesses de cœur, qui sont de tous les temps.

Qui donc, en effet, à certaines heures troublées de la vie, n'a pas éprouvé, comme René, de ces contradictions douloureuses entre une imagination riche, abondante, merveilleuse, et une existence pauvre et désenchantée? Qui donc n'a pas été aussi tourmenté et comme possédé par le démon de son cœur? Seulement la maladie de René était à l'état de fièvre à l'époque où écrivait Chateaubriand; mais, pour être moins aiguë en d'autres temps, ce n'est point là un mal dont on guérisse jamais entièrement. — Est-il même à souhaiter que l'on en puisse guérir? Qu'est-ce donc, en effet, que le principe de cette mélancolie, sinon un des plus nobles attributs de notre nature, un signe de notre divine origine, la voix de notre céleste destinée? Ce malaise inquiet, ardent, qui nous rend la terre trop étroite pour nos désirs, et la vie chétive et médiocre, qu'est-ce donc, si ce n'est l'instinct d'en haut? Tandis que les com-

pagnons d'Ulysse chez Circé oublient le retour dans de grossiers plaisirs, le héros sur le rivage pleure en songeant à son toit. Si cette tristesse, lorsqu'elle s'égare aux choses de la terre, et qu'elle cherche dans les ambitions et les passions de la vie une satisfaction impossible, finit par tourner au dégoût de tout, au désespoir et à la mort; combien, au contraire, ne peut-elle pas devenir bonne et salutaire, alors que la religion s'en empare et la dirige, en lui montrant son digne objet, et en ramenant ses aspirations vers le ciel? *Sensus carnis mors est*, a dit saint Paul, *sensus vero spiritùs vita et pax*.

Chateaubriand, qui publiait son *Génie du Christianisme* le jour même où le Premier Consul rouvrait les églises au culte catholique, avait dédié son livre au *nouveau Cyrus*, comme il l'appelle. Séduit avec la France entière par les grandes choses qui inauguraient cette ère de réorganisation sociale, il se ralliait alors avec une sincère admiration au restaurateur du monde [1]. De son côté, le Premier Consul, dont

[1] Il terminait la première préface de son livre par ces paroles

cet ouvrage secondait les desseins, avait accueilli avec empressement cet auxiliaire de génie. Il pensait l'attacher à sa politique en le nommant, sur la recommandation de Fontanes, secrétaire d'ambassade à Rome.

Pour le poëte devenu diplomate, la lune de miel (on le sait) ne fut pas longue. C'était aussi une méprise d'avoir enrôlé ce fils de la Muse à l'école de Talleyrand, mais surtout d'avoir soudain jeté le divin rêveur, alors qu'il descendait des hauteurs de l'idéal, au milieu des mesquines intrigues qui se nouaient alors autour de la cour de Rome. L'âme fière de René ne pouvait guère se plier d'ailleurs à servir

mémorables : « Je pense que tout homme, qui peut espérer quel- « ques lecteurs, rend un service à la société, en tâchant de rallier « les esprits à la cause religieuse ; et dût-il perdre sa réputation « comme écrivain, il est obligé en conscience de joindre sa force, « toute petite qu'elle est, à celle de cet homme puissant, qui nous a « retirés de l'abîme. — *Celui*, dit M. Lally-Tollendal, *à qui toute « force a été donnée pour pacifier le monde, à qui tout pouvoir a « été confié pour restaurer la France, a dit au prince des prêtres, « comme autrefois Cyrus : Jéhovah, le Dieu du ciel, m'a livré les « royaumes de la terre, et il m'a commis pour relever son temple. « Allez, montez sur la montagne sainte de Jérusalem, rebâtissez le « temple de Jéhovah !* — A cet ordre du libérateur, tous les Juifs et « jusqu'au moindre d'entre eux, doivent rassembler des matériaux « pour hâter la reconstruction de l'édifice. Obscur Israélite, j'ap- « porte aujourd'hui mon grain de sable. »

dans la situation inutile que lui faisait la jalousie du cardinal Fesch, son ambassadeur. Comme Werther, il ne saurait se résigner à cette existence oiseuse et subalterne. Aussi le dégoût ne tarda pas à le saisir. Après un an à peine de séjour à Rome, il rentrait en France. Fontanes essaya inutilement de parer à ce coup de tête, en faisant nommer son ami ministre dans le Valais. Les événements firent échouer sa démarche. Chateaubriand n'eut pas même le temps de se rendre à son poste. Au moment de partir, il apprend soudain la mort tragique du duc d'Enghien. Sur-le-champ son parti est pris. L'ancien soldat de Condé rompt avec le Premier Consul et envoie sa démission.

Son séjour à Rome cependant, s'il avait compromis la carrière du jeune diplomate, n'avait pas été perdu pour le poëte. Le poëte, au contraire, a pu moissonner à pleines mains sur cette terre classique toute remplie d'éloquents et mélancoliques souvenirs. Il touchait alors à l'âge où l'homme, déjà mûri par la vie et le malheur, aime aussi déjà davantage à se retourner en arrière et à se recueillir dans la mé-

moire du passé. Au début de la jeunesse, quand il portait avec lui tout un monde d'illusions et de chimères, il avait aimé à se plonger dans les vastes et solitaires forêts américaines, qu'il peuplait de l'essaim de ses rêves. Aujourd'hui à ces vagues paysages, où l'homme n'a laissé nulle trace, le voyageur préfère ces lieux pleins du passé, dont les ruines rappellent les siècles écoulés, les grandeurs et les misères des sociétés qui nous ont précédés sur la terre. La poussière que l'on foule à Rome est faite des débris des empires et des ossements des hommes : là, pas une pierre qui n'ait son nom, et n'ait de grandes choses à raconter à qui saura entendre sa voix muette.

Déjà, dans son *Génie du Christianisme*, Chateaubriand avait esquissé une théorie esthétique des *Ruines*, et il en avait indiqué les harmonies mystérieuses avec le cœur de l'homme et sa fragile destinée [1]. Ses *Lettres sur*

[1] « Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sen-
« timent tient à la fragilité de notre nature, à une conformité se-
« crète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre exis-
« tence. Il s'y joint en outre une idée qui console notre petitesse,
« en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si

l'Italie, mais surtout la *Lettre* éloquente qu'il adressa à Fontanes *sur la Campagne romaine,* achèvent admirablement cette *Poétique.*

Assurément personne, avant Chateaubriand, si ce n'est peut-être le Poussin et Claude Lorrain, n'avait su nous peindre avec tant de suavité et d'éclat la beauté des lignes de l'horizon romain et la limpidité de la lumière [1]; personne n'avait jeté avec plus de vérité pittoresque sur

« fameux, n'ont pu vivre cependant au-delà du peu de jours assignés « à notre obscurité. Ainsi les ruines jettent une grande moralité au « milieu des scènes de la nature : quand elles sont placées dans un « tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils re- « viennent toujours s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des « hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil, qui les éclaire, « doit lui-même tomber de sa voûte? Celui qui le plaça dans les « cieux est le seul souverain, dont l'empire ne connaisse point de « ruines. (*Génie du Christ.*, III[e] part., liv. V, chap. III.)

[1] Je ne citerai rien de cette lettre si connue. Mais je ne saurais dire combien je fus frappé de la vérité et de la beauté de cette description, en contemplant moi-même un soir du haut du Pincio le coucher du soleil à l'horizon romain. « J'ai souvent remonté le Tibre « à Ponte-Molé, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. « Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissent alors de « lapis-lazuli et d'or pâle, tandis que leurs bases et leurs flancs sont « noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quel- « quefois de beaux nuages, comme des chars légers, portés sur le « vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'appa- « rition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique : quel- « quefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'Occident toute « la pourpre de ses consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du « Dieu du jour. » (*OEuvres complètes,* t. VII, p. 239.)

les débris des monuments d'autrefois la verdure éternellement rajeunie et souriante, et n'avait su varier avec plus d'art ce mélancolique contraste des ruines et de la nature, de la vie et de la mort. Mais là surtout où il excelle, c'est à sentir et à rendre le sublime austère et l'éloquente tristesse de la campagne romaine. Goëthe, un peu avant lui, avait visité Rome en artiste de génie, et en avait joui avec ivresse. Mais il n'avait pas compris la morne majesté de cette *Niobé des nations*, couronnée des ruines de sa grandeur passée, et gardant dans la solitude son veuvage éternel. Pour lui Rome n'était guère qu'un musée ; mais pour Chateaubriand, c'est en même temps un tombeau. Sa Lettre respire la désolation sublime empreinte sur ce désert qui l'entoure ; il repeuple cette solitude de ses souvenirs, et, pour célébrer les grandeurs romaines, il trouve une parole qui les égale. *Majestati Romæ par ingenium.*

On regrette que les autres Lettres de Chateaubriand sur l'Italie ne soient que des notes que l'écrivain ait négligé d'achever. On vou-

drait particulièrement une Lettre sur Naples, pour faire pendant à la *Lettre sur Rome*. On peut s'en dédommager toutefois, en relisant dans le récit d'Eudore la description si poétique de cette ville des plaisirs, voluptueusement couchée aux bords de la mer de Sicile [1].

[1] « Chaque matin, aussitôt que l'aurore commençait à paraître, « je me rendais sous un portique qui s'étendait le long de la mer. Le « soleil se levait devant moi sur le Vésuve : il illuminait de ses feux « les plus doux la chaîne des montagnes de Salerne, l'azur de la mer « parsemée des voiles blanches des pêcheurs; les îles de Caprée, « d'Œnaria et de Prochyta, la mer, le cap Misène, et Baies avec « tous ses enchantements. — Des fleurs et des fruits humides de « rosée sont moins suaves et moins frais, que le paysage de Naples, « sortant des ombres de la nuit. J'étais toujours surpris, en arri- « vant au portique, de me trouver au bord de la mer ; car les va- « gues dans cet endroit faisaient à peine entendre le léger murmure « d'une fontaine. En extase devant ce tableau, je m'appuyais contre « une colonne; et, sans pensée, sans désir, sans projets, je restais « des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si « profond, qu'il me semblait que cet air divin transformait ma pro- « pre substance, et qu'avec un plaisir indicible je m'élevais vers le « firmament, comme un pur esprit... Hélas! nous poursuivions nos « faux plaisirs! Attendre ou chercher une beauté coupable, la voir « s'avancer dans une nacelle et nous sourire du milieu des flots, vo- « guer avec elle sur la mer, dont nous semions la surface de fleurs, « suivre l'enchanteresse au fond de ce bois de myrtes et dans les « champs heureux où Virgile plaça l'Élysée : telle était l'occupation « de nos jours, source intarissable de larmes et de repentir. Peut- « être est-il des climats dangereux à la vertu par leur extrême vo- « lupté. Et n'est-ce point ce que voulut enseigner une fable ingé- « nieuse, en racontant que Parthénope fut bâtie sur le tombeau « d'une Sirène ? L'éclat velouté de la campagne, la tiède température

C'est là que le croquis est devenu un tableau achevé. Certes Lamartine lui-même n'a pas exprimé d'une façon plus heureuse le charme de Naples, et le spectacle enivrant de cette mer splendide qui en caresse amoureusement le rivage, et les soupirs de la brise et les parfums de la terre, et cette langueur délicieuse qui pénètre les sens et berce l'âme dans une molle et voluptueuse rêverie. — Et cependant, tout en admirant le talent si varié de l'enchanteur, il semble que Chateaubriand, lorsqu'il parlait de Rome, y était plus encore dans la vraie patrie de son génie; et que le tour grave et naturellement grandiose de son imagination, et la solennité de son langage répondent mieux encore à la majesté désolée de cette cité, reine du monde.

« de l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles inflexions « des fleuves et des vallées, sont à Naples autant de séductions pour « les sens, que tout repose et que rien ne blesse. Le Napolitain « demi-nu, content de se sentir vivre sous les influences d'un ciel « propice, refuse de travailler, aussitôt qu'il a gagné l'obole qui « suffit au pain du jour. Il passe la moitié de sa vie, immobile aux « rayons du soleil, et l'autre à se faire traîner dans un char, en « poussant des cris de joie : la nuit il se jette sur les marches d'un « temple, et dort sans souci de l'avenir, aux pieds des statues de ses « dieux. » (*Les Martyrs*, liv. V.)

CHAPITRE IV.

Les Martyrs. — L'Itinéraire de Paris à Jérusalem. — Les Aventures du Dernier Abencerrage.

C'est encore pendant cette année féconde passée à Rome, que Chateaubriand avait conçu l'idée de son poëme des *Martyrs*. Depuis que, dans son *Génie du Christianisme*, il avait exposé la poétique de la religion chrétienne, il roulait dans son esprit le dessein de composer une épopée qui justifiât sa théorie. Car peut-être nulle œuvre moderne jusqu'alors ne démontrait d'une façon assez décisive et assez complète la supériorité de la poésie chrétienne sur la poésie antique [1]. Alors que, dans ses loisirs

[1] « J'ai avancé (dit-il lui-même dans la Préface des *Martyrs*), que « la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paga- « nisme au développement des caractères et au jeu des passions « dans l'épopée. J'ai dit encore que le Merveilleux de cette religion « pouvait peut-être lutter contre le Merveilleux emprunté de la

prolongés, le Secrétaire d'ambassade errait des Catacombes au Colisée, et qu'assis sur ces ruines il rêvait aux temps héroïques de l'Église, dont ces lieux lui rappelaient le souvenir, l'idée s'offrit à lui de mettre, dans une grande composition poétique, la civilisation nouvelle née de l'Évangile en face du Paganisme expirant, et d'opposer le Dieu de la Bible au Jupiter homérique. A mesure qu'il y songe, il s'affermit de plus en plus dans sa pensée; désormais il rapporte à ce dessein toutes ses lectures, toutes ses rêveries; il réserve pour son poëme la fleur de toutes les impressions poétiques qu'il aura recueillies dans son voyage en Italie.

Il a choisi pour sujet le spectacle du monde au temps de la sanglante persécution de Dioclétien contre l'Église. L'action de son poëme

« mythologie. Ce sont ces opinions plus ou moins combattues que « je cherche à appuyer par un exemple. — Pour rendre le lecteur « juge impartial de ce grand procès littéraire, il m'a semblé qu'il « fallait chercher un sujet qui renfermât dans un même cadre le « tableau des deux religions, la morale, les sacrifices, les pompes des « deux cultes; un sujet, où le langage de la Genèse pût se faire en- « tendre auprès de celui de l'Odyssée; où le Jupiter d'Homère vînt « se placer à côté du Jéhovah de Milton, sans blesser la piété, le « goût et la vraisemblance des mœurs. »

se développera à travers cette suprême épreuve, où il semble que l'enfer conjuré ait fait les derniers efforts pour étouffer le Christianisme en le noyant au sang des martyrs, et d'où l'Église, au contraire, va sortir victorieuse de ses vainqueurs et de ses bourreaux. Car c'est au milieu même de cette tempête que doit apparaître Constantin, « le nouveau Cyrus, qui « mettra le trône des Césars à l'abri des saints « tabernacles, brisera les simulacres des esprits « des ténèbres, et ne permettra plus aux faux « dieux d'élever leurs temples auprès des au- « tels du Fils de l'homme. »

Rien de plus simple que le roman du poëme. Deux jeunes gens, dont la Muse a révélé au poëte les noms inconnus, Eudore et Cymodocée, ont été fiancés l'un à l'autre : Eudore, qui, après un long exil et une jeunesse égarée, est rentré enfin dans sa foi et dans son pays ; Cymodocée, la fille d'un prêtre de Jupiter, qui a appris à aimer Eudore en lui entendant raconter les traverses de sa destinée. Eudore est chrétien ; mais Cymodocée renoncera volontiers au culte de ses pères, pour embrasser la reli-

gion du maître de son cœur. Cependant, au moment même où le bonheur leur sourit, on voit l'orage déjà s'amonceler sur leurs têtes. L'enfer a rugi; la persécution se déchaîne contre les chrétiens plus furieuse que jamais, et sépare les deux fiancés, qui, après bien des malheurs, ne se retrouveront plus que dans les cachots de Rome, destinés l'un et l'autre à périr. C'est dans l'arène des gladiateurs qu'un commun martyre consacrera leur hymen virginal.

Voilà l'histoire touchante, qui sera comme l'âme du poëme. C'est autour de ces deux jeunes chrétiens prédestinés à mourir pour leur foi, que le poëte va grouper tous les événements, et concentrer tout l'intérêt de son action épique. C'est même à leur généreux sacrifice qu'il rapporte le triomphe de l'Église. Dans ce dessein qu'il avait de rattacher à leur destinée l'histoire de la persécution, et à leur mort la défaite de l'enfer, on a pu s'étonner assurément que l'écrivain, au lieu de prendre dans la foule pour victimes choisies deux chrétiens obscurs, n'ait pas préféré donner le pre-

mier rôle dans son poëme à quelque personnage historique. Mais, outre qu'avec ces deux jeunes gens inconnus la fiction est plus libre, qui pourrait dire, en ces jours de persécution et dans cette victoire de la faiblesse sur la force qui opprime, quelle est l'innocente victime, dont le supplice ignoré du monde a eu le plus de prix aux yeux du Seigneur pour être l'holocauste de la miséricorde? Quel est le chrétien sans nom, dont le dévouement sublime et obscur a comblé la mesure? Le triomphe de l'Église a été préparé dans la nuit des catacombes, et non pas dans le cabinet des Césars. Le succès est le secret de Dieu.

Dans ce cadre le poëte a su, avec l'art le plus industrieux, faire entrer tout le spectacle du monde d'alors. Le ɪᴠᵉ siècle ressuscite sous nos yeux tout entier dans la diversité infinie de ses idées, de ses mœurs et de ses croyances, mais surtout dans le frappant contraste, qu'il présentait alors, de la civilisation païenne à son déclin, et de la société chrétienne à son berceau. — Ainsi le poëme s'ouvre par une délicieuse pastorale, où l'écrivain nous peint les mœurs

simples et patriarcales d'une famille chrétienne dans une vallée de l'Arcadie. Puis, tout à l'heure, quand Eudore racontera, comme Ulysse chez les Phéaciens, les aventures de son exil, alors qu'il était retenu en otage en Italie ou qu'il servait dans les armées romaines, nous le suivrons à travers les contrées les plus lointaines où l'a promené sa fortune. Nous visiterons avec lui l'antique Rome, qui s'affaisse sous le poids de sa grandeur et de sa corruption, mais toujours majestueuse jusque dans son déclin; et Naples, avec les enchantements de son ciel fortuné et l'ivresse de ses plaisirs; et Athènes, qui, dans la servitude du monde, demeure toujours la cité-reine de l'esprit et des beaux-arts. Avec lui, nous irons ensuite errer sur les bruyères redoutables où les Druides célèbrent les mystères sanglants de Teutatès; ou encore dans ces vastes clairières de la Germanie, où frémissent les barbares impatients de se disputer les lambeaux de l'empire romain. La suite du poëme nous entraînera plus tard vers l'Orient; ou bien vers la Terre-Sainte, où Jérusalem, dans sa morne solitude,

semble à tout jamais accablée sous la malédiction des prophètes ; ou encore dans ces déserts de la Thébaïde, qui cachent aux yeux des hommes les miracles de la pénitence.

Pour faire revivre ce passé lointain dans sa vérité, le poëte ne s'est épargné aucune étude. Il faut reconnaître dans son ouvrage, non-seulement la création d'une belle et puissante imagination, mais encore le fruit d'une immense et laborieuse érudition. En même temps qu'il puise à pleines mains aux sources profanes d'Homère et de Virgile, et aux sources sacrées de la Bible et de Milton, il ne néglige rien de ce qui le peut faire entrer plus avant dans la vie et la pensée du siècle qu'il raconte : histoires, chroniques, et les œuvres des Pères, et les monuments de Lactance, de Salvien, de Paul-Orose, de Sidoine-Apollinaire, et les poëmes scandinaves, il a tout consulté, tout dépouillé. Dans cette épopée si pleine de mouvement et de vie, pas un mot qui ne puisse être justifié par une citation ; mais l'auteur a su animer d'un souffle puissant cette œuvre ainsi composée des débris des siècles, et rendre

à cette poussière du passé une jeunesse immortelle.

On a pu toutefois lui reprocher plus d'un anachronisme. Sans entrer à ce sujet dans aucune critique de détail, convenons qu'il est étrange d'avoir fait refleurir au temps de Dioclétien la religion hellénique dans toute la naïveté et la fraîcheur de ses beaux jours, et d'avoir rapproché aux bords du Ladon l'évêque Cyrille, qui a la gravité d'un Bossuet, et ce bon Démodocus, qui a l'air d'avoir été bercé sur les genoux d'Homère [1]. Le Polythéisme y semble encore dans son enfance, tandis que le Christianisme y apparaît mûri déjà par le progrès des siècles. On sait bien pourtant que, si jamais la Grèce et l'Italie avaient cru d'une foi

[1] La singulière naïveté de langage de ce prêtre d'Homère nous fait sourire. C'est à croire en vérité, que, contemporain de l'âge héroïque, il s'est endormi dans la grotte des Muses sur l'Hélicon, pour se réveiller au IVe siècle. « Demain, dit-il à sa fille, aussitôt « que Dieé, Irène et Eunomie, aimables heures, auront ouvert les « portes du jour, nous monterons sur un char..... » Arrivé chez Lasthénès, il doit bien l'étonner, quand il l'aborde en ces termes : « Votre fils vous a sans doute appris ce qu'il a fait pour ma fille, « que les Faunes avaient égarée dans les bois. » Don Quichotte, parlant de géants et de princesses enchantées, ne produisait pas un effet plus étrange. — A son tour ce païen des anciens jours avait pu être bien surpris de ce qu'il voyait dans la famille chrétienne de Las-

unanime à la religion d'Homère, depuis longtemps cette mythologie ne régnait plus que dans le monde des poëtes. Il y avait des siècles déjà que les Épicure et les Lucrèce avaient achevé de dissiper les illusions de cette religion poétique et chassé des grottes et des lacs les divinités qui s'y cachaient. Si les temples des dieux sont encore debout au siècle de Dioclétien, s'ils ont encore leurs colléges de prêtres et leurs sacrifices, ils manquent d'adorateurs. Chateaubriand n'avait-il donc pas entendu le rire moqueur de Lucien, ce Voltaire antique, qui a achevé de mettre la mythologie en désarroi?

Ce n'est pas sans doute que le paganisme, à cette époque, n'eût encore dans les âmes des racines profondes; car il tenait à toutes nos faiblesses; par les plaisirs ou les terreurs qu'il avait consacrés, il enchaînait encore le monde.

thénès. « Démodocus n'avait presque rien compris du récit d'Eu-
« dore; il ne trouvait là ni Polyphème, ni Circé, ni enchantements,
« ni naufrages; et dans cette harmonie nouvelle il avait à peine re-
« connu quelques sons de la lyre d'Homère. » — Assurément un tel personnage n'a nulle vraisemblance; on ne voit plus ici que l'antithèse, que le poëte a voulu établir, avec d'énormes anachronismes, entre la poésie d'Homère et celle des Livres saints.

Mais, pour garder cet empire, combien n'avait-il pas dû se transformer depuis l'âge d'Homère jusqu'au IVe siècle ? A mesure qu'elles s'étaient désabusées de la foi de leur enfance, que de nouveaux dieux, que de rites étranges, que de superstitions impures, la Grèce et Rome n'avaient-elles pas empruntés à l'Orient, pour repeupler le ciel qu'elles s'épouvantaient de voir muet et désert ? C'était alors dans les mystères honteux d'Isis, de Sérapis et de Mithra, que se ruaient les cœurs troublés pour y trouver la paix ; les orgies tumultueuses des prêtres d'Atys avaient remplacé à Athènes l'auguste procession des Panathénées ; et Rome, on le sait, pour avoir un Dieu plus vivant et plus présent que Jupiter Capitolin, avait divinisé ses Césars.

Voilà le bizarre et monstrueux Olympe qu'il fallait mettre en regard du Christianisme sortant des catacombes [1]. Sans doute l'imagination

[1] Lors de l'apparition des *Martyrs*, Benjamin Constant, dans un article du *Mercure*, avait ainsi rappelé l'auteur à la vérité de l'histoire. « Cette lutte du théisme, disait-il, non pas contre le polythéisme (car le polythéisme n'existait plus en réalité), mais contre des formes vieillies, qui ne commandaient aucun respect, et que l'au-

s'arrête avec plus de plaisir sur la fraîche et riante mythologie des premiers jours de la Grèce ; mais la raison proteste contre une telle substitution. On sent trop chez l'artiste la gageure, le parti pris de réunir et d'opposer dans un cadre artificiel la poésie païenne à celle du Christianisme. Ces scènes charmantes, où Démodocus et Cymodocée parlent avec tant de grâce la langue d'Homère, semblent détachées du *Télémaque* de Fénelon. Encore Fénelon, dans son style plus uni, n'a pas cet éclat ; son imitation d'Homère est plus simple et plus naturelle. Il semble continuer le chantre d'Ulysse, sans es-

torité, bien qu'elle eût pour but de les maintenir, ne pouvait s'astreindre à ménager ; cette lutte, dis-je, serait le sujet d'un ouvrage dont rien encore, à ma connaissance, ne donne l'idée. — J'ai toujours été surpris que l'illustre auteur des *Martyrs* ne l'eût pas conçue. Si, au lieu de revêtir de couleurs poétiques ce qui n'était pas, il eût appliqué son beau talent à peindre ce qui était, il eût tiré de son sujet un bien autre parti, même sous le rapport de la poésie. Il ne fallait pas opposer la religion d'Homère, religion qui avait disparu depuis bien des siècles, au catholicisme de Bossuet : c'était commettre un anachronisme de quatre mille ans, et présenter comme simultanées deux choses, dont l'une n'existait plus, et l'autre pas encore. — Ce polythéisme dégénéré, plus différent de la religion des beaux temps d'Athènes que des superstitions des hordes sauvages, n'aurait pas offert à l'habile artiste des sujets de tableaux moins frappants : et ces tableaux auraient eu sur les autres l'avantage de la nouveauté. »

sayer de lutter avec lui. Son génie est si naïvement antique, qu'il parle la langue d'Homère comme la sienne ; sa pensée sans effort revêt d'elle-même cette forme poétique. Mais, dans l'œuvre de Chateaubriand, tout en admirant la merveilleuse industrie avec laquelle l'artiste reproduit tout l'appareil de la poésie grecque pour l'opposer à l'éloquence des livres saints, on sent trop le pastiche. La poésie antique ne coule plus ici de sa source sacrée avec cette limpidité toute virgilienne qu'elle a dans le *Télémaque*.

On voit trop aussi le système dans l'usage que l'auteur fait du Merveilleux. Assurément nul sujet ne justifiait mieux l'intervention divine. Si jamais il a été permis à l'historien et surtout au poëte de montrer dans les événements de la terre la main de Dieu, qui, alors que l'homme s'agite au gré de ses passions aveugles, le mène au but qu'il a lui-même marqué, et se sert ainsi des mouvements confus de l'humanité pour accomplir ses desseins sur elle, c'est bien dans le tableau de cette persécution terrible, qui tourne au triomphe du Christia-

nisme. Combien, en effet, cette lutte décisive du mensonge contre la vérité, d'où allait dépendre le salut du monde, n'a-t-elle pas dû tenir le ciel attentif, et, d'un autre côté, passionner l'enfer conjuré à la ruine du genre humain! Nous devons donc nous attendre à ce que le poëte entr'ouvre à nos regards le ciel et l'abîme. Voilà l'occasion de déployer le sublime du Merveilleux chrétien. Certes il y a fait preuve d'une admirable imagination. — Et cependant, quelque plein qu'il soit des figures des prophètes et de la poésie de Milton, je crains bien qu'il ne trouve là l'écueil de son système et de son talent. Non, nul ne saurait fixer ses yeux dans un moment d'extase sur les splendeurs du Ciel chrétien, sans en avoir le regard ébloui, l'âme accablée. Ce merveilleux, plus sublime que poétique, ne se décrit pas; chercher à l'exprimer, c'est vouloir atteindre à l'infini, traduire l'ineffable. L'effort de Chateaubriand est une preuve de plus de l'impuissance de l'homme à soutenir cette vision [1]. Fé-

[1] Quoi que fasse le poëte, et quoiqu'il prodigue les images enflammées des prophètes et les merveilles de l'Apocalypse, son génie est

nelon, dans *Télémaque*, en empruntant quelques images à la vie de la terre pour nous donner une idée du bonheur des créatures glorifiées dans les Champs Élysées, est encore l'écrivain qui a parlé le plus dignement des demeures bienheureuses ; il n'y a employé d'autre merveilleux que celui de l'âme. C'est, en effet,

comme accablé par ce spectacle du Ciel, où le Saint des saints apparaît dans sa gloire ineffable : il s'efforce vainement d'en donner quelque idée; nulle expression de la terre n'en peut exprimer le sublime. Les figures bibliques que le poëte accumule, en essayant de les prendre dans leur sens propre, ne produisent que des effets étranges qui déconcertent et fatiguent l'imagination. « Des jardins « délicieux (dit-il) s'étendent autour de la radieuse Jérusalem. Un « fleuve découle du trône du Tout-Puissant : il arrose le céleste « Éden, et roule dans ses flots l'Amour pur et la Sapience de Dieu. « L'onde mystérieuse se partage en divers canaux qui s'enchaînent, « se divisent, se rejoignent, se quittent encore, et font croître, avec « la vigne immortelle, le lis semblable à l'Épouse, et les fleurs qui « parfument la couche de l'Époux. L'Arbre de vie s'élève sur la col- « line de l'Encens : un peu plus loin, l'Arbre de science étend de « toutes parts ses racines profondes et ses rameaux innombrables; « il porte, cachés sous son feuillage d'or, les secrets de la Divinité, « les lois occultes de la nature, les réalités morales et intellectuelles, « les immuables principes du bien et du mal... Là surtout s'accom- « plit, loin de l'œil des Anges, le mystère de la Trinité. L'Esprit, « qui monte et descend sans cesse du Fils au Père, et du Père au « Fils, s'unit avec eux dans ces profondeurs impénétrables. » (*Les Martyrs*, liv. III.) Qu'est-ce que cela, que de mystérieuses métaphores, des figures sublimes, qui aspirent moins à peindre aux yeux l'inexprimable, qu'à jeter l'imagination dans l'extase, et qu'on ne saurait prendre à la lettre pour en faire une description du ciel?

bien moins encore par l'imagination que par le cœur, que l'homme peut pressentir quelque chose de la béatitude céleste. — Les scènes de l'enfer, où Satan se propose de se servir de l'amour naissant d'Eudore et de Cymodocée pour faire naître de nouveaux orages, ne nous fatiguent guère moins que les visions du Paradis par leurs inventions ressuscitées de Dante et de Milton. En dépit de tout son talent pour soutenir sa gageure, on ne saurait dire en vérité que l'auteur du *Génie du Christianisme* ait ici gagné sa cause.

Il faut convenir, du reste, que Chateaubriand n'avait pas cherché à diminuer les chances de la lutte en dissimulant les grâces de la mythologie. Loin de là, il se complaît à en faire revivre la poésie au contraire, avec tous ses enchantements : si bien que, même en lisant les *Martyrs*, on se surprend à regretter, au point de vue de l'art, toutes ces fables si aimables. On a hâte de redescendre de ces hauteurs sublimes du ciel où le vertige vous saisit, ou de s'échapper de l'abîme peuplé de sombres abstractions, pour venir respirer dans les

vallées de la Grèce, et pour reposer ses yeux sur le merveilleux mythologique, plus à la portée de l'âme. On dirait même que le poëte aussi a subi le charme, malgré qu'il en ait, et qu'il ne peut évoquer, sans en être lui-même séduit, les souvenirs de ces fictions ingénieuses et riantes d'un peuple à qui la poésie tenait lieu de religion, et dont les paysages de la Grèce semblent encore aujourd'hui garder la mémoire [1]. On s'en veut sans doute de rester ainsi païen par l'imagination. Mais cet aveu ne fait-il pas la critique même de la thèse que le poëte avait prétendu défendre dans ses *Martyrs*,

[1] Quand le poëte chrétien, par exemple, fait sortir tel démon de l'abîme pour séduire les hommes, il s'empresse de lui prêter, comme une autre ceinture de Vénus, tous les enchantements de la mythologie homérique. « Le démon de la Volupté, dit-il, se revêt de tous « ses charmes. Il prend à la main une torche odorante et traverse « les bois de l'Arcadie. Les Zéphyrs agitent doucement la lumière du « flambeau : tels au milieu des bocages d'Amathonte ils se jouent « dans la chevelure parfumée de la mère des Grâces. Le fantôme « magique fait naître sur ses pas une foule de prestiges. La nature « semble se ranimer à sa présence ; la colombe gémit, le rossignol « soupire ; le cerf suit en bramant sa légère compagne. Les esprits « séducteurs, qui enchantent les forêts de l'Alphée, entr'ouvrent « les chênes amollis, et montrent çà et là leurs têtes de nymphes. « On entend des voix mystérieuses dans la cime des arbres, tandis « que les divinités champêtres dansent avec des chaînes de fleurs « autour du démon de la Volupté. » (Liv. XIII.)

à l'endroit de la supériorité poétique du merveilleux chrétien?

Si l'intérêt languit dans ces régions du surnaturel, dès que le poëte redescend sur la terre, il a bientôt ressaisi nos esprits et nos cœurs. Qu'est-il besoin de rappeler tant de scènes pathétiques ou charmantes, qui sont restées dans les souvenirs les plus aimables ou les plus attendrissants de notre jeunesse; la rencontre d'Eudore et de la jeune Cymodocée égarée dans les bois, aussi gracieuse que celle d'Ulysse et de Nausicaa dans l'*Odyssée;* la visite de Démodocus chez Lasthénès, qu'on pourrait comparer à la pastorale biblique de Ruth chez le vieux Booz; et les délices de Naples, et les mystérieuses cérémonies de l'Église cachée au fond des Catacombes?

En même temps que le poëte moissonne ainsi d'une main industrieuse les fleurs des deux antiquités, et confond ensemble dans son œuvre composite la poésie d'Homère et celle des Livres saints, il rouvre à nos imaginations le monde encore plus oublié alors de nos traditions nationales; il pénètre dans ce chaos de

la barbarie, d'où devaient sortir les nations modernes. Il s'assied avec le pâtre gaulois sur les grands débris des édifices romains, et contemple d'un œil mélancolique et profond ces restes éloquents, au milieu desquels campent déjà les guerriers sauvages, que la Providence tenait en réserve pour le châtiment et la régénération du monde[1].

[1] « J'employai plusieurs mois à visiter les Gaules. Jamais pays « n'offrira un pareil mélange de mœurs, de religion, de civilisation, « de barbarie. Partagé entre les Grecs, les Romains et les Gaulois, « entre les chrétiens et les adorateurs de Jupiter et de Teutatès, il « présente tous les contrastes. — De longues voies romaines se dé« roulent à travers les forêts des Druides. Dans les colonies des vain« queurs, au milieu des bois sauvages, vous apercevez les plus beaux « monuments de l'architecture grecque et romaine, des aqueducs à trois « galeries suspendus sur des torrents, des amphithéâtres, des capi« toles, des temples d'une élégance parfaite. Et non loin de ces co« lonies, vous trouvez les huttes arrondies des Gaulois, leurs forte« resses de solives et de pierres, à la porte desquelles sont cloués des « pieds de louves, des carcasses de hiboux, des os de morts. A Lug« dunum, à Narbonne, à Marseille, à Burdigalie, la jeunesse gauloise « s'exerce avec succès dans l'art de Démosthène et de Cicéron; à « quelques pas plus loin, dans la montagne, vous n'entendez qu'un « langage grossier semblable au croassement des corbeaux. Un châ« teau romain se montre sur la cime d'un roc : une chapelle des « chrétiens s'élève au fond d'une vallée, près de l'autel où l'Eubage « égorge la victime humaine. J'ai vu le soldat légionnaire veiller « au milieu d'un désert sur les remparts d'un camp, et le Gaulois, « devenu sénateur, embarrasser sa toge romaine dans les halliers « de ses bois. J'ai vu les vignes de Falerne mûrir sur les coteaux « d'Augustodunum, l'olivier de Corinthe fleurir à Marseille, et

Il fait plus, il s'enfonce dans les forêts de la Germanie, pour y surprendre dans leurs mœurs simples et farouches ces peuplades de l'invasion. Par un heureux anachronisme, déjà même il nous fait voir les hordes de Mérovée se ruant sur la Gaule romaine. Les voici, les voici, ces Francks à la blonde chevelure, couverts de la dépouille des aurochs et des sangliers, qui se précipitent, en brandissant la framée et en chantant le bardit des combats. Dans une bataille épique digne de l'*Iliade*, vous les voyez enfoncer avec leur armée formée en triangle la ligne romaine. Au-dessus du champ du carnage planent les sombres et sanguinaires divinités du Valhalla ; Odin surtout anime les combattants de sa fureur. Cependant la discipline romaine finit par triompher de cette fougue sauvage ; le camp des barbares est forcé ; ils vont

« l'abeille de l'Attique parfumer Narbonne. » L'auteur s'arrête en particulier à nous rendre la physionomie antique de sa mélancolique Bretagne. « J'arrivai enfin chez les Rhédons. L'Armorique ne m'of- « frit que des bruyères, des bois, des vallées étroites et profondes, « traversées de petites rivières que ne remonte point le navigateur, « et qui portent à la mer des eaux inconnues : région solitaire, triste, « orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des « vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un « océan sauvage. » (Liv. IX.)

être exterminés, quand soudain l'Océan, qu'ils invoquent comme un de leurs dieux, soulevé par une marée d'équinoxe, accourt à leur secours, et, envahissant les grèves du rivage où le camp était adossé, force les Romains à reculer. En relisant cette description saisissante, on ressent encore l'enthousiasme qui éveilla soudain chez Augustin Thierry les instincts de l'historien des temps barbares [1]. Puis, tout à l'heure, c'est la vieille Armorique qui va nous révéler les secrets de ses forêts mystérieuses, l'Armorique où les Druides proscrits sont allés ensevelir leurs rites sanguinaires et leurs complots de délivrance. Là, sur le récif battu sans cesse par l'orage, nous apparaît Velléda, la vierge de l'île de Sayne, une sœur de la Didon de Virgile, immortelle comme elle dans sa beauté et sa tristesse, et qui restera à jamais dans nos songes poétiques, inclinant sa belle tête couronnée de verveine sous sa faucille d'or, comme une moissonneuse qui se repose au bout du sillon.

[1] *Récits des Temps mérovingiens*. Préface.

Si les derniers livres des *Martyrs* n'offrent pas le même intérêt que le récit d'Eudore, il n'en faut pas moins admirer l'art déployé par le poëte, pour varier les incidents de son drame et sauver l'inévitable monotonie ou l'odieux même de certaines situations. La persécution étale sous nos yeux ses sombres tragédies, depuis le jour funeste où l'assemblée chrétienne, qui s'était réunie pour les fiançailles d'Eudore et de Cymodocée, est soudain dispersée par les satellites d'Hiéroclès, jusqu'à la suprême épreuve, qui, après mille traverses, réunit les deux époux dans l'amphithéâtre, pour y mourir ensemble sous l'ongle des bêtes féroces. Désormais c'est dans les *Actes des Martyrs* que le poëte va chercher surtout ses inspirations. Quelles scènes pathétiques n'en a-t-il pas tirées? Quoi de plus solennel que ce *Repas libre*, où les confesseurs, déjà brisés par les supplices, s'exhortent à la mort du lendemain, qui sera pour eux la dernière épreuve, et l'heure du triomphe! Quoi de plus tragique que la tentation, qui au moment décisif ébranle le courage d'Eudore, lorsqu'on lui vient an-

noncer, que, s'il n'abjure pas, Cymodocée sera livrée aux lieux infâmes, et lorsqu'après un moment d'horrible hésitation, renversant les aigles, il s'écrie : *Je suis chrétien!* De telles beautés assurent au poëme une durée immortelle.

Certes je ne défends pas ce genre de composition poétique. Le genre est faux. Cette espèce d'épopée tout artificielle entraîne par cela même aussi un style de convention. Ce langage suspendu entre la prose et la poésie est magnifique sans doute, souvent gracieux; mais il n'est pas vrai, il n'est pas intime. Jusque dans les pathétiques endroits que je viens de rappeler, on admire plus qu'on n'est touché, et l'on oublie rarement l'artiste, qui semble trop songer lui-même à nous étonner par les prestigès de son talent.

Quelque préoccupation de gloire néanmoins que Chateaubriand ait apportée dans cette œuvre composite, entreprise à l'appui d'une thèse littéraire, on ne saurait y méconnaître une intention profondément chrétienne. En même temps qu'on admire la mise en scène

du poëte, on sent que l'esprit même du Christianisme y respire, y circule partout. Tous les grands traits, en effet, de sa doctrine et de son histoire, la pureté de mœurs dont les chrétiens donnaient l'étonnant exemple au milieu de l'universelle corruption, mais surtout l'héroïque dévouement de ses martyrs aux jours de la persécution, tout cela revit dans ce poëme avec une grandeur et une grâce singulières. Qu'Eudore même, le coupable et le renégat, ait mérité par sa pénitence d'être l'holocauste choisie, n'est-ce pas là encore l'heureuse inspiration de cette idée si chrétienne, que le repentir est tout-puissant pour la rédemption du pécheur? Sans doute le poëte ne cherche pas à pénétrer dans les mystères de la vie spirituelle, par laquelle le Christianisme a régénéré le monde : il reste, pour ainsi dire, à la porte du sanctuaire ; il sait mieux en décrire les rites extérieurs, les touchantes cérémonies, et les actes héroïques, qu'en sonder les vertus intimes et en expliquer l'irrésistible puissance d'expansion. Du moins son œuvre poétique suffisait pour réveiller dans les âmes la curiosité, la

sympathie, le respect même pour cette civilisation chrétienne, que la France d'alors était habituée à traiter avec dédain. Que les gens du monde s'accoutumassent seulement à regarder la Religion sans mépris, la Religion elle-même devait faire le reste.

Mais ce qui peut-être dans cette œuvre gardera encore l'intérêt le plus vivant, ce sont les descriptions. L'auteur de la Lettre sur *la Campagne romaine* ne sera point surpassé dans la peinture qu'il nous a donnée, soit de la rade de Naples, soit des belles nuits de la Grèce aux bords du Pamisus[1], soit du spectacle d'Athènes

[1] « C'était une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de la Grèce : ce n'étaient point des ténèbres ; c'était seulement l'absence du jour. L'air était doux comme le lait et le miel, et l'on sentait à le respirer un charme inexprimable. Les sommets du Taygète, les promontoires opposés de Colonides et d'Acritas, la mer de Messénie, brillaient de la plus tendre lumière ; une flotte ionienne baissait ses voiles pour entrer au port de Coronée, comme une troupe de colombes passagères ploie ses ailes pour se reposer sur un rivage hospitalier ; Alcyon gémissait doucement sur son nid ; et le vent de la nuit apportait à Cymodocée les parfums du dictame et la voix lointaine de Neptune. Assis dans la vallée, le berger contemplait la lune au milieu du brillant cortége des étoiles, et il se réjouissait dans son cœur. » (*Les Martyrs*, liv. I.) On dirait une page empruntée à l'*Odyssée* ou aux *Aventures d'Aristonoüs;* mais en même temps quiconque a visité ces beaux lieux et vu les ombres diaphanes du soir s'élever des

étalant au lever du soleil ses édifices sacrés au-dessus des bosquets d'oliviers [1]; soit encore quand il nous mène au désert de Scété, aux rivages maudits de la Mer Morte, ou à la morne vallée où Jérusalem garde son deuil éternel. Tout voyageur qui visitera ces lieux après Chateaubriand sera un admirateur de plus acquis à ce peintre incomparable; car il est impossible à la fois de mieux voir et de mieux exprimer, non-seulement l'aspect fidèle des lieux, mais encore leur caractère et, pour ainsi dire, leur physionomie [2]. Quelle

vallées profondes de l'Ithôme dans un ciel limpide et coloré encore d'un rose tendre par les derniers reflets du jour, ne pourra assez admirer la vérité éternelle de ce paysage.

[1] « Lorsque, suivant la Voie sacrée, le fils de Lasthénès eut gravi « le mont Pœcile, et que la plaine de l'Attique s'offrit à ses regards, « il s'arrêta saisi d'admiration et de surprise : la citadelle d'Athènes, « élégamment découpée dans la forme d'un piédestal, portait au ciel « le temple de Minerve et les Propylées : la ville s'étendait à sa « base, et laissait voir les colonnes confuses de mille monuments. « Le mont Hymette faisait le fond du tableau, et un bois d'oliviers « servait de ceinture à la Cité de Minerve. » (*Les Martyrs*, liv. XV.)

[2] On aurait été à Jérusalem, que l'on ne conserverait pas de ces lieux désolés une impression plus profonde, que celle que vous laisse cette page des *Martyrs*. « Les pèlerins s'enfoncent dans un désert, où « des figuiers sauvages clair-semés étalaient au vent brûlant du midi « leurs feuilles noircies. La terre, qui jusque-là avait conservé « quelque verdure, se dépouille; les flancs des monts s'élargissent, « et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile; peu à peu la

netteté, quel ordre dans la composition de ses paysages! quelle précision dans son dessin! mais en outre quelle lumière poétique enveloppe ses tableaux, y circule et en caresse harmonieusement les contours! lumière vraiment idéale, qui ne les éclaire pas seulement, mais les colore, les glorifie, *lumine vestit purpureo*, et surtout les imprime avec tant d'éclat dans l'imagination, que le souvenir de la réalité

« végétation se retire et meurt : les mousses même disparaissent : « une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Par-« venus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux « mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide « s'écrie : *Jérusalem!* et la troupe, soudain arrêtée par un mou-« vement involontaire, répète : *Jérusalem! Jérusalem!* — A l'ins-« tant les chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs cha-« meaux. Ceux-ci se prosternent trois fois : ceux-là se frappent le « sein en poussant des sanglots : les uns apostrophent la ville sacrée « dans le langage le plus pathétique : les autres restent muets d'éton-« nement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent « à la fois le cœur et l'esprit, souvenirs qui n'embrassent rien moins « que la durée du monde! O muse de Sion, toi seule pourrais peindre « ce désert qui respire la divinité de Jéhovah et la grandeur des pro-« phètes! — Entre les vallées du Jourdain et les plaines de l'Idumée, « s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fer-« tiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au « centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes « parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'en-« tr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la Mer Morte « et les montagnes lointaines de l'Arabie. — Au milieu de ce paysage « de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un

ne serait pas plus vif que celui d'une telle image.

On sait, du reste, avec quel soin Chateaubriand est allé recueillir les impressions des lieux. Son *Itinéraire* nous a permis depuis de l'accompagner pas à pas dans ce pèlerinage aux divers pays, où il avait placé les scènes diverses de ses *Martyrs*. Peut-être n'était-il pas entré dans son premier dessein de publier

« mur jadis ébranlé sous les coups du bélier et fortifié par des tours « qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des « buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles « à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la « triste Jérusalem. — Au premier aspect de cette région désolée, un « grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en « solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui « se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète, qui, loin « d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects « extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par « des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, « le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux « de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère; chaque « grotte déclare l'avenir ; chaque sommet retentit des accents d'un « prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, « les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige; « le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé « rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. » (Liv. XVII.) Comme avec l'aspect des lieux le grand peintre leur a rendu leur âme! En vérité, de telles pages, quelque jugement que l'on porte d'ailleurs sur cette épopée des *Martyrs*, suffisent pour assurer à cet ouvrage une place éminente dans notre littérature.

ce journal de son voyage. Mais, quand il vit une critique jalouse contester la solidité de sa composition épique, il y joignit l'*Itinéraire*, à titre de commentaire et de pièces justificatives.

Assurément il n'est pas sans intérêt de confronter la première esquisse du voyageur avec le tableau achevé que l'artiste devait en faire. Bien des gens même préféreront ce commentaire des *Martyrs* au poëme. Car l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est une véritable épopée d'une année de la vie de l'auteur. Ici le héros, c'est lui-même, non plus transfiguré et enveloppé de solennité comme dans *René* ou *Eudore*, mais dans son naturel : plus de fiction, plus de théâtre ; le héros est devenu un simple mortel ; et certes il n'a rien perdu ici à s'humaniser de la sorte. Jamais en effet il ne s'est montré plus aimable que dans ce livre, où il nous admet à vivre dans son intimité. C'est plaisir vraiment de connaître ainsi de près ce vrai gentilhomme, qui réunit dans son âme ardente et généreuse tant de contrastes charmants, qui est tout ensemble un paladin, un rêveur et un érudit, un homme des anciens

jours et un homme de son temps, mêlé aux affaires du monde et gardant néanmoins les instincts de la solitude, poëte comme au temps d'Homère, et, avec cela, traînant avec lui toutes les tristesses du siècle ; tout cela avec une noble aisance, un naturel plein de grâce, une allure familière, parfois même avec sourire et le mot piquant et spirituel. On n'eut jamais en voyage plus agréable compagnon.

Avec lui aussi, on se sent dans un pays vrai, et non plus dans la Grèce déclamatoire de Pouqueville. Sa course est bien rapide sans doute à travers la Morée et l'Attique; il esquisse à vol d'oiseau : mais il a vu d'un regard d'aigle. En venant après lui, on ne peut que constater la merveilleuse exactitude de ses descriptions; on ne saurait faire autrement ni mieux.

On n'admire pas moins le sûr instinct qui le guide dans son exploration hâtive. Par une sorte d'intuition, il reconnaît l'emplacement de Sparte parmi les huttes de Magoula. Mais cette divination du génie avait été préparée et assurée à l'avance par les plus sérieuses études.

Le poëte était en même temps un archéologue et un historien. On lui a même reproché l'étalage de son érudition. Pour moi, je sais gré à ces hommes supérieurs de nous laisser entrevoir leur travail et le respect qu'ils ont de leurs œuvres. Chateaubriand m'apprend d'ailleurs ainsi l'art de voyager avec fruit. Lui-même il n'a rien négligé. Auteurs anciens et modernes sont sans cesse dans ses mains et sont confrontés avec les lieux. Il savait bien que ces lieux historiques, qui ont tant de choses à nous apprendre du passé, ne répondent qu'à ceux qui savent les interroger.

Son *Itinéraire* restera surtout le meilleur guide du voyageur à Athènes. Si Chateaubriand ne s'est arrêté que huit jours dans cette ville, il l'a visitée en homme qui la connaît de loin; il l'a goûtée en Athénien du temps de Périclès. Il était là dans la vraie patrie de son génie. Nul n'a eu, même parmi les anciens, un sentiment plus vif et plus exquis de la beauté du ciel, de la nature et des ruines de l'Attique; nul n'a mieux rendu l'effet de ces beaux débris de l'Acropole, qui, malgré tant de ravages, rayon-

nent encore sous le soleil de leur immortelle splendeur [1].

On dirait même que le poëte a mieux senti

[1] « Le lendemain de mon arrivée, à quatre heures et demie du « matin, nous montâmes à la citadelle; son sommet est environné de « murs, moitié antiques, moitié modernes : d'autres murs circulaient « autrefois autour de sa base. Dans l'espace que renferment ces murs, « se trouvent d'abord les restes des Propylées et les débris du temple « de la Victoire. Derrière les Propylées, à gauche vers la ville, on « voit ensuite le Pandroséum et le double temple de Neptune-« Érechthée et de Minerve-Polias; enfin sur le point le plus éminent « de l'Acropolis s'élève le temple de Minerve; le reste de l'espace est « obstrué par les décombres des bâtiments anciens et nouveaux, et « par les tentes, les armes et les baraques des Turcs.....

« Je n'entrerai point dans la description particulière de chaque « monument... La première chose qui vous frappe dans les édifices « d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos cli-« mats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre « du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair « et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre « de Paros et du Pantélique une teinte dorée semblable à celle des « épis mûrs ou des feuilles en automne.

« La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent « ensuite votre admiration... J'ai vu du haut de l'Acropolis le soleil se « lever entre les deux cimes du mont Hymette : les corneilles qui nichent « autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, « planaient au-dessus de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient « glacées de rose par les premiers reflets du jour ; des colonnes de fu-« mée bleue et légère montaient dans l'ombre, le long des flancs de « l'Hymette, et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles; Athè-« nes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient des plus « belles teintes de la fleur du pêcher ; les sculptures de Phidias, frap-« pées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se « mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief; au « loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière, et la citadelle

la Grèce, toute pleine encore des souvenirs de sa riante mythologie, que la Terre-Sainte elle-même, ce dernier but de son pèlerinage; et qu'il portait dans son voyage bien plus encore l'imagination de l'homme du monde sensible aux charmes de la nature et au culte des beaux arts, que la foi du fidèle et le besoin d'aller en pèlerin prier et pleurer au tombeau du Christ. Sur ce sol de la Palestine, son cœur chevaleresque semble même se souvenir mieux encore des exploits des Croisés et des fictions un peu profanes du Tasse, que de la poésie sainte de la Bible et des choses de l'Évangile. Sans doute le peintre a reproduit dans d'ad-

« de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'ho-
« rizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu.
« Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les
« beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'en-
« nemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos; nous aurions pu entendre
« éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et
« d'Hécube; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens
« aux discours de Démosthène. Mais hélas! aucun son ne frappait
« notre oreille. A peine quelques cris échappés à une populace esclave
« sortaient par intervalles de ces murs, qui retentirent si longtemps
« de la voix d'un peuple libre. » (*Itinéraire.* — Voyage de la Grèce.)
— Bien des fois ma vue ravie s'est promenée sur ces horizons éclatants; et chaque fois j'admirais davantage le grand peintre, qui avait su en reproduire ainsi l'aspect en des mots pleins de lumière.

mirables descriptions les aspects sévères de cette terre travaillée par des miracles et leur mélancolie sublime. Pour rendre leur voix à ces éloquentes solitudes, il retrouve parfois les accents de Job ou de Jérémie. Cependant, lorsqu'on le veut suivre en chrétien autour de Jérusalem, ou le long de la *Voie douloureuse*, on éprouve quelque mécompte. On le trouverait presque sec et froid; il entasse l'érudition, comme pour suppléer à l'émotion intime. Il a, comme toujours, l'imagination magnifique; mais il est des choses qui veulent être senties par le cœur, *Sunt lacrimæ rerum!* Il n'a pas goûté les larmes de ces choses. Son cœur n'était pas là. — Ne nous a-t-il pas lui-même appris que l'ambition d'une gloire mondaine l'avait, plus que l'attrait de la foi, conduit en Palestine? Il y allait achever son poëme des *Martyrs*. Faut-il ajouter, d'après son propre aveu, qu'il y portait une passion troublante, dont la pensée aurait suffi pour lui ôter le sentiment des saints mystères accomplis en ces lieux[1]? Pour goûter les tristesses ou les joies

[1] « Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au

intimes des choses divines, pour suivre le Sauveur au Jardin des Olives ou au Calvaire, il faut un cœur pur.

L'*Itinéraire* s'arrête au seuil de l'Espagne, par où le voyageur accomplissait son retour. C'est dans les *Aventures du dernier Abencerrage* que, bien des années plus tard, Chateaubriand devait exprimer, sous le voile d'une transparente et idéale fiction, ses sentiments et ses pensées dans cette dernière phase de son voyage. On entrevoit, en effet, dans cette délicieuse Nouvelle, qui est le véritable couronnement de l'*Itinéraire*, le souvenir enchanté d'impressions personnelles. Le poëte a beaucoup mis de lui-même dans son preux et triste Aben-Hamet. Mais, outre l'intérêt qui s'attache

« port de Desdémona et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ « dans les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absorbait; « je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, « les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents « pour cingler plus vite, de la gloire *pour me faire aimer*. J'espérais « en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter « à l'Alhambra. — Comme le cœur me battait en abordant les côtes « d'Espagne! Aurait-on gardé mon souvenir, ainsi que j'avais traversé « mes épreuves? Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les « éclaire encore... Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, « il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchan- « tement et de délire. » (*Mémoires d'outre-tombe.*)

à cette demi-confidence, rien de plus accompli d'ailleurs dans sa sévère et sobre beauté, que ce petit roman à quatre personnages, où l'on entrevoit l'Espagne du Moyen Age dans toute la poésie de son héroïque et religieuse histoire. Aben-Hamet, le dernier rejeton de la tribu des Abencerrages, et Blanca, la digne descendante du Cid, malgré l'inclination d'estime et d'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, conservent fidèlement le génie de leur race ; on sent qu'ils sont séparés par l'héritage de haines séculaires, que l'antagonisme des croyances religieuses et huit siècles de guerre ont jetées entre les deux peuples qui se sont disputé si longtemps l'Espagne. Séduits cependant par cette passion mutuelle qu'un hasard funeste a allumée dans leur cœur, Aben-Hamet se flatte que, pour être à lui, Blanca consentira enfin à se faire musulmane; Blanca espère qu'Aben-Hamet pour l'épouser deviendra chrétien. On partage un instant l'illusion des deux jeunes gens, en errant avec eux ou dans les cours désertes de l'Alhambra ou dans les jardins du Généraliffe, où ils respirent, avec les parfums

des citronniers et des orangers en fleurs, les souvenirs d'amour que ces lieux leur rappellent. Après bien des combats, Aben-Hamet chancelle; il va sacrifier à Blanca la religion de ses pères. Mais la fille du Cid apprend que son amant est le dernier reste du sang héroïque des Abencerrages. *Retourne au désert*, lui dit-elle en étouffant son cœur, et résolue à mourir, plutôt que de demander à celui qu'elle aime de démentir l'honneur de sa race.

Ce petit drame chevaleresque, où l'honneur, comme une fatalité inexorable, condamne les deux amants au deuil éternel de leur amour, laisse dans l'âme, après la lecture achevée, une impression prolongée de généreuse mélancolie; on savoure longtemps cette héroïque douleur. En plaignant Aben-Hamet et Blanca que leur destinée sépare à jamais, on leur porte presque envie; on sent bien qu'il n'y a rien au monde encore de plus beau que ce sacrifice noblement accepté de la passion au devoir et à l'honneur. On dirait en vérité un magnanime écho du *Cid* de Corneille.

LIVRE DEUXIÈME.

L'AGE MUR ET LA POLITIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Chateaubriand songe à écrire l'Histoire. — Son *Discours de réception à l'Académie.* — Son découragement dans les dernières années de l'Empire. — Sa brochure *de Buonaparte et des Bourbons.* — *Réflexions politiques.* — *La Monarchie selon la Charte.*

On sait les adieux que le poëte des *Martyrs* adressait, dans l'admirable début du dernier Livre, à la Muse, compagne de sa jeunesse : « O Muse, disait-il, qui daignas me soutenir « dans une carrière aussi longue que péril« leuse, retourne maintenant aux célestes de« meures ! J'aperçois les bornes de la course ; « je vais descendre du char, et, pour chanter « l'hymne des morts, je n'ai plus besoin de ton « secours... Je ne dirai plus les amours et les « songes séduisants des hommes : il faut quit-

« ter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consola-
« trice de mes jours, toi qui partageas mes
« plaisirs, et bien plus souvent mes douleurs !
« Puis-je me séparer de toi sans répandre des
« larmes ?... O Muse, je n'oublierai point tes
« leçons, je ne laisserai point tomber mon
« cœur des régions élevées où tu l'as placé.
« Les talents de l'esprit, que tu dispenses, s'af-
« faiblissent par le cours des ans : la voix perd
« sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le
« luth ; mais les nobles sentiments que tu ins-
« pires peuvent rester, quand tes autres dons
« ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en
« remontant dans les Cieux, laisse-moi l'indé-
« pendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces
« Vierges austères, qu'elles viennent fermer
« pour moi le livre de la Poésie, et m'ouvrir
« les pages de l'Histoire. J'ai consacré l'âge
« des illusions à la riante peinture du men-
« songe ; j'emploierai l'âge des regrets au ta-
« bleau sévère de la vérité. »

Le dessein du poëte était donc alors, en prenant congé de la Muse, d'employer son âge mûr à écrire l'Histoire. Les événements, il est

vrai, ne lui ont pas avant longtemps permis de suivre cette pensée; jamais même il n'a pu s'y consacrer entièrement. La politique bientôt allait s'emparer de lui, pour ne le rendre plus à ses études historiques que par intervalles et aux jours de disgrâce. Mais son œuvre poétique ne s'arrête pas moins ici. Une vie nouvelle s'ouvre devant l'écrivain. Comme lui-même, dans cette voie orageuse, où sa destinée et son ambition vont l'engager, nous tournerons souvent en arrière un œil de regret vers ces régions sereines et souriantes de l'idéal, qu'il abandonne aujourd'hui pour descendre dans l'arène enflammée des passions politiques. Ainsi, aux jours sombres de la vie, on se reporte avec attendrissement aux doux et légers souvenirs des jeunes années.

La fortune des *Martyrs* aurait été d'ailleurs bien de nature à décourager le poëte. Le *Génie du Christianisme* avait comme fatigué l'admiration; Chateaubriand pouvait s'attendre à quelque revanche de l'opinion. Mais, outre les justes critiques que pouvait susciter son ouvrage, il se vit encore en butte aux violentes

attaques de l'esprit de parti [1]. L'esprit du XVIIIe siècle, l'esprit de Voltaire dominait en-

[1] Une malignité clairvoyante chercha dans le poëme des allusions hostiles contre l'Empereur. Comme autrefois dans le *Télémaque* de Fénelon, on y démêla plus d'une intention blessante. L'Empereur lui-même en fut frappé et se plaignit que *Chateaubriand eût voulu l'égratigner sur la peau de Dioclétien*. Que le poëte ait songé à ce rapprochement, on ne le saurait nier. Le maître irrité ordonna aux journaux de critiquer les *Martyrs* à outrance. — L'œuvre assurément, pour qui n'en voudrait relever que les défauts, prêtait à bien des attaques. Mais il faut convenir qu'elle ne fut pas épargnée. L'auteur resta d'autant plus déconcerté de cette explosion de critiques ennemies, qu'il avait été jusqu'alors plus gâté par l'opinion. Il douta presque de son œuvre, à laquelle il avait pourtant consacré tant d'efforts et rattaché tant d'espérances. Jamais il n'eut plus besoin que Fontanes, son cher Patrocle, qui de bonne heure l'avait deviné, compris et aimé, relevât sa foi dans l'avenir. C'est en poëte, que ce fidèle ami de la bonne et de la mauvaise fortune consola le poëte troublé. On connaît les strophes généreuses qu'il lui adressa dans sa disgrâce.

. . . .

Chateaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler;
Trop heureux, qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut l'égaler!

Contre toi du peuple critique
Que peut l'injuste opinion?
Tu retrouvas la Muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solime et d'Ilion.

Du grand peintre de l'Odyssée
Tous les trésors te sont ouverts :
Et dans ta prose cadencée
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

Aux regrets d'Eudore coupable
Je trouve un charme différent :
Et tu joins dans la même fable
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand.

core dans le monde des lettres, et poursuivait de son persiflage le champion de la poésie chrétienne. Mais surtout la presse officielle faisait la guerre à un homme en disgrâce, qui, après avoir donné sa démission lors de la mort du duc d'Enghien, avait osé depuis garder vis-à-vis du Premier Consul devenu Empereur une attitude fière et même hostile. On lui faisait expier son imprudent article du *Mercure* sur le *Voyage en Espagne* de M. de Laborde, où certaines saillies trahissaient la révolte de son cœur contre le gouvernement militaire qui s'appesantissait alors sur la France. Les complaisants des journaux outrepassaient, comme il arrive toujours, les rancunes du maître. L'Empereur en effet, malgré ses griefs contre Chateaubriand, estimait son beau génie et son noble caractère. Il s'étonnait que l'auteur du *Génie du Christianisme* eût été omis par l'Institut dans la distribution des prix décennaux; il exigea même un rapport spécial sur son ouvrage, et voulut, comme réparation de cette injuste omission de l'Académie, que l'auteur fût nommé membre de l'illustre corps.

On put croire un instant que Chateaubriand se laisserait séduire à ce retour de faveur. Mais de son élection même à l'Académie allait sortir un nouvel orage. En succédant à Chénier, il revendiquait le droit de juger librement dans son *Discours de réception* non-seulement les œuvres littéraires de son prédécesseur, mais encore les sentiments, la conduite politique du tribun, et les événements sinistres auxquels il avait été mêlé. Il ne pouvait consentir à ce qu'on renfermât les lettres dans une critique banale et superficielle, en les isolant au milieu des affaires humaines, et en leur interdisant toute considération morale sur les choses contemporaines [1]. Que l'écrivain réclamât pour les lettres cette noble indépendance, que l'émigré prétendît en même temps ne rien sacri-

[1] « La liberté (disait-il) est nécessaire à l'ami des Muses comme « l'air qu'il respire ; elle élève son cœur ; elle enflamme son génie. « Les arts peuvent jusqu'à un certain point vivre dans la dépendance, « parce qu'ils se servent d'une langue à part qui n'est pas entendue « de la foule ; mais les Lettres, qui parlent une langue universelle, « languissent et meurent dans les fers. Comment tracera-t-on des « pages dignes de l'avenir, s'il faut s'interdire en écrivant tout sen- « timent magnanime, toute pensée forte et grande ? La Liberté est « si naturellement l'amie des Sciences et des Lettres, qu'elle se ré- « fugie auprès d'elles, lorsqu'elle est bannie du milieu des peuples. »

fier de ses opinions dans cette occasion solennelle, c'était l'honneur de sa vie. Mais le Souverain issu de la Révolution, et qui s'efforçait de confondre et de réconcilier dans un même silence les hommes de tous les partis, ne pouvait, ne devait même pas souffrir qu'on en réveillât les souvenirs passionnés. Aussi, malgré l'éloge final de *César, qui monte au Capitole*, et l'apostrophe à la *fille des Césars, qui sort de son palais avec son jeune fils dans les bras*, le Discours fut-il jugé impossible par la Commission de l'Académie. L'Empereur en fut irrité de son côté. Mais Chateaubriand ne pouvait en faire un autre. Plutôt que de céder sur ce point, il aima mieux renoncer à entrer à l'Académie.

Sa fierté fût-elle excessive, honorons cette résistance généreuse et cette périlleuse fidélité de l'écrivain à ses opinions et à son rôle. C'est à l'homme qui, grâce à ses écrits, partageait alors avec Napoléon l'attention et l'admiration du monde, qu'il appartenait assurément de maintenir en face du pouvoir absolu l'indépendance de la pensée et la dignité des lettres,

que Tacite appelle si bien la *conscience du genre humain*. Qu'on blâme l'orgueil de cet antagonisme, si l'on veut ; cette constance courageuse avec soi-même fait honneur à Chateaubriand, qui y sacrifiait son repos et sa fortune. On est heureux de rencontrer ce front élevé et fier au milieu de toutes les têtes inclinées devant la gloire et la puissance.

Sa démarche ne refermait pas seulement l'avenir devant lui ; elle pouvait attirer encore la foudre sur sa tête. Chateaubriand n'avait pas hésité toutefois. Mais après avoir fait ce qu'il croyait devoir à sa renommée, il tomba dans un amer découragement. -- Que fit-il pendant les années qui suivirent cet éclat ? On le sait à peine. Peut-être commençait-il à esquisser les *Mémoires* de sa vie ; peut-être s'essayait-il à l'Histoire dans quelques-unes de ces *Études historiques* qu'il a publiées plus tard. — Mais non ; il est plus probable qu'en ces jours assombris, où s'amoncelait déjà autour de la France l'effroyable tempête qui devait balayer l'Empire, nulle étude ne pouvait plus distraire sa pensée absorbée dans les anxiétés du présent.

Il suivait d'un ardent regard les désastres immenses de cette fortune impériale, qui avait trouvé au Kremlin les bornes de ses prospérités, et qu'aujourd'hui tous les prodiges d'activité et de génie ne pouvaient plus sauver d'une irremédiable ruine.

En face de la crise qui s'avançait, on sait combien les esprits étaient partagés. Tandis que les uns pleuraient sur les malheurs de la patrie et sur les fautes de ce despotisme à outrance, condamné à périr sous ses propres excès ; d'autres, fatigués d'une guerre sans fin où la France épuisait son sang et ses ressources, et irrités de l'insatiable ambition du souverain, qui, à leurs yeux, semblait alors moins travailler pour la France que pour lui-même, en étaient presque venus à hâter de leurs vœux la chute de ce régime désespéré, et se consolaient de nos désastres par l'espérance d'une délivrance prochaine. Vœux impies, il faut le dire, que des Français ne pouvaient faire, quelles que fussent leurs rancunes, sans tristesse et sans remords! Lorsque surtout le sol de la France était envahi par l'étranger, le devoir du

citoyen devenait clair ; le péril devait grouper tous les cœurs, tous les bras autour du défenseur de la patrie. Toutefois, en jugeant cette époque douloureuse, soyons indulgents pour les hommes; ne calomnions pas la génération qui a précédé la nôtre, et n'attribuons pas seulement à des motifs honteux et à la défaillance du patriotisme les sentiments qui éclatèrent alors. Il y a des temps pleins de confusion, où le bon citoyen ne distingue plus nettement où est la patrie, et si Rome est avec Pompée ou avec César [1]. Depuis quelques années déjà la France s'habituait à séparer sa destinée de celle de son souverain ; et l'Europe, bien plus altérée elle-même de repos que de succès, semblait

[1] Il est juste, pour juger ici la conduite de Chateaubriand et de ceux qui ont été mêlés comme lui à ces événements déplorables, d'user de la modération, avec laquelle il avait voulu lui-même, dans son *Discours de réception à l'Académie*, apprécier les orages civils où J. Chénier avait été entraîné et le rôle qu'il y avait pris. « Nous tous « (dit-il) qui vécûmes dans les troubles et les agitations, nous n'échapperons pas aux regards de l'histoire. Qui peut se flatter d'être « trouvé sans tache dans ce temps de délire, où personne n'a l'usage « entier de sa raison ? Soyons donc pleins d'indulgence les uns pour « les autres ; excusons ce que nous ne pouvons approuver. Telle est « la faiblesse humaine, que le talent, le génie, la vertu même peuvent « quelquefois franchir les bornes du devoir. » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 564.)

n'être entrée sur notre territoire, que pour conquérir une paix non moins nécessaire aux peuples coalisés qu'à la France.

Avec une clairvoyance passionnée, Chateaubriand pressentait ce dénoûment fatal; pendant deux ans, suspendu aux nouvelles de chaque jour, il calculait la marche de la catastrophe imminente. Il préparait pour le jour suprême l'implacable pamphlet, où il déchargerait tous les ressentiments qu'il avait amassés dans son cœur contre le régime impérial.

Ce régime l'étouffait. Sa brochure célèbre : *De Buonaparte et des Bourbons,* fut comme l'explosion de la joie sauvage avec laquelle il en saluait la chute. Pamphlet cruel et odieux! Plus tard, Chateaubriand a désavoué en partie la violence de cet anathème jeté à un ennemi vaincu. — Condamnons avec lui ces excès des révolutions et ces haines fanatiques qu'inspire l'esprit de parti. Mais dans les entraînements de la lutte et les fureurs de l'assaut, songe-t-on à mesurer ses coups? La passion vous aveugle; le combat vous enivre, il faut vaincre. L'Empereur, il est vrai, était tombé : mais une

grande partie de la France était avec lui, encore debout; mais l'armée, humiliée et affligée par le malheur de son chef, lui restait fidèle au fond du cœur; mais tous les intérêts de la société nouvelle née de 89, et dont l'Empereur, fils lui-même de la Révolution, s'était fait le représentant, s'inquiétaient de l'avenir. Napoléon accablé par les armes de l'étranger, Chateaubriand voulait achever moralement sa défaite. En dressant alors un acte d'accusation contre ses fautes et ses malheurs, il se proposait de désabuser ceux qui en France y restaient encore attachés, il voulait prévenir ainsi les divisions stériles, dissiper des préjugés, et rallier les esprits au seul principe qui pût alors sauver la patrie. — C'est sous les auspices de la paix et de là liberté, qu'il montrait l'antique famille des Bourbons s'acheminant vers la France, pour réconcilier le passé et l'avenir, et consacrer par la Charte cette alliance de la vieille monarchie avec la société nouvelle. D'un côté, il y avait des préventions à effacer à l'égard de ces princes exilés, dans lesquels le pays voyait avec défiance les représentants de

l'ancien régime; de l'autre côté, il fallait, vis-à-vis de ce Souverain étranger à la France nouvelle, assurer les intérêts et les droits fondés par la Révolution; en un mot, Chateaubriand a pensé bien mériter alors de son pays, en appuyant la restauration de la Royauté légitime sur la Charte constitutionnelle. Et, en vérité, tout en regrettant dans son pamphlet tant d'expressions de colère qui affligent les cœurs français, on ne peut qu'être frappé du sincère patriotisme qui l'inspire. Aussi l'influence de cette brochure fut-elle aussi puissante que rapide. Louis XVIII disait que, *pour sa cause, l'écrit de Chateaubriand avait mieux valu qu'une armée.*

Par cette démarche, le poëte venait d'entrer dans la politique. Il s'y jetait, comme on voit, l'épée à la main, et en prenant Némésis pour sa Muse. C'était là un de ces actes solennels qui décident de toute une carrière. Incertain jusqu'alors dans sa foi politique, et ramené vers les Bourbons par les événements plutôt que par ses convictions, il embrassait aujourd'hui la Restauration de toute sa haine contre le ré-

gime qui tombait. Par le rôle qu'il avait pris à l'heure de la crise en même temps que par son immense renommée, il devenait le personnage consulaire du parti royaliste, désigné pour entrer tôt ou tard dans les Conseils du nouveau pouvoir; et lui-même, rassasié de la gloire de l'homme de lettres, il ambitionnait désormais la gloire de l'homme d'État.

Sans partager entièrement les préventions de Louis XVIII contre les poëtes, je ne puis m'empêcher de regretter ici cette ambition, qui entraînait désormais le noble fils des Muses dans la carrière orageuse des affaires. Quoique son rôle politique sous la Restauration n'ait pas été sans grandeur, j'aurais volontiers rêvé pour lui une plus paisible et peut-être plus glorieuse destinée. J'aime à me le figurer, quant à moi, présidant presque comme un dieu à cette Renaissance poétique, qu'il avait inaugurée avec tant d'éclat aux premiers jours du siècle, dirigeant avec une autorité suprême cette jeunesse généreuse qui s'élançait avec ardeur dans toutes les voies ouvertes par lui, et jouissant ainsi de son œuvre.

Car, tant que l'Empire avait duré, Chateaubriand avait plus étonné les esprits par la nouveauté de ses créations, qu'il n'avait exercé sur eux d'influence féconde. Lui et Mme de Staël apparaissent alors comme deux génies précurseurs, mais longtemps solitaires. L'un et l'autre débordaient trop leur temps par l'étendue et l'originalité de leur pensée, pour en être tout d'abord compris. Ils devançaient l'avenir, tandis que la génération contemporaine, fille du XVIIIe siècle, continuait à vivre sur les idées du passé. Dans les lettres du moins et dans la philosophie, l'esprit du siècle dernier régnait toujours. Aussi regardait-on avec défiance et même avec un sourire moqueur ces explorateurs téméraires, qui signalaient des continents nouveaux.

Mais en outre, à cette époque, l'esprit de la France était ailleurs qu'aux lettres. Il se faisait alors des choses si prodigieuses au dehors, qu'il était difficile que l'attention publique ne fût pas absorbée dans la grandeur d'un tel spectacle. C'était Napoléon qui écrivait à la pointe de l'épée son épopée merveilleuse. Pen-

dant que cet étrange poëte en préparait les chants divers à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, tout se taisait attentif, étonné autour de lui. On n'écoutait alors que la pensée de cet homme, qui remplissait le monde de son activité ; on n'entendait que sa parole. Lui-même, pour commander seul, il voulait être seul à parler, et il forçait au silence tous ceux qui n'acceptaient pas de lui le mot d'ordre.

Aussi n'est-ce qu'après la chute de l'Empereur, qu'on vit les maîtres de la pensée prendre enfin possession de toute leur influence et de toute leur gloire, et la littérature nouvelle, qu'ils avaient annoncée, produire sa brillante moisson. On peut dire en vérité que ce furent Chateaubriand et Mme de Staël, qui succédèrent à Napoléon. Mme de Staël cependant ne devait guère survivre au début du nouveau règne, qu'elle avait appelé de tous ses vœux et salué avec tant d'espérance. Mais Chateaubriand allait exercer sur les esprits un empire incomparable. A cette royauté du grand écrivain sur l'opinion, on ne saurait comparer que celle du roi Voltaire.

Ce rôle pacifique, qui eût suffi à sa gloire, ne saurait toutefois suffire à l'ardeur inquiète qui dévore René. Il veut être un conducteur des nations. Est-ce que Dieu a prodigué les dons du génie au poëte seulement pour l'amusement des hommes ? Le poëte, au contraire, ne doit-il pas user de l'ascendant qu'il a pris sur les âmes par son talent, pour éclairer les esprits, maîtriser les volontés et diriger les destinées de son pays? — Les événements d'ailleurs ne semblent-ils pas eux-mêmes convier le grand écrivain à la politique? A la place de l'homme d'épée, c'est aux hommes de la parole et de la plume que paraît appartenir dorénavant le gouvernement du monde. La France allait reporter maintenant dans le domaine de la pensée cette remuante ardeur et cette passion de conquêtes, par lesquelles depuis vingt ans elle étonnait et troublait l'Europe ; et les idées, que le dictateur, tant qu'il régna, avait retenues au second plan et dans l'ombre, dès qu'il disparut de la scène, passaient au premier. Obligé en effet d'octroyer à la France la liberté pour la consoler de la gloire perdue, Louis XVIII

lui apportait, avec la Charte de 1814, des institutions qui assuraient aux idées la puissance souveraine. La tribune se relevait et devait bientôt, par l'éclat de ses débats, attirer l'attention du monde; la presse, sous ses auspices, s'essayait à son tour à la liberté et à l'empire des idées et des passions. Tel fut bientôt le mouvement de la vie publique, que tous les écrivains y furent entraînés. Comme au XVIIIe siècle, l'opinion leur déférait le gouvernement des esprits. Si ces guides éclatants ne furent pas toujours les plus sûrs, certes ils étaient du moins selon l'esprit et le cœur de la France.

Louis XVIII toutefois goûtait peu de tels auxiliaires. « Gardez-vous, disait-il souvent, « d'admettre jamais un poëte dans les affaires. « Ces gens-là ne sont bons à rien [1] ». Chateaubriand surtout l'offusquait. Le vieux Roi ne subit jamais que malgré lui ce conseiller, que lui imposait l'éclat des services rendus. Il le jugeait trop chimérique et trop aventureux, pour servir de pilote dans la navigation si pé-

[1] *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 332.

rilleuse où il était engagé. Royaliste fougueux de la veille, Chateaubriand tout d'abord menaçait d'apporter à l'œuvre de la Restauration une ardeur passionnée, dont ne s'accommodait guère la prudence du prince. Aussi Louis XVIII, après avoir pris un instant Chateaubriand pour ministre pendant sa fuite des Cent-jours, s'était-il hâté de l'écarter aussitôt qu'il revint à Paris [1].

Chateaubriand, du reste, avec son imagination chevaleresque et ses animosités, ne pouvait guère se prêter aux ménagements de cette situation délicate. Bien qu'il fût bien supérieur assurément par ses lumières et ses études

[1] Si ce ministère de Chateaubriand dans l'exil de Gand fut court et presque illusoire, il en est resté du moins un monument glorieux et durable. C'est un éloquent *Rapport au Roi*, destiné à être répandu en France et communiqué aux Cours étrangères, dans lequel le grand publiciste proteste à la face de la patrie et du monde contre la révolution, qui a ramené au pouvoir le captif de l'île d'Elbe, et maintient contre cette agression les droits impérissables de la Monarchie légitime. Dans ce manifeste, les plus indifférents ne durent pas lire sans émotion ces belles paroles : « Dieu a ses voies impénétrables. Il « a voulu suspendre un moment le cours des bénédictions que Votre « Majesté répandait sur ses sujets. De ces Bourbons, qui avaient ra- « mené le bonheur dans notre patrie désolée, il ne reste plus en « France que les cendres de Louis XVI ! Elles règnent, Sire, en votre « absence ; elles vous rendront votre trône, comme vous leur avez « rendu un tombeau. » (*OEuvres complètes*, t. XXIV, p. 301.)

aux préjugés de la plupart des Royalistes, il n'en partageait que trop les passions contre les idées et les hommes de la Révolution. On dirait que l'esprit de parti, qui a inspiré la violente brochure *de Buonaparte et des Bourbons*, trouble encore le tribun. — Sa rancune éclate avec vivacité dans la série des *Réflexions politiques*, qu'il publiait en 1814. Sans doute il y veut sincèrement concilier ensemble la vieille Monarchie et la liberté nouvelle ; il est trop de son temps, pour regretter l'ancien régime et rêver un retour impossible vers le passé ; il sent bien que la France désormais ne peut reprendre la tradition monarchique que sous un régime de droit et de liberté régulière ; et il a pu voir d'assez près le jeu de la Constitution anglaise, pour espérer que son pays pourra à son tour sous un semblable gouvernement retrouver enfin, comme l'Angleterre, son repos et sa puissance [1]. Mais, en dépit des

[1] On ne saurait assez rappeler dans tous les temps les paroles sensées, par lesquelles, dans ses *Réflexions politiques*, Chateaubriand s'était efforcé, dès le début de la Restauration, de ramener à un sentiment plus juste des nécessités présentes ces Royalistes aveugles, qui ne pouvaient consentir à pactiser avec l'ordre nouveau, et traitaient

vues si saines de son esprit, son cœur est comme offusqué de ses préventions d'émigré. Dans son impatience des obstacles qui retardent l'accomplissement de son noble rêve, il

la Charte avec dérision comme une transaction éphémère, dont la Royauté avait amusé le peuple un instant. « Non (leur disait-il), la « Charte n'est point une plante exotique, un accident fortuit du « moment : c'est le résultat de nos mœurs présentes ; c'est un traité « de paix signé entre les deux partis qui ont divisé la France ; traité, « où chacun des deux abandonne quelque chose de ses prétentions « pour concourir à la gloire de la patrie. L'ancienne constitution de « la Monarchie était excellente pour le temps : mais il faut, dans la « vie, partir du point où l'on est arrivé ; un fait est un fait. Que le « gouvernement détruit fût excellent ou mauvais, il est détruit ; que « l'on ait avancé, que l'on ait reculé, il est certain que les hommes « ne se trouvent plus dans la place où ils se trouvaient il y a cent « ans, bien moins encore où ils se trouvaient il y a trois siècles. Il faut « les prendre tels qu'ils sont, et ne pas toujours les voir tels qu'ils « ne sont pas et tels qu'ils ne peuvent plus être. — Quand nous voudrions tous que les choses fussent arrangées autrement qu'elles le « sont, elles ne pourraient l'être. Déplorons à jamais la chute de « l'ancien gouvernement, de cet admirable système, dont la durée « seule fait l'éloge. Mais enfin notre admiration, nos pleurs, nos regrets ne nous rendraient pas Duguesclin, Lahire et Dunois. La vieille « monarchie ne vit plus pour nous que dans l'histoire. »

Déjà dans son *Discours de réception à l'Académie,* arborant l'esprit de l'âge moderne, l'orateur s'écriait : « Chénier adora la liberté : « peut-on lui en faire un crime ? Les chevaliers eux-mêmes, s'ils sortaient aujourd'hui de leurs tombeaux, suivraient la lumière de « notre siècle. » Et complétant en poëte l'expression de sa pensée : « On verrait (continuait-il) se former cette illustre alliance entre « l'*honneur* et la *liberté,* comme sous le règne des Valois les créneaux « gothiques couronnaient avec une grâce infinie dans nos monuments « les ordres empruntés de la Grèce. » (*Mémoires d'outre-tombe,* t. II, p. 565.)

s'irrite des ménagements que l'on garde avec les préjugés contraires; et au lieu de travailler avec les plus sages à réconcilier les partis, et d'appeler à lui le concours de tous les libéraux, quelle que fût leur origine, il garde une aversion violente contre les hommes de la Révolution ; le fantôme de l'esprit révolutionnaire l'obsède ; partout il le voit, il le sent, irréconciliable, continuant à rêver dans l'ombre une république impossible, subissant le présent, mais sans abdiquer ses espérances, et poursuivant dans les complots son œuvre souterraine.

L'avenir a montré si cette défiance était sans fondement. — Toutefois la France de 1815 n'avait pas besoin qu'on attisât encore le feu de ses ressentiments. Assez de préjugés, d'intérêts, de passions ennemies la divisaient, lorsqu'à la chute de l'Empire, dans lequel la Révolution s'était comme incarnée, la vieille France, qui rentrait de l'exil avec ses Rois, mais aussi avec ses regrets du passé, se trouva soudain replacée par la fortune en face de la société nouvelle sortie de la fournaise de 89 et de 93. — La

crise des Cent-jours n'avait fait qu'exaspérer encore davantage les défiances et partager plus profondément la patrie en deux camps ennemis. Irrité de cette tentative désastreuse de réaction, le pays, avec sa mobilité passionnée, n'était que trop entraîné déjà à désavouer les principes et les hommes qu'il avait suivis depuis vingt-cinq ans ; et la Chambre, qu'il envoyait à l'appel de l'auteur de la Charte, inquiétait le Roi lui-même par la ferveur de son royalisme. On eût dit qu'elle était chargée par la colère publique de venger la nation du régime précédent. Ces fanatiques ne croyaient pas que la réconciliation fût possible entre la Révolution et la Monarchie restaurée ; et leur rancune obstinée apprenait ainsi aux libéraux à ne rien attendre à leur tour de cette Restauration. — Certes il eût été digne du grand esprit de Chateaubriand de travailler à dissiper ces mutuels ombrages. Sa raison lui montre ce beau rôle ; mais la passion trouble sa raison et aveugle son patriotisme. Il ne veut nul pacte avec les hommes engagés dans les intérêts ou les doctrines de la Révolution ; et il a le tort

d'envelopper dans sa prévention contre ces implacables adversaires toute la France libérale d'alors, qui ne demandait qu'à se rallier autour de la monarchie constitutionnelle ; il ne craint pas de blesser ainsi par l'intolérance de ses opinions des dissidents, avec lesquels une sage politique commandait de transiger.

On regrette plus encore de sentir le souffle de ces passions contemporaines dans l'importante brochure qu'il publia en 1816 sur la *Monarchie selon la Charte*, et où il expose d'ailleurs avec une grande autorité l'esprit et les principes du Gouvernement Constitutionnel, dont il fallait alors enseigner la pratique à la France. On voit parfaitement en effet dans cette espèce de Manuel politique tout le mécanisme de ce gouvernement, avec le jeu de tous ses rouages et de tous ses leviers. Au sommet, le Roi, limité dans ses droits sans doute, mais inviolable ; entre le Souverain et la Nation, des Ministres responsables ; et enfin la Nation elle-même représentée tout ensemble dans sa tradition et dans la mobilité de ses intérêts par ses deux Chambres, où le vote des

majorités parlementaires fait prévaloir l'expression libre et légale des besoins et des vœux du pays. Qu'il survienne entre le Pouvoir et le Parlement quelque dissentiment, le Roi cède à l'opinion en changeant ses Ministres, ou bien il dissout la Chambre élective pour en appeler au pays lui-même. Autour de ce système, le publiciste groupe ensuite un ensemble d'institutions destinées à le compléter et à en assurer la sincérité ; il veut une administration intègre et modérée, qui respecte la liberté des opinions et veille à la satisfaction de tous les intérêts publics, mais surtout une presse libre, qui fasse circuler la vie politique dans la nation et jette la lumière dans l'administration de ses affaires. — Qu'était-ce que toute cette théorie politique, que le commentaire éloquent de la Charte, que Louis XVIII avait donnée à la France ? Aussi, malgré certaines défiances, où se trahit encore l'intolérance de l'esprit de parti, ce livre de Chateaubriand, qui résume avec tant de netteté et d'éclat la pratique du gouvernement constitutionnel, demeurera comme l'Évangile des publicistes pendant

toute cette période de la Restauration. Cet ouvrage dominera même par son ascendant le mouvement des idées : les grands principes de liberté légale, que l'écrivain y a proclamés avec éloquence, pénétreront dans les esprits et dans les mœurs ; et la Restauration sera elle-même comme entraînée par le courant de l'opinion à la pratique plus complète de la Charte et du Gouvernement Constitutionnel.

Sous un air de théorie cependant, cette *Monarchie selon la Charte* n'avait été, en ces années de polémique ardente, qu'une machine de guerre dirigée contre le ministère. Chateaubriand débutait dans son rôle d'opposition. Il dut payer de son titre de Ministre d'État la publication de sa brochure. Mais, plus libre désormais, il va poursuivre dans le *Conservateur* sa prédication libérale.

Nul écrivain assurément n'a plus contribué que lui, par les articles éloquents qu'il publia dans ce journal, à donner à la presse périodique la puissance et l'éclat incomparables qu'elle acquit sous la Restauration. Le journal rivalisait alors d'éloquence avec la tribune :

un article du *Conservateur* ou du *Journal des Débats* était un événement. Le talent des écrivains allait faire de la presse, comme on l'a dit, un quatrième pouvoir dans l'État. Mais alors aussi on connut les dangers de cette puissance nouvelle, qui fait honneur sans doute au pays où elle règne, quand elle en est comme la conscience, et devient la gardienne scrupuleuse des libertés politiques et des droits de tous, mais qui aussi a toujours eu besoin, en France surtout, d'être protégée elle-même par la loi contre ses propres excès. — *Magna eloquentia*, a dit Tacite, *sicut flamma, materia alitur, et motibus excitatur, et urendo clarescit....* Et il ajoute : *Quæ in bene constitutis civitatibus nunquam oritur*[1]. « L'éloquence est une flamme qui brille, mais qui dévore. » Quand on se rejette par la pensée au cœur de cette mêlée orageuse de toutes les doctrines, des passions, des espérances, des regrets, qui éclataient alors dans les Journaux et faisaient fermenter la France, on en ressent encore sans doute l'exaltation généreuse. Mais l'on com-

[1] Dialogue *de Causis corruptæ eloquentiæ*, XXXVI.

prend aussi combien ces luttes passionnées, en surexcitant les esprits, durent embarrasser et compromettre l'œuvre de la restauration politique et sociale. La France d'alors rappelle à quelques égards Athènes au temps de Périclès. Le démagogue de génie, en détruisant avec une noble imprudence les dernières barrières qui s'opposaient au débordement de la démocratie, afin de donner plus libre carrière à l'activité du peuple le mieux doué de la terre, procura sans doute à sa patrie un moment incomparable de puissance et de splendeur, mais suivi bientôt de terribles désastres. En France aussi, on usa jusqu'à l'excès de cette liberté de la parole récemment reconquise. A cette époque si chargée encore de tempêtes, la plume aux mains de tant de partis rivaux et passionnés devint souvent une arme de guerre civile; souvent l'ardeur de la polémique entraîna les écrivains même les plus dévoués à des violences factieuses. Il aurait fallu que la presse alors fît avec mesure et progressivement l'éducation politique de la France, qu'elle observât la plus grande prudence pour y ac-

climater peu à peu, avec la pratique tempérée des institutions parlementaires, les mœurs de la vraie liberté, c'est-à-dire cette modération, cette patience, ce respect du droit partout où il se trouve ; fruits tardifs de l'expérience, que les partis alors ne connaissaient guère. Les amis de la monarchie surtout ne devaient-ils pas éviter de laisser voir que la Royauté, qui était la base de l'édifice constitutionnel, pouvait être forcée dans sa prérogative? Mais ils croyaient déjà pouvoir, à l'image de l'Angleterre, user impunément du droit absolu des majorités parlementaires. Par une fatalité de la fausse situation qu'il avait prise au début, ce fut pourtant le parti catholique et monarchique, qui, mené à l'assaut par Chateaubriand, renversa le sage et habile ministère de M. Decazes, le seul peut-être, qui par ses prudentes transactions ait eu quelques chances d'accorder la France libérale avec la vieille dynastie, et d'asseoir enfin chez nous un gouvernement de liberté tempérée.

La conduite politique de Chateaubriand sous la Restauration nous offre bien des contradic-

tions de ce genre. Comment donc lui, qui voulait faire refleurir le Lis antique sur cette terre de France si profondément renouvelée par la Révolution, s'élève-t-il avec tant de passion contre ceux qui s'efforcent d'obtenir des partis des sacrifices réciproques pour la pacification de la patrie? Dévoué comme il l'est à la royauté des Bourbons, comment se laisse-t-il entraîner jusque dans les rangs de ceux qui l'attaquent avec le plus d'acharnement?

Il faut le dire, avec tant de grandes qualités, on regrette de ne pas rencontrer dans Chateaubriand un plus ferme caractère et une raison plus haute. Son cœur est sollicité par tout ce qui est bon et national, mais sans pouvoir toujours accorder tous ces nobles mouvements qui l'entraînent ; son intelligence est ouverte à toutes les grandes pensées, mais elle reste parfois comme éblouie elle-même de ses contradictions brillantes, sans parvenir à les concilier dans une vérité plus élevée. Il aime à la fois la monarchie et la liberté, la raison et la foi, les souvenirs de la vieille France et les espérances de la nouvelle. Toutes les grandes

choses de la patrie, tous les éléments de la société moderne s'agitent confusément dans son âme, mais sans y trouver l'idée souveraine, qui parvienne à les coordonner. Aussi flotte-t-il souvent, disputé par des sentiments contraires, mais assurément toujours généreux et désintéressés; et s'il ne peut arriver jamais à concilier avec équité tous les droits, il sera du moins l'avocat dévoué de toutes les nobles causes. — La nature d'un tel esprit le jetait donc dans l'opposition. Sa vraie place est dans le Journal et à la Tribune de la Chambre des pairs.

Cependant il ambitionna toujours une part plus active aux affaires, et il s'irritait de la défiance que Louis XVIII gardait à son égard. Mais au moment même où, après avoir renversé le ministère Decazes, Chateaubriand, à la tête de son parti, rentrait par la brèche au pouvoir, et croyait qu'il allait prendre un rôle considérable dans la nouvelle administration, il se vit encore relégué dans l'ambassade de Berlin et ensuite dans celle de Londres. Louis XVIII, qui ne supportait ce brillant dominateur qu'avec impatience, l'aimait mieux ainsi dans une

glorieuse et lointaine ambassade. Chateaubriand dut se résigner à cet exil ; mais de là il épiait d'un œil inquiet les événements, espérant bien que la fortune ne tarderait pas à lui offrir l'occasion de prendre enfin dans le gouvernement de son pays la place à laquelle il se croyait appelé par son talent et son patriotisme[1].

[1] En maints passages de ses écrits, mais surtout dans son histoire du *Congrès de Vérone*, le poëte blessé exhale sa colère et son dédain contre le préjugé vulgaire, qui exile des affaires l'homme de génie, comme si ses grandes facultés ne le rendaient propre qu'à poursuivre des chimères. « Les sots en France (dit-il), espèce particulière et « toute nationale, ne feront point de concessions d'habileté aux « Oxenstiern, aux Grotius, aux Frédéric, aux Bacon, aux Thomas « Morus, aux Spencer, aux Falkland, aux Clarendon, aux Bolingbroke, aux Burke, et aux Canning de France. Notre vanité ne reconnaîtra point à un homme, même de génie, deux aptitudes, et la « faculté de faire, aussi bien qu'un esprit commun, des choses communes. Si vous dépassez d'une ligne les conceptions vulgaires, mille « imbéciles s'écrient : *Vous vous perdez dans les nuées!* ravis qu'ils « se sentent d'habiter en bas, où ils taillent leur plume d'un air important et s'entêtent à penser. Ces pauvres diables, en raison de « leur secrète misère, se rebiffent contre le mérite. Dans leur désespérance de monter plus haut, ils renvoient avec compassion Racine « et Virgile à leurs vers. Mais, superbes sires, à quoi faut-il vous renvoyer ? à l'oubli : il vous attend à vingt pas de votre logis, tandis que « vingt vers de ces poëtes les porteront à la dernière postérité. » (*Congrès de Vérone*, t. II, ch. II.)

CHAPITRE II.

Chateaubriand au pouvoir. — Le *Congrès de Vérone*. — Sa disgrâce. — Son opposition à la tribune et dans la presse. — Les *Quatre Stuarts*.

Une circonstance allait bientôt se présenter, qui devait enflammer encore l'ambition du poëte devenu homme d'État. L'Espagne est en feu; une révolution vient d'y éclater, qui menace l'Europe à peine rassise; c'est un foyer de l'incendie mal éteint qui se rallume, et que la Sainte-Alliance veut étouffer. A ce sujet toutes les Puissances sont invitées à envoyer leurs représentants au Congrès de Vérone.

Quel théâtre pour les talents d'un diplomate ! Le duc de Montmorency avait été d'abord chargé d'y représenter la France. Placé auprès de lui pour l'aider de ses conseils, Chateaubriand n'avait pas tardé à prendre le premier rôle. Le voilà donc enfin arrivé à la situation qu'il avait si longtemps rêvée. Il faut

accepter cette domination du talent ; Chateaubriand est l'âme du Congrès, le maître de la politique de la France. On sait qu'il réclamait avec ardeur pour son pays la délicate mission d'aller détruire par les armes la constitution espagnole. Aussi, de quelque façon qu'on juge la part que prit la France au Congrès de Vérone et l'expédition de notre armée dans la Péninsule, c'est à Chateaubriand que revient la plus grande responsabilité de l'événement, et le souvenir de son nom restera désormais lié à cette guerre. Car, après avoir fait prévaloir la France dans le Congrès, appelé à son retour au ministère des affaires étrangères, il eut dans ce poste élevé à diriger et à poursuivre presque jusqu'au bout l'entreprise à laquelle il avait si ardemment poussé.

Lui-même du reste, il regardera toujours cette mesure comme le plus grand service qu'il ait pu rendre à la monarchie, et il en réclamera la gloire. Lorsque, dix ans plus tard, les orages politiques l'auront rejeté comme un naufragé au rivage, c'est à l'histoire de ce *Congrès de Vérone* qu'il consacrera ses pre-

miers loisirs, pour y exposer ses motifs et y raconter son triomphe. C'est ainsi que Cicéron, rejeté par les événements dans la retraite, aimait à se recueillir dans le souvenir de son glorieux consulat.

Je veux, en anticipant sur l'ordre des temps, demander à son livre les raisons de sa conduite politique en cette circonstance. Certes l'entreprise avait besoin d'être justifiée ; car la France libérale pouvait justement s'indigner de se voir ainsi chargée par la Sainte-Alliance de l'exécution de ses sentences contre la liberté des peuples. Qu'allait-elle faire en effet en Espagne, sinon prêter l'appui de ses armes à une Cour aveugle et fanatique, pour écraser le parti constitutionnel ? Qu'allait-elle faire, que désavouer là-bas les principes de la Révolution française, et étouffer, pour ainsi dire, la Charte dans la Péninsule ? On conçoit donc les défiances et les colères, que dut exciter en France une telle aventure.

Mais Chateaubriand voyait tout autrement la chose. Pour lui c'était, tout au contraire, une éclatante occasion de dégager désormais

la France libérale de toute complicité avec la Révolution ; c'était la faire rentrer d'une façon digne d'elle dans le concert de l'Europe, et lui restituer son ascendant perdu, en même temps que donner à la monarchie de la Restauration ce prestige de la gloire militaire, qui pouvait seule consacrer en France le rétablissement des petits-fils du Béarnais. Du même coup il se flattait de détourner l'activité des esprits vers les glorieuses aventures. « Sous la « Restauration....., disait-il, la légitimité cons- « titutionnelle ne paraissait à aucun esprit « ému le dernier mot de la république ou de « la monarchie. On sentait sous ses pieds re- « muer dans la terre des armées ou des révo- « lutions, qui venaient s'offrir pour des des- « tinées extraordinaires. M. de Villèle était « éclairé sur ce mouvement ; il voyait croître « les ailes, qui, poussant à la nation, l'allaient « rendre à son élément, à l'air, à l'espace, im- « mense et légère qu'elle est. M. de Villèle « voulait retenir cette nation sur le sol, l'at- « tacher en bas. Nous doutons qu'il en eût la « force. Nous voulions, nous, occuper les

« Français à la gloire; essayer de les mener à « la réalité par des songes; c'est ce qu'ils « aiment [1]. »

« Si M. de Chateaubriand approche jamais « des affaires publiques, disait de lui Napoléon

[1] *Congrès de Vérone*, t. II, p. 415. Le Ministre de la Restauration se souvient qu'il succède à Napoléon, et qu'il gouverne un pays trop accoutumé à remplir le monde du bruit de son nom pour s'accommoder aisément d'un bien-être modeste; il pense que, pour y populariser la dynastie des Bourbons, il faut la retremper dans la gloire des armes. Les gens d'affaires lui opposent les frais considérables qu'a entraînés la guerre d'Espagne et le peu de profit que la France en a retiré. Mais lui, il portait ses regards plus haut : il savait qu'il faut satisfaire aussi à l'imagination d'un peuple et offrir à son activité de nobles aventures. « En supposant, dit-il, que nous n'eussions pas « cherché dans la guerre d'Espagne nos intérêts matériels (et le con- « traire est abondamment prouvé), dans le cas, où nous n'aurions « poursuivi que les intérêts moraux de la légitimité, nous dirions « encore, qu'une des plus dangereuses erreurs serait de vouloir tout « ramener au *positif;* résoudre les problèmes de l'ordre social par « des chiffres, c'est se proposer un autre problème insoluble; les « chiffres ne produisent que des chiffres. Avec des nombres, vous « n'élèveriez aucun monument; vous banniriez les arts et les lettres « comme des superfluités dispendieuses; vous ne demanderiez jamais « si une entreprise est juste et honorable, mais si elle rapportera « quelque chose, ou si elle ne coûtera pas trop cher. Un peuple ac- « coutumé à voir seulement le cours de la rente et l'aune de drap « vendue se trouve-t-il exposé à une commotion; il ne sera capable « ni de l'énergie de la résistance, ni de la générosité du sacrifice : « repos engendre couardise : au milieu des quenouilles on s'épouvante « des épées. — Les sentiments généreux naissent du péril affronté : « une foule de vertus tient aux armes. Il n'est pas bon de dorloter « son âme, de s'apoltronir dans les habitudes timides du foyer, dans « l'exercice casanier des professions. Quand on n'a jamais à chanter,

« à Sainte-Hélène, il pourra s'égarer; mais de « lui-même il est fait pour tout ce qui est grand « et national. » On partage la pensée de l'Empereur, en lisant le livre du *Congrès de Vérone;* et l'on est presque séduit par les raisons généreuses et vraiment françaises, qui ont poussé le ministre de la Restauration à poursuivre une entreprise alors si hautement désapprouvée par l'opinion. On admire tout ce qu'un tel conseiller, outre le prestige de son nom et de son talent, pouvait apporter au gouvernement de vues élevées et saines, de grandes et fières inspirations, et même d'habileté dans les négociations. — Chateaubriand même s'est flatté un jour (en se confiant trop à son génie et à son cœur) que, s'il eût été ministre principal sous la Restauration, il en eût changé la destinée. Certes, dans les éloquentes dépêches qu'il écrivait au sujet de cette guerre de 1823,

« jamais à défendre la patrie; quand on n'est plus ni poëte, ni soldat, « les idées d'honneur se perdent, les caractères s'abâtardissent. La « liberté, acoquinée à la gloire ou enthousiasmée du pot-au-feu, se « corrompt de deux manières différentes : par la guerre, elle prend « le génie d'un tyran; par la paix, le cœur d'un esclave. » (*Congrès de Vérone*, t. II, ch. VII.)

il a montré non-seulement avec quelle souplesse il savait accommoder son talent aux affaires, mais surtout quelle généreuse pensée inspirait sa politique. Au dedans, marier les traditions de la monarchie légitime avec les institutions libérales ; au dehors, rendre à la France son ascendant dans les conseils du monde et le prestige de son épée, tel était le double objet qu'il avait en vue. Mais, pour l'atteindre, peut-être le poëte croyait-il trop à la vertu des idées, et n'était-il pas assez disposé à compter ni avec les passions des hommes ni avec les difficultés des choses.

Dans cette question même de la guerre d'Espagne, on sent trop, derrière l'homme d'État, le poëte. Il a été séduit par l'éclat d'une chevaleresque aventure. L'on sait du reste si notre armée, par sa valeur et la promptitude de la victoire, a répondu à ses espérances.

Mais lorsque l'homme de guerre a fait sa tâche, alors commence l'œuvre souvent plus difficile de la diplomatie. *C'est bien coupé*, disait Catherine de Médicis à son fils Henri III, *mais à présent il faut coudre*. Or, les Cortès

une fois dissoutes et Ferdinand délivré par nos armes, Chateaubriand a-t-il su, pour le bien de l'Espagne et la gloire de la France, tirer le meilleur parti d'un tel succès ? Tout entier à l'ivresse du triomphe, le poëte oublie presque d'en assurer les résultats. Lorsque, après la prise du Trocadéro, le duc d'Angoulême, un genou en terre, a remis son épée au Roi d'Espagne, il semble à l'historien du *Congrès de Vérone* que le rôle de la France finisse sur ce noble spectacle, qui fait tressaillir son cœur [1]. Il ne songe plus au lendemain ; et c'est alors seulement que les embarras vont commencer.

[1] Son patriotique orgueil fait surtout explosion, quand il se rappelle ce moment où l'on vint lui annoncer que le roi d'Espagne était enfin sorti de Cadix. « Cette dépêche (dit-il) et les cent coups de « canon qui annoncèrent la délivrance de Ferdinand, pensèrent nous « faire trouver mal de joie. Non certes que nous attachassions un in- « térêt personnel à la rescousse d'un monarque haïssable ; non que « nous crussions tout fini. Mais nous fûmes dans un véritable trans- « port, à l'idée que la France pouvait renaître puissante et redou- « table ; que nous avions contribué à la relever de dessous les pieds « de ses ennemis, et à lui remettre l'épée à la main ; nous éprouvions « un sentiment d'honneur égal à notre amour pour notre patrie. » (*Congrès de Vérone*, t. II, ch. II.) Assurément en effet l'entreprise fut glorieuse pour nos armes ; et à ce moment l'instigateur de cette guerre put être fier du succès. Mais quoiqu'il ait plus songé à la France qu'à l'Espagne, en poussant de toutes ses forces à l'expédi-

Que produisit en effet ce triomphe de nos armes, que des réactions sanglantes et honteuses et le rétablissement d'un stupide despotisme? N'y avait-il donc en Espagne nuls éléments sérieux, sur lesquels on pût essayer de fonder un ordre nouveau ? Qu'a-t-on fait pourtant, après avoir relevé le trône, que de livrer les libéraux aux vengeances de la royauté? — Ce n'est pas néanmoins qu'on puisse accuser Chateaubriand d'avoir entièrement manqué de prévoyance. Pour épargner à l'Espagne les rancunes du tyran rétabli, il a tenté sans doute quelques nobles mais inutiles efforts. Sans doute aussi on peut dire avec lui, que la conduite des affaires d'Espagne allait bientôt lui échapper. Renvoyé peu après du ministère, il ne lui fut pas donné d'achever son œuvre; mais il n'avait que trop éprouvé déjà son impuissance à cet égard. Peut-être fut-il heureux pour lui qu'on lui épargnât ainsi en partie la responsabilité de ces résultats désastreux.

tion, le souvenir de la triste réaction qui ne tarda pas à éclater dans la péninsule sous la protection de notre drapeau, devait, quand il retraçait plus tard l'histoire de son ministère, bien humilier l'orgueil du triomphateur.

Aussi, tout en reconnaissant que son livre donne une haute idée de son intelligence des affaires, on est obligé d'avouer que tant de rares qualités ne suffisent pas pour constituer le véritable génie politique. Ce n'est pas là l'instinct supérieur, auquel on reconnaît les hommes faits pour être les pilotes des États, qui saisissent par une sorte d'intuition de génie les problèmes sans cesse renouvelés par les événements ; ce n'est pas cette puissance décisive d'action, avec laquelle ces maîtres des affaires humaines dominent les circonstances et les volontés, et impriment au cours des choses leur impulsion souveraine [1].

Cet acte mémorable de la vie publique de Chateaubriand nous a valu du moins une belle œuvre d'histoire diplomatique. *Le Congrès de Vérone* fait le plus grand honneur au talent de l'écrivain, dont le style semble ici arrivé à sa perfection. C'est une manière nouvelle, qui ne rappelle plus que de loin l'auteur

[1] Fontanes, son ami, l'avait bien jugé d'avance : « Je l'attends au « ministère, disait-il, sans le lui souhaiter pour lui-même. Il y fera « quelque chose de mémorable ; et puis il tombera. »

d'*Atala* et des *Martyrs*. A côté de dépêches éloquentes, dont le ton sobre et simple pourrait servir de modèle du style diplomatique, on rencontre des scènes pleines de vie, des portraits tracés de main de maître et des peintures de mœurs du plus piquant intérêt. Sans doute l'écrivain se laisse-t-il parfois encore enchanter par son imagination; il aime à briller, il a trop d'étincelles. Le grand artiste de style ne saurait plus revenir à la candeur des maîtres du XVII[e] siècle. Nulle part du moins il ne s'en est rapproché davantage. Plus soutenu par la pensée et plus animé par la passion que dans ses autres ouvrages, il est tout ensemble plus sincère, plus solide et plus souple; et sa phrase semble à la fois plus précise et plus dégagée, sans rien perdre pour cela de sa suavité et de ses magnificences. On admire tout ce que l'écrivain a gagné à traverser les affaires.

On sait quelle brusque disgrâce vint brutalement frapper Chateaubriand presque dans l'ivresse de son triomphe et au moment où il se croyait l'homme indispensable. On sait aussi quelle rancune il en garda. M. de Villèle

put regretter bientôt d'avoir rejeté dans l'opposition ce collègue qui lui faisait ombrage.

Nous devons regretter nous-même pour la Restauration, qu'elle n'ait pu employer au succès de son œuvre difficile un homme qui, outre le prestige de son talent et de sa gloire, lui apportait tant de lumières et le dévouement de son cœur loyal. Mais Louis XVIII, nous le savons, préférait les hommes d'affaires à ce paladin trop avide de gloire et d'aventures. En politique vieilli dans la disgrâce, il se défiait de ce génie chevaleresque et téméraire, en quête de belles entreprises, mais trop peu soucieux des difficultés du lendemain, et qui, s'il échoue, se console volontiers, pourvu qu'il puisse s'écrier, en tombant noblement : *Tout est perdu fors l'honneur* [1] ! — Sans croire avec le vieux Roi

[1] Il y eut des occasions pourtant, où l'inspiration généreuse du poëte put être, même en politique, l'instinct le plus sûr de la sagesse et du devoir. Dans sa défiance pour Chateaubriand, Louis XVIII ne sut pas assez reconnaître le bon sens suprême de quelques-uns de ses conseils. Lorsqu'au début de la Restauration, Chateaubriand conjurait avec des larmes le Roi de ne pas se laisser imposer Fouché dans son premier ministère, et que le Roi repoussait sa prière en invoquant la nécessité, le sentiment d'honneur révolté par un tel scandale conseillait mieux que la politique. — Et plus tard, quand l'Europe victorieuse signifia à Louis XVIII l'ultimatum du traité de Vienne, si le Roi, plutôt que de

qu'il faille reléguer à jamais les gens de lettres dans le monde idéal, et que les poëtes n'aient pas eu parfois, plus que les politiques de profession, l'instinct de ce qui s'agitait au cœur de ce chevaleresque pays de France, il faut convenir toutefois avec Louis XVIII que Chateaubriand, s'il avait les grandes qualités de l'homme d'État, était trop dépourvu des petites, qui ne sont pas moins nécessaires au succès. Car, pour être un conducteur des peuples, l'instinct des grandes choses ne suffit pas. Il faut savoir avec patience et dextérité se plier aux événements en attendant le moment favorable, tourner les difficultés, ménager les opinions et les passions contraires, s'astreindre à une suite obscure de petites choses qui sont souvent la condition des grandes, et, avec une ambition positive et opiniâtre, viser plutôt au succès durable qu'aux satisfactions

subir cette loi des vainqueurs, n'écoutant au contraire que son désespoir et l'indignation du poëte, eût remis à ces alliés exigeants le trône qu'on lui faisait acheter à ce prix, sa démarche hardie n'eût-elle pas été en même temps la plus habile ? L'Europe embarrassée et la France émue auraient assuré bientôt de meilleures conditions au malheureux Prince.

de la vanité. Avec votre nature impétueuse et passionnée, votre fierté chevaleresque, votre romanesque imagination, votre soif de gloire et d'éclat, qu'alliez-vous faire, ô René, auprès de M. de Villèle, dont la médiocrité supérieure vous étonne et vous irrite? J'admire votre grand cœur et vos nobles pensées : mais, pour sauver la Restauration, il fallait plus de prudence et de ménagements que vous n'en apportiez dans les affaires. Avec le tempérament de votre esprit, je crois que la disgrâce, en vous rejetant dans l'opposition, vous a remis à votre vraie place. Là, en effet, il suffit d'être éloquent pour régner; la parole y a toute sa vertu. Et puisque la nature vous a rendu plus propre à manier les idées que les hommes, et à émouvoir les esprits qu'à les conduire, vous jouirez dans ce rôle de toute la puissance et de toute la popularité de votre talent.

Repoussé ainsi dans l'opposition par une destitution imprévue, Chateaubriand se réfugie dans les *Journaux,* pour y faire au Ministère qui l'avait rejeté une implacable guerre ; car il gardait de sa disgrâce une rancune de poëte :

Genus irritabile vatum. Ces hommes éclatants du reste, sur lesquels le monde a les yeux, ont rarement la suprême grandeur de s'oublier. Aveuglés par l'amour-propre, ils lient trop volontiers l'intérêt public à leur fortune. En cédant à son ressentiment, Chateaubriand croyait encore servir son Roi et son pays ; et désormais il ne cessa plus de harceler le gouvernement, sans songer qu'en même temps il ébranlait la royauté. Avec l'éclat de son talent et de sa gloire, il devint bientôt à la tribune et dans la presse le chef de cette croisade libérale, qui, en voulant sauver la Restauration de ses propres excès, en accéléra la chute.

C'est la plume à la main surtout, que le tribun exerçait toute sa puissance. Sans doute il a prononcé à la Chambre des pairs de mémorables discours. Jamais on n'oubliera ses plaidoyers chaleureux en faveur de la Grèce, dont il avait vu de ses yeux la misère, et dont la lutte héroïque enflammait son noble cœur. Mais ce n'est pas à la tribune encore, que Chateaubriand est plus grand orateur. Car il n'improvise pas ; la parole soudaine l'embar-

rasse; il n'est en possession de tout son génie qu'en écrivant; il a besoin de méditer à l'avance les effets de son discours; il en ordonne les parties, il en colore le style à loisir. Ses meilleures harangues ne sont que d'éloquentes brochures qu'il lisait. Aussi, avec sa parole étudiée, obtenait-il plutôt le succès du lendemain, que celui de l'instant même. Le grand artiste semblait parler pour la Chambre et la postérité, κτῆμα εἰσαεί. Ce n'est pas là toutefois l'éloquence qui agite et domine les Assemblées. Aussi la Restauration a-t-elle compté maints orateurs plus puissants que Chateaubriand; mais en revanche elle n'a pas eu de plus grand *Journaliste*. Il faut revoir dans le *Journal des Débats*, avec quel éclat et quelle passion il parlait à la France du haut de cette autre tribune qu'il s'y était faite[1]. Jamais encore la presse n'avait manifesté son pouvoir d'une façon si brillante. Chaque article de Chateaubriand faisait tressaillir la France entière. Mais aussi

[1] Voyez surtout les articles polémiques, dont il a accablé le ministère Villèle, et qu'il a recueillis dans le tome XXVI de ses *OEuvres complètes*.

rien n'égale, en vérité, l'éloquence de ce style tout frémissant de l'émotion du moment, et où semble respirer encore après tant d'années l'âme passionnée de l'orateur. Quel effet devait produire sur les contemporains cette parole tour à tour grave, acérée, dédaigneuse, véhémente, splendide, ironique, palpitante, enflammée, ici trouvant des accents d'une solennité pathétique, là s'emportant en mouvements oratoires irrésistibles ou éclatant en formidables cris de colère! Le tribun d'ailleurs fait appel à tous les sentiments, à toutes les passions généreuses de la France, à ses vieux souvenirs en même temps qu'à ses jeunes espérances ; il mêle ensemble les traditions chevaleresques et les aspirations démocratiques ; il réunit et confond sur sa bannière avec l'image de la fidèle Vendée celle de la liberté moderne, fille de 89 ; et il donne l'assaut au pouvoir, en poussant du fond du cœur le vieux cri de *Vive le Roi*, qui couvre pour ses oreilles le bruit montant d'une révolution. — Mais la liberté, dans ses articles, apparaît si belle, qu'on n'en saurait plus désormais redouter les excès.

Cependant, en s'exaltant de plus en plus par l'ardeur de la lutte et en s'enivrant des applaudissements de la France, Chateaubriand ne s'aperçoit pas qu'il est déjà dans le camp de ses adversaires, et qu'Étienne et Benjamin Constant se félicitent de servir dans son armée. Il combattait en effet à côté d'eux dans la lutte si vive engagée en 1827 entre la presse et la censure. Mais il est convaincu que la fortune de la France et celle de la royauté dépendent du loyal maintien de la Charte. Il s'inquiète des tendances de l'étroite et illibérale politique de Charles X; il voudrait retenir sur la pente, où il s'engage de plus en plus, ce gouvernement aveugle et téméraire, qui conspire contre les libertés publiques et cherche son salut dans la contre-révolution. Il attaque avec vivacité cette politique inintelligente. Mais, jusque dans les entraînements de son opposition, il pense toujours être fidèle; il veut sauver son roi, en lui dénonçant la faute d'un ministère qui doit le perdre.

Certes alors le royaliste libéral n'a pas épargné les conseils sous toutes les formes. Qu'est-

ce encore en effet que l'*Histoire des Stuarts*, publiée vers cette époque, qu'un avertissement indirect qu'il empruntait au passé, pour signaler aux ultra-royalistes les dangers de leur impopulaire réaction ? Le publiciste voyait bien que la France commençait à rêver un 1688. Bien qu'il écarte avec soin bien des analogies menaçantes entre la restauration des Bourbons et celle des Stuarts, il ne peut s'empêcher de signaler la dangereuse chimère de ceux qui pensent pouvoir défaire l'œuvre de la Révolution. « Les Stuarts (dit-il, après avoir exposé « les fautes de Jacques II) auraient-ils pu ré- « gner après la restauration? Très-facilement, « en faisant ce que fit Guillaume en Angleterre, « ce qu'a fait Louis XVIII en France, en don- « nant une charte, en acceptant de la Révolu- « tion ce qu'elle avait de bon, d'invincible, ce « qui était accompli dans les esprits et dans « le siècle, ce qui était terminé dans les mœurs, « ce qu'on ne pouvait essayer de détruire sans « remonter violemment les âges, sans boule- « verser de nouveau la nation. Les révolutions « qui arrivent chez les peuples dans le sens

« naturel, c'est-à-dire dans le sens de la mar-
« che progressive du temps, peuvent être ter-
« ribles, mais elles sont durables ; celles que
« l'on tente en sens contraire, c'est-à-dire en
« rebroussant le cours des choses, ne sont pas
« moins sanglantes ; mais, fléau d'un moment,
« elles ne fondent, elles ne créent rien ; tout
« au plus elles peuvent exterminer. Les Stuarts
« ont passé, les Bourbons resteront, parce
« qu'en nous rapportant leur gloire, ils ont
« adopté les libertés récentes, douloureusement
« enfantées par nos malheurs. Charles II dé-
« barque à Douvres les mains vides ; il n'avait
« dans ses bagages que des vengeances et le
« pouvoir absolu ; Louis XVIII s'est présenté
« à Calais, tenant d'une main l'ancienne loi,
« de l'autre la loi nouvelle avec l'oubli des
« injures et le pouvoir constitutionnel ; il était
« à la fois Charles II et Guillaume III ; la lé-
« gitimité deshéritait l'usurpation. Le loyal
« Charles X, imitant son auguste frère, n'a
« voulu ni changer le culte national, ni dé-
« truire ce qu'il avait juré de maintenir. » —
Et nunc, Reges, intelligite.

Mais, irrité de cette opposition qui lui semblait factieuse, Charles X ne pouvait plus rien entendre. Chateaubriand du reste, dans ses attaques contre le ministère, entraîné par sa passion, allait souvent au-delà de sa pensée. Il croyait (illusion trop commune en France) que l'édifice monarchique était assez enraciné déjà dans le sol, pour pouvoir être ainsi sapé impunément.

Après 1830 cependant, le tribun, étonné de son œuvre, ne dut-il pas se reprocher d'avoir apporté trop de ressentiment dans sa polémique, et de n'avoir pas toujours été assez scrupuleux sur le choix des armes ? Qu'il dut regretter, par exemple, d'avoir si légèrement, pour des dissidences d'opinions, ou même pour des querelles de portefeuille, invoqué contre les ministres les lois violées, le rôle de la France amoindri, les humiliations infligées à l'honneur national ! Exagérations ordinaires des partis, mais qui altèrent l'autorité morale de la presse, et qui trop souvent, prises au sérieux par des esprits naïfs, préparent de loin les révolutions. Nous n'avons vu nous-même

que trop fréquemment en France les funestes résultats de ce dénigrement quotidien, qui dispose en outre les esprits à la défiance et au mépris des dépositaires du pouvoir.

Toutefois, si le royaliste fidèle a pu songer plus tard avec amertume à la vivacité téméraire de ses attaques en ces jours de fièvre, ce n'est pas à nous qu'il appartient de lui reprocher cette ivresse de ses convictions libérales. Qu'il soit absous des fautes qu'il a pu faire, en considération de ses intentions généreuses, de son dévouement à la race de ses rois, et des services qu'il a rendus à son pays. Car personne n'a plus contribué encore que Chateaubriand, à relever l'esprit public après nos désastres, à réconcilier la nouvelle France avec l'ancienne, à populariser, par la gloire de ses souvenirs, la dynastie revenue de l'exil, et à engager ces rois du passé dans les voies de l'avenir. En même temps qu'il couvrait la monarchie du prestige de son talent, il n'a jamais cessé de défendre avec une foi sincère le gouvernement constitutionnel et la liberté. Mais si la France moderne se félicitait d'avoir ainsi entièrement

converti à ses intérêts et à ses idées ce noble champion, la royauté ne sut pas le comprendre et le suivre dans cette carrière hardie et glorieuse où il voulait l'entraîner. La Restauration, plus docile à ses conseils, aurait-elle pu se sauver? Je n'ose prononcer sur cette question. Il est de fausses situations, que nulle sagesse peut-être ne saurait corriger :

Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent [1].

[1] A la fin de son histoire du *Congrès de Vérone*, l'écrivain laisse échapper de tristes et éloquentes paroles au sujet de l'aveuglement, dont la longue infatuation du rang suprême semble frapper les derniers héritiers d'une vieille dynastie. A force d'être rois, on dirait qu'ils cessent presque d'être hommes; ils perdent la sagesse vulgaire de la vie, et ne comprennent plus rien aux événements. « Durée de « race, dit-il, si salutaire aux peuples monarchiques, ne serait-elle « pas redoutable aux rois? Le pouvoir permanent les enivre; ils per- « dent les notions de la terre; tout ce qui n'est pas à leurs autels, « prières prosternées, humbles vœux, abaissement profond, est im- « piété. Leur propre malheur ne leur apprend rien : l'adversité n'est « qu'une plébéienne grossière qui leur manque de respect; et les ca- « tastrophes ne sont pour eux que des insolences. Ces hommes, par « le laps du temps, deviennent des *choses :* ils ont cessé d'être des « *personnes :* ils ne sont plus que des monuments, des pyramides, de « fameux tombeaux. » (T. II, ch. XXVI.)

LIVRE TROISIÈME.

LA RETRAITE ET LA VIEILLESSE.

CHAPITRE PREMIER.

Les *Études historiques. — Traduction du Paradis Perdu. — Essai sur la Littérature anglaise.*

La carrière politique de Chateaubriand s'arrête en 1830. Quelle fut sa douleur, quand il vit emporter par une tempête de trois jours cette monarchie légitime, à laquelle il avait voué tous les efforts et toutes les espérances de sa vie! Quel trouble, en pensant à la part imprudente qu'il avait prise à cette ruine de sa propre cause, et en se voyant, au lendemain de la révolution, porté en triomphe sur les bras de la jeunesse qui l'avait faite! Qu'il expiait cruellement en ce jour sa popularité!

Quelle fut cependant sa conduite en cette circonstance? On le sait. Fidèle à lui-même et à l'honneur de sa vie, il refusa de servir le nouveau gouvernement. Tandis que tout se précipitait vers le parti victorieux, le vieil athlète se retirait sous sa tente, mais pour revenir bientôt à la brèche et attaquer cette monarchie de Juillet, qu'il ne voulait pas reconnaître. Car il n'accepte pas le fait accompli. En dépit de la fortune, le droit ne reste-t-il pas intact? Son roi est le roi de l'exil [1]. Aussi, quoique fatigué par l'âge et par le malheur, il ressaisit d'une main fiévreuse, pour combattre le nouveau règne, la plume étincelante et outrageuse avec laquelle, au début de sa vie politique, il écrivait son pamphlet contre Bonaparte. Contre ce gouvernement détesté, il ameute tous les principes, tous les souvenirs, toutes les colères. L'origine illégitime de ce pouvoir en corrompt à ses yeux tous les actes. Il est cruel envers lui, injuste, implacable. Il

[1] « Dévoué aux premières adversités de la monarchie, je me suis « consacré à ses dernières infortunes : le malheur me trouvera toujours pour second. » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. VIII, p. 99.)

ne lui tient compte ni des circonstances qui l'ont fatalement amené, ni de ses intentions, ni de ses bienfaits réels, ni de ses efforts pour concilier l'ordre et la liberté et pour pratiquer loyalement ce régime constitutionnel, dont il avait lui-même ardemment poursuivi la réalité. Sans partager sa passion, honorons cette indomptable fidélité au malheur. Cela console de tant de scandaleuses défections, dont les révolutions n'offrent que trop souvent l'affligeant exemple. Jusqu'à sa mort, Chateaubriand restera attaché à la royauté déchue, dont il n'a pas partagé les fautes, mais dont il veut partager l'infortune. Quoique pauvre et accablé d'infirmités, on le verra pieusement courir à l'appel de son vieux roi à Prague [1], ou

[1] On ne peut relire, sans être remué jusqu'au fond du cœur, ces lignes émues, où le courtisan de la disgrâce nous raconte sa dernière visite à Charles X, qui achevait dans la morne tristesse du château de Buschtirad sa vie si pleine de traverses. « La dernière fois, dit-il, « que je vis les proscrits de Rambouillet, ce fut à Buschtirad en « Bohême. Charles X était couché ; il avait la fièvre. On me fit entrer « de nuit dans sa chambre : une petite lampe brûlait sur la che- « minée. Je n'entendais dans le silence des ténèbres que la respira- « tion élevée du trente-cinquième successeur de Hugues Capet. Mon « vieux roi ! votre sommeil était pénible : le temps et l'adversité, « lourds cauchemars, étaient assis sur votre poitrine. Un jeune « homme s'approcherait du lit d'une jeune fille avec moins d'amour

accomplir près du jeune Henri établi à Londres le pèlerinage de l'exil.

Cependant, tout en gardant jusqu'à la fin son poste d'honneur, si son cœur est toujours fidèle, son ardeur s'évanouit peu à peu avec son espérance. Il comprend que la cause à laquelle il s'est donné est perdue sans retour. Il repasse alors avec amertume la dure leçon que les événements lui ont infligée à lui-même. Du moins il a appris par sa douloureuse expérience à devenir plus tolérant pour l'exagération sincère des opinions et les chimériques ardeurs de la jeunesse, et à respecter les convictions même erronées, pourvu qu'elles soient loyales. Il donne la main à ses adversaires ; il com-

« que je ne me sentis de respect, en marchant d'un pas furtif vers « votre couche solitaire. Du moins je n'étais pas un mauvais songe, « comme celui qui vous réveilla pour aller voir expirer votre fils! Je « vous adressais intérieurement ces paroles, que je n'aurais pu pro- « noncer tout haut sans fondre en larmes : « Le ciel vous garde de « tout mal à venir! Dormez en paix ces nuits avoisinant votre dernier « sommeil! assez longtemps vos vigiles ont été celles de la douleur. « Que ce lit de l'exil perde sa dureté en attendant la visite de Dieu ! « Lui seul peut rendre légère à vos os la terre étrangère. » (*Congrès de Vérone*, t. II, p. 440.) L'émotion de ce morceau est sincère assurément : pourquoi faut-il que le pieux visiteur se souvienne encore ici de l'écrivain et de l'artiste, et gâte à plaisir le pathétique d'une telle scène par la recherche de l'effet et des contrastes artificiels?

mence à voir Béranger, Carrel, Arago, Lamennais lui-même, objet jusqu'alors de ses plus vives antipathies. Sans acception de partis, il estime tout ce qui est honnête et généreux ; et, s'il éprouve encore de la colère, ce n'est plus qu'à l'égard de ces âmes mercenaires, toujours prêtes à trahir leur parti de la veille pour suivre la fortune.

Exclu ainsi de plus en plus de la vie publique, c'est dans les lettres que Chateaubriand va chercher de nouveau un aliment à l'activité de son âme et une consolation à ses mortels ennuis. Il revient alors à ces travaux d'histoire qu'il s'était promis pour la maturité de son âge, et que sa carrière politique avait interrompus.

La brochure des *Quatre Stuarts* n'avait été qu'un à-compte. Mais les *Études historiques* nous apprirent, dès 1830, à quelles recherches sérieuses et savantes le ministre, l'ambassadeur ou le publiciste aimait à se livrer dans les intervalles des affaires ou de la lutte. A travers les vicissitudes de sa vie publique, Chateaubriand n'avait jamais renoncé au dessein d'é-

crire une *Histoire de France*, mais conçue dans les plus larges proportions[1].

[1] On comprend chez l'auteur des *Martyrs* cette ambition. Dans les recherches qu'il avait entreprises pour son poëme, il avait entrevu le premier une histoire nouvelle du passé. Un monde inconnu s'était comme révélé à ses yeux, et il avait été saisi de tout ce qu'il y avait à la fois d'original et de dramatique dans le spectacle des premiers temps de la monarchie, dont jusqu'alors une histoire inintelligente nous dissimulait la rudesse sous le vernis d'une fade et menteuse élégance. Dans la préface de ses *Études*, Chateaubriand signale avec un indulgent sourire ce travestissement des temps barbares et l'insuffisance de nos historiens. « Quant aux deux premières races, dit-il, « il le faut avouer, Velly est quelquefois ridicule : mais il peignait à « la manière de son temps. Khlovigh, dans nos annales anté-révolu« tionnaires, ressemble à Louis XIV, et Louis XIV à Hugues Capet. « On avait dans la tête le type d'une grave monarchie, toujours la « même, marchant carrément avec trois ordres et un parlement en « robe longue : de là cette monotonie de récits, cette uniformité de « mœurs, qui rend la lecture de notre histoire générale insipide. — « Mais si nous apercevons les faits sous un autre jour, ne nous figu« rons pas que cela tienne à la seule force de notre intelligence. Nous « venons après la monarchie tombée ; nous toisons à terre le colosse « brisé : nous lui trouvons des proportions différentes de celles qu'il « paraissait avoir lorsqu'il était debout. Placés à un autre point de « la perspective, nous prenons pour un progrès de l'esprit humain le « simple résultat des événements, le dérangement ou la disparition « des objets. Le voyageur, qui foule aux pieds les ruines de Thèbes, « est-il l'Égyptien qui demeurait sous une des cent portes de Pharaon?» Il est certain, en effet, que la Révolution survenue avait, à travers les ruines, ouvert sur le passé des perspectives nouvelles et en éclairait de sa propre lumière les transformations sociales. L'histoire de France était donc à refaire sur un plan nouveau. Car si l'histoire donne des leçons, elle en reçoit à son tour : son maître est l'expérience, qui lui apprend d'époque en époque à mieux voir et à mieux juger. En même temps que Chateaubriand contemplait en historien et en moraliste tout ce passé de la France ainsi renouvelé, il s'épre-

L'*Introduction* qu'il a mise en tête de ses *Études historiques* nous déploie le vaste plan du monument qu'il avait rêvé. En faisant de la France comme la tête et le cœur de la civilisation chrétienne, il s'était complu à l'idée de rattacher à cette histoire un large tableau de la révolution immense que le Christianisme avait opérée dans le monde. Il prenait la foi nouvelle à son berceau sur le Calvaire, pour en suivre les progrès, la longue lutte contre la société antique, et le triomphe éclatant; puis, déchaînant sur l'empire romain l'inondation des peuples barbares, qui engloutit presque tous les restes de la civilisation païenne, il

nait en poëte de tout ce qu'il trouvait de mouvement, de couleur et de vie dans les récits des vieux chroniqueurs depuis Grégoire de Tours jusqu'à Froissart, et il voulait faire revivre dans un tableau pittoresque et fidèle ces mœurs d'autrefois. — S'il n'a laissé qu'une ébauche, il a du moins donné à d'autres l'idée de l'œuvre. Il nous a inspiré le goût de nos origines : en éveillant nos souvenirs et en excitant notre curiosité par la séduction de son coloris, il nous a appris à remonter le courant des âges : il a suscité des historiens. Il précède dans la carrière les Augustin-Thierry, les Guizot, les Barante, les Michelet, les H. Martin, dont il semble avoir provoqué la vocation. C'est lui qui a ouvert les voies et donné le branle à toutes ces études historiques, qui formeront peut-être encore la part la plus glorieuse de la littérature de notre siècle.

Tu duca, tu signore, e tu maestro.

nous montrait l'Église surnageant au-dessus de l'abîme, comme une arche de salut qui porte en ses flancs les germes immortels de la civilisation nouvelle. Entre tous les peuples modernes qui doivent sortir de ce chaos fécond, la France apparaît bientôt comme une nation prédestinée. C'est autour d'elle que l'écrivain se plaît à faire graviter le monde barbare et à grouper toute l'histoire du Moyen Age, du moins jusqu'à l'époque de l'avénement des Valois. Car, à partir de ce moment, l'historien resserre son cadre, semblable à un fleuve, qui, après s'être égaré dans la plaine, comme pour recueillir ses affluents, semble ensuite se creuser un lit plus profond, à mesure que son cours devient plus puissant. En se bornant désormais à la France, il en voulait ainsi poursuivre l'histoire jusqu'à la Révolution.

Mais, comme on le voit d'après son esquisse, c'était toute l'histoire du Christianisme et du Moyen Age qu'il voulait refaire, pour l'opposer à l'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire. On ne peut assez regretter qu'il n'ait pu élever ce monument à la gloire de la civilisation chré-

tienne et de son pays. Mais une telle œuvre eût exigé qu'il y consacrât sans réserve toute la maturité de sa vie. Comme il sentait le temps et les forces lui manquer pour l'accomplir, il voulut du moins en faire connaître l'idée générale et montrer ce qu'il avait recueilli de matériaux. « Sur la route où le temps m'arrête, « dit-il dans sa préface, je montre de la main « aux jeunes voyageurs les pierres que j'avais « entassées, le sol et le site où je voulais bâtir « mon édifice. »

Il n'y faut chercher, en effet, qu'un plan et des débris. Ce n'est qu'un recueil assez indigeste de morceaux souvent inachevés, et dont quelques-uns même doivent dater de bien loin. L'écrivain y a vidé ses cartons ; on croit reconnaître en maints fragments les études avec lesquelles il préparait autrefois son *Essai sur les Révolutions* ou son épopée des *Martyrs*. Mais, en recueillant ces travaux de sa jeunesse, il n'a pas pris la peine de les assortir. On y rencontre çà et là des morceaux splendides, mais perdus au milieu de pages négligées et surchargées d'une érudition ingrate ; on

dirait des ruines d'un palais inachevé, parmi lesquelles s'élèvent quelques fûts élégants de colonnes, quelques pilastres aux chapiteaux magnifiquement sculptés, mais qui attendent en vain leur entablement [1]. Rien, si ce n'est le

[1] Qu'on en juge par ce morceau, jeté après quelques notes confuses sur les *Mœurs des barbares*, qui venaient camper au milieu des ruines de l'empire romain. Tout à coup l'historien s'élève à l'éloquence de Bossuet, pour nous faire sentir la vocation mystérieuse qui entraînait vers Rome ces hordes sauvages, instruments aveugles et irrésistibles des desseins et des vengeances de la Providence divine. « Les conducteurs des nations barbares, dit-il, avaient quelque chose « d'extraordinaire comme elles. Au milieu de l'ébranlement social, « Attila semblait né pour l'effroi du monde. Il s'attachait à sa des« tinée je ne sais quelle terreur : et le vulgaire se faisait de lui une « opinion formidable..... Sa capitale était un camp ou grande ber« gerie de bois, dans les pacages du Danube . les rois qu'il avait « soumis veillaient tour à tour à la porte de sa baraque : ses femmes « habitaient d'autres loges autour de lui. Couvrant sa table de « plats de bois et de mets grossiers, il laissait les vases d'or et d'ar« gent, trophées de la victoire et chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, « aux mains de ses compagnons. C'est là qu'assis sur une escabelle, « le Tartare recevait les ambassadeurs de Rome et de Constantinople... « Peuples et chefs remplissaient une mission, qu'ils ne pouvaient eux« mêmes expliquer : ils abordaient de tous côtés aux rivages de la « désolation, les uns à pied, les autres à cheval ou en chariots ; les « autres traînés par des cerfs ou des rennes ; ceux-ci portés sur des « chameaux, ceux-là flottant sur des boucliers ou des barques de cuir « ou d'écorce. Navigateurs intrépides parmi les glaces du nord ou les « tempêtes du midi, ils semblaient avoir vu le fond de l'Océan à dé« couvert. Les Vandales, qui passèrent en Afrique, avouaient céder « moins à leur volonté qu'à une impulsion irrésistible. — Ces cons« crits du Dieu des armées n'étaient que les aveugles exécuteurs d'un « dessein éternel : de là cette fureur de détruire, cette soif de sang,

style, n'a reçu la dernière main de l'artiste. On s'aperçoit trop qu'en reprenant cette œuvre longtemps interrompue à une heure de découragement, l'historien s'acquittait d'une tâche ingrate et tardive. L'esprit qui devait animer l'ouvrage n'y est plus. Sa pensée est ailleurs. « J'écrivais, dit-il lui-même, l'histoire an-« cienne, et l'histoire moderne frappait à ma « porte. En vain je lui criais : Attendez, je vais « à vous. Elle passait au bruit du canon, en

« qu'ils ne pouvaient éteindre ; de là cette combinaison de toutes « choses pour leur succès, bassesse des hommes, absence de courage, « de vertu, de talent, de génie. Genséric était un prince sombre, « sujet aux accès d'une noire mélancolie ; au milieu du bouleverse-« ment du monde il paraissait grand, parce qu'il était monté sur ses « débris. Dans une de ses expéditions maritimes, tout était prêt, lui-« même embarqué : où allait-il ? il ne le savait pas. « *Maître*, lui dit « le pilote, *à quels peuples veux-tu porter la guerre ? — A ceux-là,* « répond le vieux Vandale, *contre qui Dieu est irrité.* » — Alaric « marchait vers Rome ; un ermite barre le chemin au conquérant ; « il l'avertit que le ciel venge les malheurs de la terre. « *Je ne puis « m'arrêter*, dit Alaric, *quelqu'un me presse et me pousse à saccager « Rome.* » Trois fois il assiége la ville éternelle avant de s'en emparer ; « Jean et Brazilius, qu'on lui député, lors du premier siége, pour « l'engager à se retirer, lui représentent que, s'il persiste dans son « entreprise, il lui faudra combattre une multitude au désespoir. « *L'herbe serrée*, repart l'abatteur d'hommes, *se fauche mieux.* « Néanmoins il se laisse fléchir et se contente d'exiger des sup-« pliants tout l'or, tout l'argent, tous les ameublements de prix, tous « les esclaves d'origine barbare. *Roi*, s'écrient les envoyés du Sénat, *que « restera-t-il donc aux Romains ? — La vie.* » (*Étude VI*e, *II*e *part.*)

« emportant trois générations de rois... Quand « une société se compose et se décompose, « quand il y va de l'existence de chacun et de « tous, quand on n'est pas sûr de l'avenir « d'une heure, qui se soucie de ce que dit et « pense son voisin? Il s'agit bien de Néron, de « Constantin, de Julien, des apôtres, des mar- « tyrs, des Pères de l'Église, des Goths, des « Huns, des Vandales, des Francks, de Clovis, « de Charlemagne, des Hugues Capet et de « Henri IV! Il s'agit bien du naufrage de l'an- « cien monde, lorsque nous nous trouvons « engagés dans le naufrage du monde mo- « derne! » Ainsi l'étude du passé ne saurait plus le distraire des spectacles du présent. Après s'être mêlé aux intérêts et aux passions du siècle, comme il l'a fait, Chateaubriand ne saurait plus retrouver dans le sanctuaire des Muses un refuge serein pour son âme fatiguée. Son talent même le trahit désormais; il ne le retrouvera plus qu'une seule fois dans toute sa plénitude, ce sera pour écrire l'histoire de son ministère dans ce *Congrès de Vérone*, dont nous avons déjà parlé.

Je croirais volontiers que c'est encore en grande partie des cartons de sa jeunesse que Chateaubriand a tiré, pour la publier alors, sa traduction de *Milton*, et peut-être aussi quelque chose de son *Essai sur la Littérature anglaise*, dont il a fait comme une introduction du *Paradis perdu*. Car je me figure que le poëte des *Martyrs* avait entrepris cette lutte laborieuse avec Milton, dans le dessein de pénétrer plus intimement dans le génie de l'Homère anglais, de hanter de plus près ses visions sublimes, mais surtout de rompre son style aux tours de cette langue si originale et si forte, et de lui dérober quelques-unes de ses images si neuves et si hardies.

Pourquoi cependant, au déclin de sa carrière, reprend-il cette œuvre laborieuse et sans gloire? Rejeté, ainsi que Milton, de la vie publique par la tempête, peut-être espérait-il, dans le commerce de son œuvre sublime, apprendre comme lui à retirer son âme du monde, et à oublier les disgrâces de la vie dans la contemplation des choses immortelles. Quoi qu'il en soit, on est saisi tout d'abord

du pieux scrupule, avec lequel le traducteur s'est efforcé de conserver à son modèle dans notre langue toute l'originalité de sa physionomie. Dans sa superstition d'exactitude, il va souvent même jusqu'à violenter le génie, les allures, le goût de notre langue, qu'il livre en proie à Milton. — On ne peut approuver ce système bizarre et forcé de traduction trop littérale. Ces contorsions de style, ces phrases disloquées, ces tons heurtés, étonnent et embarrassent le lecteur. Sans doute sous cette forme abrupte on rencontre parfois des fiertés de style du plus grand effet; à travers ce langage hérissé de barbarismes, il semble qu'on ait eu vraiment commerce avec le génie de Milton; on a senti sa présence, sa flamme; c'est lui-même qu'on a vu, non pas à travers le voile d'une traduction, mais rayonnant par intervalles dans un air pur et lumineux. Toutefois cette fidélité à outrance n'en est pas moins une erreur de goût chez le grand écrivain. — Mais, pour moi, dans ce labeur ingrat, je ne veux admirer ici que la dévotion du génie au génie; je ne veux voir que l'édifiant exemple

de travail et d'abnégation que nous a laissé le grand artiste, en s'abdiquant lui-même si complétement en présence du maître, et en se condamnant à une telle servitude, s'il peut à ce prix dérober quelques-uns des secrets de son art.

Dans l'*Essai sur la Littérature anglaise*, dont Chateaubriand a fait précéder sa traduction de Milton, ne cherchons ni une histoire complète ni un examen systématique des lettres en Angleterre. Car ce n'est en vérité qu'un recueil, magnifique sans doute par endroits, mais inégal, de morceaux d'une date plus ou moins ancienne, que le grand critique a voulu relier ensemble, mais non sans y laisser d'étranges et regrettables lacunes. On y retrouve maintes pages splendides, qu'on a lues déjà dans les *Quatre Stuarts*, dans les *Études historiques*, ou même dans le *Moniteur* de 1802, et que l'auteur reproduit ici, en les recousant négligemment à son œuvre nouvelle.

Si notre attente cependant est déçue d'un côté, combien n'est-elle pas dépassée de l'autre!

Si le critique a négligé bien des parties, en revanche avec quelle supériorité d'esprit et quelle éloquence n'a-t-il pas apprécié les écrivains anglais qui ont été l'objet de sa prédilection! Quelle grande manière de sentir Shakspeare, Milton surtout, et de nous initier à tout leur génie! On peut dire que ces deux maîtres ont reçu là d'un de leurs pairs leur plus glorieuse couronne. Mais, tout en admirant le talent, partout où il le rencontre, avec une impartialité supérieure et sympathique, Chateaubriand sait voir cependant et marquer dans ces grandes œuvres les faiblesses et les bizarreries que le goût condamne, mais qu'un fanatisme aveugle adore à l'égal des beautés les plus hardies. Dans ces productions si fortes, mais si mêlées parfois de la poésie anglaise, il sépare l'or des scories avec un bon sens suprême, en homme désabusé des prestiges de l'art, mais qui conserve pour les beautés véritables la ferveur du premier amour. C'est pour lui l'occasion de relever, en face de ces œuvres étrangères admirées par des énergumènes jusque dans leurs incorrections, la perfection vraiment

divine de nos maîtres classiques alors si blasphémés [1].

Car ce qui ajoute au mérite de ce livre, où Chateaubriand, à propos des grandes œuvres de la littérature anglaise, proclamait les principes éternels du goût, c'est son opportunité. L'ouvrage paraissait au moment des plus grandes extravagances de l'école romantique. On sait comment, en effet, cette impulsion généreuse et féconde que Chateaubriand lui-même avait imprimée dès le début du siècle aux lettres françaises, après avoir excité d'abord les plus magnifiques et les plus justes espérances, avait fini par se perdre dans les excès de quelques esprits violents. La révolution romantique, à l'exemple de notre révolution politique, dont elle transportait dans le

[1] « Pleine et entière justice étant rendue à des suavités de pinceau « et d'harmonie, je dois dire que les ouvrages de l'école romantique « gagnent beaucoup à être cités par extraits : quelques pages fé- « condes sont précédées de beaucoup de feuillets arides. Lire Shakspeare jusqu'au bout sans passer une ligne, c'est remplir un pieux, « mais pénible devoir envers la gloire et la mort : des chants entiers « de Dante sont une chronique rimée dont la diction ne rachète pas « toujours l'ennui. — Le mérite des monuments des siècles classiques « est d'une nature contraire : il consiste dans la perfection de l'en- « semble et la juste proportion des parties. » (*Essai*, tome Ier, p. 285.)

monde de la littérature l'esprit de liberté et de progrès, après avoir eu son 89, avait abouti à l'anarchie de 93. Les fanatiques, en poussant à outrance les principes de la réaction littéraire, en compromettent le succès. La révolution de Juillet ajoute encore à l'effervescence des esprits. Plus d'autorité dans les choses de goût, plus de principes, plus de traditions, plus de règles : l'art est livré aux caprices de chacun. Plus d'idéal : l'imitation exacte de la nature, même dans ce qu'elle a de chétif et de défectueux, est désormais la perfection unique à laquelle le poëte doit tendre.

Au milieu de cette anarchie, c'est au patriarche de la poésie romantique, c'est à celui-là même qui, au début du siècle, avait brisé le cercle étroit où notre poésie classique était enfermée et nous avait signalé avec tant d'éclat les sources nouvelles, c'est à lui, dis-je, qu'il appartenait surtout d'élever sa voix si autorisée, pour protester contre ces brutales théories au nom de la nature et du bon sens. Quelle poétique excellente ne pourrait-on pas tirer de son ouvrage?

« Persuadons-nous qu'écrire est un art ; que « cet art a des genres ; que chaque genre a « des règles. Les genres et les règles ne sont « point arbitraires ; ils sont nés de la nature « même ; l'art a seulement séparé ce que la na- « ture a confondu ; il a choisi les plus beaux « traits, sans s'écarter de la ressemblance du « modèle. La perfection ne détruit point la « vérité. Racine, dans toute l'excellence de son « art, est plus naturel que Shakspeare, comme « l'Apollon, dans toute sa divinité, a plus les « formes humaines qu'un colosse égyptien [1].

« Soutenir qu'il n'y a pas d'art, qu'il n'y a « point d'idéal, qu'il ne faut pas choisir, qu'il « faut tout peindre ; que le laid est aussi beau « que le beau ; c'est tout simplement un jeu « d'esprit dans ceux-ci, une dépravation de « goût dans ceux-là, un sophisme de la pa- « resse dans les uns, de l'impuissance dans les « autres [2].

« Le génie enfante, le goût conserve. Le « goût est le bon sens du génie..... Ce toucher

[1] Tome Ier, page 266.

[2] Tome II, page 253.

« sûr, par qui la lyre ne rend que le son qu'elle « doit rendre, est encore plus rare que la fa- « culté qui crée. L'esprit et le génie, diverse- « ment répartis, enfouis, latents, inconnus, « passent souvent parmi nous sans déballer, « comme dit Montesquieu ; ils existent en même « proportion dans tous les âges ; mais dans le « cours de ces âges il n'y a que certaines na- « tions, chez ces nations qu'un certain mo- « ment où le goût se montre dans sa pureté ; « avant ce moment, après ce moment, tout « pèche par défaut ou par excès. Voilà pour- « quoi les ouvrages accomplis sont si rares ; « car il faut qu'ils soient produits aux heureux « jours de l'union du goût et du génie. Or « cette grande rencontre, comme celle de quel- « ques astres, semble n'arriver qu'après la « révolution de plusieurs siècles, et ne durer « qu'un instant [1]. »

Ce n'est pas que Chateaubriand n'admette que les conditions de l'art puissent dans une certaine mesure changer avec le temps. Ainsi il ne prétend pas enfermer pour toujours

[1] Tome Ier, page 291.

la tragédie classique dans le cadre idéal, mais étroit, qui suffisait aux contemporains de Racine. Il sentait bien qu'au lendemain de la Révolution, si féconde en péripéties redoutables et en émouvantes catastrophes, le théâtre, pour égaler les vicissitudes et les douleurs du monde réel, devait, dans sa sphère idéale, compliquer les situations et inventer de plus puissants ressorts, afin d'exciter une horreur ou une pitié plus profonde. Mais, tandis que les dramaturges d'alors ne songeaient qu'à émouvoir les sens et à faire frémir la chair, en étalant sur la scène des échafauds et des crimes sans nom, et en appelant à leur aide tous les prestiges du décorateur et du machiniste, le grand artiste nous rappelle à l'art véritable; c'est dans l'âme humaine qu'il nous invite à creuser davantage, pour y découvrir de nouvelles sources de larmes. Il veut aussi que l'émotion dramatique élève l'âme, et ne fasse couler que des larmes généreuses.

« La liberté qu'on se donne de tout dire et « de tout représenter, le fracas de la scène, « la multitude des personnages imposent, mais

« ont au fond peu de valeur ; ce sont liberté « et jeux d'enfants. Rien de plus facile que de « captiver l'attention et d'amuser par un conte; « pas de petite fille qui, sur ce point, n'en re- « montre aux plus habiles. Croyez-vous qu'il « n'ait pas été aisé à Racine de réduire en ac- « tion les choses que son goût lui a fait re- « jeter en récit?... Il n'a retranché de ses « chefs-d'œuvre que ce que des esprits ordi- « naires y auraient pu mettre. Le plus méchant « drame peut faire pleurer mille fois davan- « tage que la plus sublime tragédie. Les vraies « larmes sont celles que fait couler une belle « poésie, les larmes qui tombent au son de la « lyre d'Orphée; il faut qu'il s'y mêle autant « d'admiration que de douleur; les Anciens « donnaient aux Furies mêmes un beau visage, « parce qu'il y a une beauté morale dans le « remords [1]. » Lorsqu'on vient de traverser l'atmosphère malsaine des théories et des œuvres contemporaines, et qu'on a vu l'école ro-

[1] Tome Ier, page 266. — Déjà l'écrivain, dans sa *Préface* d'Atala, annonçant sa poétique, disait : « Les Muses sont des femmes cé- « lestes, qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces : quand « elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir. »

mantique s'égarer dans tant d'aberrations non moins fatales au goût qu'à la morale, qu'on est heureux de venir respirer avec Chateaubriand dans ces régions sereines et lumineuses, où le grand art, l'art véritable réapparaît enfin dans sa doctrine immortelle, tel que l'ont consacré par leurs exemples les plus illustres génies de tous les temps, les Homère, les Sophocle, les Milton, pour être à jamais la joie et l'enseignement des hommes! Comme l'esprit fatigué des inventions fantastiques d'une poétique bizarre, qui le troublaient jusqu'au vertige, aime à rentrer ici et à se reposer dans la lumière du vrai!

C'est un noble spectacle, que de voir ainsi notre vieil Homère sortir de sa retraite pour essayer de sauver du naufrage les principes éternels de la morale et du goût, sans lesquels il n'y a plus d'art véritable, comme au début de sa carrière il travaillait déjà à dégager des ruines de la Révolution les fondements de l'ancien ordre social, sur lesquels devait s'élever la société nouvelle. Mais tandis que, dans cette œuvre de sa jeunesse, l'espérance ani-

mait et soutenait ses efforts, ici, au contraire, sa voix est triste, son cœur découragé. En considérant ce trouble des esprits, cet art nouveau qui s'intitule réaliste parce qu'il se voue effrontément à glorifier la matière, cette brutale poétique découlant d'immorales théories, il croit les lettres sur la pente d'un irremédiable déclin, et il en contemple l'avenir avec une sombre mélancolie.

CHAPITRE II.

Découragement des dernières années de Chateaubriand. — La *Vie de Rancé.* — Les *Mémoires d'outre-tombe.* — Conclusion.

Toutes les œuvres de cette époque de la vie de Chateaubriand se ressentent pareillement du découragement de sa triste vieillesse. Depuis que la tempête de Juillet, en emportant la monarchie des Bourbons, l'a rejeté hors de la carrière des affaires, et l'a ainsi rendu au démon solitaire de son cœur, il ne voit plus rien qu'à travers les voiles de la tristesse qui l'obsède, et il aime à s'envelopper dans les ombres de sa tombe. Le scepticisme de sa jeunesse ressaisit ce cœur blessé, à qui l'espérance vient à manquer; et, comme un prophète lamentable, il n'élève plus la voix que pour exhaler

l'ennui de ses mécomptes et ses pressentiments funestes [1].

Qu'il est douloureux de voir ce génie sans égal, ce roi des talents de notre âge, au lieu de s'élever avec la vie et le malheur dans la sérénité et la lumière, s'affaisser au contraire dans le découragement et porter sur l'avenir un regard si désespéré! L'abaissement des âmes, la décadence des lettres, les bouleversements de l'Europe, une période sans nom, où l'on ne verrait plus ni grands talents ni

[1] Ainsi déjà, en terminant son histoire du *Congrès de Vérone*, Chateaubriand jetait un regard triste et découragé vers cet horizon chargé de sombres nuages, où il épiait en vain l'aube d'un jour nouveau. « Ces temps d'arrêt, dit-il, pendant lesquels les peuples hale-« tants se reposent, ne peuvent être pris pour des pas en arrière que « par des esprits superficiels, des désirs aveugles et des positions « faites. Royauté et aristocratie sont deux choses qui survivent : elles « ne vivent plus : l'idée démocratique creuse, l'égalité croît, le mi-« neur est sous les trônes ; quand la galerie souterraine sera finie, « la fougasse chargée, l'étincelle mise à la poudre, les remparts vo-« leront en l'air, et les peuples entreront par les brèches des murs « écroulés. On ne se défend point de l'invasion des années avec des « souvenirs. Sabinus vainement entassa les statues des ancêtres sur « le seuil des portes du Capitole, pour empêcher l'ennemi d'y péné-« trer la torche à la main : les aigles mêmes qui soutenaient les « voûtes s'embrasèrent, et mirent le feu à l'édifice, leur nid pater-« nel. » Le sinistre prophète, qui vécut assez pour voir la Révolution de Février, et qui s'éteignit au dernier coup de canon des Journées de Juin, put croire alors sa sombre prédiction accomplie.

grands caractères, tel était le thème ordinaire de ses lugubres prophéties.

Sans doute autour de lui l'horizon était sombre. La Révolution, qui semblait s'être arrêtée, reprenait sa marche irrésistible, entraînant la France et avec elle le monde vers des destinées inconnues. On comprend bien qu'alors les pilotes des nations se soient troublés, et n'aient interrogé qu'avec anxiété ce mystérieux avenir, qui tenait suspendus sur nos têtes tant de redoutables problèmes. Plus que jamais alors on ressentait que, le vieil ordre social détruit, le monde était dans l'enfantement pénible d'un ordre social nouveau. — Mais quelle sera cette société nouvelle? Où allons-nous? Qui le sait? Jamais navire n'entreprit sous de plus obscurs auspices navigation plus périlleuse; on a laissé les croyances au rivage; nulle étoile dans le ciel, nul fanal sur les côtes lointaines, mais seulement des lueurs trompeuses, qui ne semblent s'allumer par intervalles que pour jeter le nautonier sur les écueils; nul souffle dans les airs; le navire sillonne à force de rames une mer lourde et

immobile. C'est ainsi que le XIXe siècle s'avance sans boussole et sans foi vers cet avenir dont il pressent avec effroi la grandeur. Comme les Hébreux au désert, il demande à l'industrie de lui faire des dieux qui le guident vers la terre promise; et l'industrie lui fait des dieux de bois, de fer, de feu, dieux tout-puissants mais aveugles. Les prétendus sages et les faux prophètes cependant, transportant le royaume du ciel sur la terre, cherchent pour l'homme dépossédé de sa destinée divine un bonheur à sa portée dans la satisfaction de ses appétits. On sait les utopies qui pullulèrent parmi nous depuis 1830.

Ah! je conçois que l'homme, qui demande uniquement à la science humaine le secret de cette transformation sociale, sente son esprit se troubler et son cœur défaillir. Mais le chrétien peut-il aussi tomber dans ce découragement? ne sent-il pas auprès de lui, sur son esquif, l'hôte divin qui commande aux tempêtes et qui connaît le port? O René, votre foi s'est-elle donc obscurcie au contact des opinions du siècle? Votre âme mobile s'est-elle donc rou-

verte, comme aux jours de la jeunesse, au souffle de toutes les doctrines? La fausse sagesse qui, en ces jours critiques, égara Lamennais, vous a déconcerté vous-même. Au lieu de vous affermir dans l'esprit du Christianisme en vieillissant, vous avez, ô poëte, laissé votre pensée se perdre encore en vains désirs, en regrets, en chimères, votre opinion se dissiper en utopies sociales. Oh! qu'avec une foi simple et fidèle, vous auriez envisagé l'avenir avec plus de sécurité et d'espérance! Vous cherchez en bas le mot de l'énigme : c'est en haut qu'il faut regarder : *sursum corda!* Le chrétien laisse les faux sages se consumer dans leurs vains arrangements sociaux. Il se borne, lui, à réaliser en lui-même, et, autant qu'il le peut, hors de lui le règne de Dieu et sa justice, sûr qu'après cela tout le reste lui sera donné par surcroît.

Le Père Séguin, qui était alors le confesseur de Chateaubriand, voulut fixer cette âme toujours errante et inquiète, en attirant son imagination sur un des sujets les plus propres à le détacher de la vie présente, pour le ramener

aux choses éternelles. Il lui demanda d'écrire la *Vie de Rancé*, l'héroïque réformateur de la Trappe. C'était l'histoire d'une sorte de *René* chrétien, qu'il imposait à son pénitent au terme de sa vie, comme une réparation du séduisant et dangereux René de sa jeunesse. Qu'est-ce, en effet, que Rancé, qu'un autre René, mais tel que le comportait le XVII[e] siècle, qui, possédé aussi d'une âme ardente, mobile, immodérée, et saisi d'une mélancolie infinie au sein des succès et des plaisirs, au lieu de s'abandonner au doute dévorant et stérile du XIX[e] siècle, embrasse avec transport la croix du Sauveur, où il retrouve son repos et sa force?

Certes le vieux poëte semblait assez préparé à cette œuvre austère par l'âge et par les désenchantements de la vie. Le livre cependant ne répond guère à ce qu'on attendait. On comptait sur une grave histoire de Rancé, et l'on ne trouve qu'une brillante et légère causerie dont Rancé est le sujet ou le prétexte. L'écrivain s'arrête avec complaisance aux jours de la folle jeunesse de son héros, et fait à ce

propos passer sous nos yeux toute la chronique galante de la Cour de Louis XIII. Assurément rien n'est plus animé, plus vif, plus éclatant tout ensemble que ce tableau de la Société française au début du grand siècle; rien de plus piquant et même de plus juste que ces jugements jetés en courant sur une foule de choses qu'un mot remet à leur vraie place[1]. La *Vie de Rancé* est pour Chateaubriand l'occasion de remuer la poussière de tout un siècle; et certes le lecteur charmé ne songerait guère à s'en plaindre. Toutefois, à le voir si longtemps retenu aux souvenirs romanesques

[1] C'est là, par exemple, que, d'un trait prompt et vif, il a si bien caractérisé les *Mémoires de Saint-Simon*, qui *écrit à la diable pour l'immortalité*. — Le cardinal de Retz est jugé sévèrement sans doute, mais avec un bon sens si droit, que cet *acrobate mitré* ne se relèvera plus de cette sentence. — Il est d'autres jugements auxquels nous ne souscrivons pas aussi volontiers, tant ils déconcertent notre estime. Ainsi nous n'aimons pas à démêler des vues d'intérêt dans le pieux dévouement qui attachait Mme de Sévigné à la disgrâce du Cardinal. « Légère d'esprit », dit le moraliste en se jouant de nos admirations, « inimitable de talent, positive de conduite, cal- « culée dans ses affaires, elle ne perdait de vue aucun intérêt, et elle « avait été dupe des intentions testamentaires qu'elle supposait au « coadjuteur » On en veut parfois à l'écrivain désabusé, qui s'amuse ainsi, chemin faisant, à réduire mainte renommée : et pourtant on le croit, malgré qu'on en ait : car il a l'air d'avoir connu tout ce monde du XVIIe siècle comme un contemporain.

de son sujet, on a lieu de croire que son cœur est resté encore trop engagé à ces choses de la jeunesse et du monde. Il a l'air de s'acheminer malgré lui vers le cloître où son héros va s'ensevelir; la Trappe lui fait peur. Il sait bien que Rancé, implacable dans sa pénitence, dépouillera au seuil du monastère toutes les passions d'autrefois. Il semble regretter que le moine, dans sa vie mortifiée, ait fermé entièrement son cœur aux chères images de sa jeunesse, et qu'il n'aime pas, comme le pénitent Eudore, à s'arrêter encore avec complaisance aux troublants souvenirs de Velléda[1].

[1] Rancé savait bien au contraire que le récit de nos fautes est un dangereux discours ; s'arrêter au souvenir de ses égarements, c'est encore s'y complaire. « Tout ce que je lisais et entendais du péché « (dit-il lui-même en parlant du temps de ses désordres) ne servait « qu'à me rendre plus coupable. » Le pénitent a donc enseveli le passé dans un silence, sinon dans un oubli absolu. Mais Chateaubriand est comme effrayé de cette discrétion sublime. « Cet empire d'un « esprit sur lui-même, dit-il, vous fait peur. Rancé ne dira rien ; il « emportera toute sa vie dans son tombeau. Il faut trembler devant « un tel homme. » (Liv. II, p. 62.) On dirait que l'historien, en cherchant les matériaux de cette vie de Rancé, avait espéré y retrouver quelques confessions, avec lesquelles il pût refaire le roman de la tragique passion de Mme de Montbazon. Mais non, nul retour vers une jeunesse coupable. Il est tout déconcerté de ce silence obstiné. « Ce qu'il y a d'inexplicable, dit-il, *ce qui serait horrible, si ce n'était admirable,* c'est la barrière infranchissable, que Rancé a placée entre

Il était trop poëte et trop ensorcelé par les charmes de la jeunesse, pour arriver jamais

lui et ses lecteurs. Jamais un aveu, jamais il ne parle de ce qu'il a fait, de ses erreurs, de son repentir. Il arrive devant le public (car il a beaucoup écrit) sans daigner lui apprendre ce qu'il est; la créature ne vaut pas la peine qu'on s'explique devant elle; il renferme en lui-même son histoire qui lui retombe sur le cœur. » (Liv. III, p. 216.) — Ne semble-t-il pas que le biographe de Rancé lui garde rancune d'avoir anéanti tous les vestiges d'une passion pleine de remords, expiée ensuite par une pénitence exemplaire, mais dont il eût été si intéressant de suivre les vicissitudes orageuses? Eudore aurait aimé à ajouter ce nouvel épisode à son récit. Obligé d'y renoncer, on croirait que c'est pour s'en dédommager, que Chateaubriand s'est complu à analyser, dans une digression délicieuse mais étrangement placée, la marche ordinaire d'une correspondance d'amour, où la passion d'abord éclate dans toute son ardeur inquiète et heureuse, et où peu à peu ensuite des symptômes de négligence commencent à trahir la satiété et la langueur du déclin. On me saura gré de citer ce morceau charmant, par lequel il se console de la stérilité de son sujet.

« D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées : le jour n'y « suffit pas : on écrit au coucher du soleil; on trace quelques mots « au clair de lune, chargeant sa lumière chaste, silencieuse, discrète, « de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube; à « l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir « oublié de dire. Mille serments couvrent le papier, où se reflètent « les roses de l'aurore; mille baisers sont déposés sur les mots qui « semblent naître du premier regard du soleil : pas une idée, une « image, une rêverie, un accident, une inquiétude, qui n'ait sa lettre.

« Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse « sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le « front d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour ex- « pirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise du soir s'en- « dort sur les fleurs. On s'en aperçoit, et l'on ne veut pas se l'avouer. « Les lettres s'abrégent, diminuent en nombre, se remplissent de « nouvelles, de descriptions, de choses étrangères. Quelques-unes

lui-même à cette complète immolation de son cœur, et pour goûter avec sympathie le plus rigide des pénitents dans la grandeur de son sacrifice. Il admire son héros, mais il ne peut l'aimer. L'exemple est trop fort pour lui. *Cette vie ne satisfait pas*, dit-il, *il y manque le*

« ont retardé : mais on en est moins inquiet ; sûr d'aimer et « d'être aimé, on est devenu raisonnable, on ne gronde plus ; on se « soumet à l'absence. — Les serments vont toujours leur train : ce « sont toujours les mêmes mots ; mais ils sont morts, l'âme y man- « que ; *je vous aime* n'est plus là qu'une expression d'habitude, un « protocole obligé, le *j'ai l'honneur d'être* de toute lettre d'amour. « Peu à peu le style se glace ; on s'irrite ; le jour de poste n'est plus « impatiemment attendu ; il est redouté : écrire devient une fatigue. « On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier ; on « voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. — Qu'est-il « donc survenu ? Est-ce un nouvel attachement qui commence, ou un « vieil attachement qui finit ? n'importe, c'est l'amour qui meurt avant « l'objet aimé. — On est obligé de reconnaître que les sentiments « de l'homme sont exposés à l'effet d'un travail caché ; fièvre du « temps, qui produit la lassitude, dissipe l'illusion, mine nos pas- « sions et change nos cœurs, comme elle change nos cheveux et « nos années. » (Liv. III, p. 220.) — Étrange dissertation en vérité, qu'on ne rencontre pas sans en être surpris à la fin de la vie de Rancé. L'écrivain se retrace avec complaisance ce qu'il eût aimé à suivre dans les lettres d'amour du grand pénitent, s'il eût pu en ressaisir quelqu'une. Ou plutôt il oublie que Rancé, au lieu de se détacher par l'effet de la satiété, a bien plutôt été comme foudroyé dans sa passion criminelle par la mort soudaine et terrible de Mme de Montbazon. Mais le vieillard aime à se redire encore à soi-même son propre roman bien des fois répété, et à charmer ses heures languissantes en repassant encore en esprit sur les aimables aventures de ses jeunes années.

printemps. Quant à lui, relaps à la jeunesse jusqu'à la fin, il la poursuit des regrets de son incurable mélancolie. Les années ne sauraient le détacher des enchantements du monde. Dans son livre, il a beau dire d'une façon admirable : *La vieillesse est une voyageuse de nuit ; la terre lui est cachée ; elle ne découvre plus que le ciel;* sa pensée revient sans cesse à la terre. En entrant dans le cloître de Rancé, il a laissé son cœur dehors. Il n'en a pas ressenti la sainte contagion ; la grâce d'en haut n'est pas descendue dans son âme désolée. Aussi l'ouvrage vous laisse-t-il une étrange impression de tristesse ; c'est la tristesse sans larmes, l'amer désenchantement du René d'autrefois, qui, ne trouvant sur la terre ni consolation ni espérance, ne sait pas les chercher ailleurs.

Heureux celui dont la vie est tombée en fleurs! s'écrie-t-il en jetant à la jeunesse un inconsolable regard. C'était le propos de l'épicurien Ménandre : *Il est aimé des dieux celui qui meurt jeune*. Insoumis à l'âge, il envie le sort de ceux que la mort a surpris au milieu

des beaux jours, et qui n'ont pas connu le déclin.

O poëte, avez-vous donc tant vécu, pour si mal comprendre le sens de la vie? Ne sentirez-vous pas le prix de ces années de disgrâce, que Dieu parfois nous donne pour nous aider à nous reconnaître nous-mêmes, à nous déprendre des vaines attaches, et à tourner notre âme vers les choses éternelles? Aujourd'hui que votre carrière brisée, votre ambition déçue, la jeunesse évanouie, vous montrent le néant de tout ce qui avait tant charmé votre âme, chrétien, n'oserez-vous donc jamais envisager ce terme? La vie a été pour vous une coupe si enivrante, que vous ne sauriez en détacher vos lèvres. Et aujourd'hui que l'heure des graves pensées est venue, vous ne songez encore qu'à évoquer les images voltigeantes de la jeunesse, et à la revivre, s'il est possible, en esprit une seconde fois. La dernière occupation de la vieillesse de Chateaubriand fut de remettre en ordre et de compléter les *Mémoires de sa vie*, qu'il réservait pour une publication posthume.

Nous ne voulons pas insister sur ces *Mémoires d'outre-tombe*, dont nous avons regretté la publication dans l'intérêt de la gloire même de Chateaubriand. Qu'avait-il besoin, l'homme illustre, de recommencer l'histoire de sa vie, que le monde connaissait? N'appartenait-il pas à la gloire?

Ne reprenait-il pas d'ailleurs une œuvre épuisée d'avance par lui-même? Ne s'était-il pas mis déjà partout dans ses ouvrages? *René* ne nous avait-il pas conté sa jeunesse dans une transparente fiction? Son *Itinéraire* n'était-il pas le récit d'une année de sa vie? Sa carrière politique n'appartenait-elle pas à l'histoire de notre pays? *Le Congrès de Vérone* n'avait-il pas mis en lumière les vues et les efforts de l'homme d'État? Ses luttes à la tribune ou dans le journal n'avaient-elles pas eu la France entière pour spectatrice? — Mais ces enfants gâtés de la popularité ne sauraient consentir à se laisser oublier! Il faut que le monde continue à s'occuper d'eux. Ils se réservent de renouveler au lendemain de leur mort le bruit de leur nom.

Je concevrais encore qu'un vieillard, reportant en arrière sur les choses de sa vie un regard calme et serein, s'attachât à les juger d'un jugement suprême dans toute l'impartialité de son expérience, et en les considérant au point de vue de la mort prochaine, qui change bien les perspectives. Je voudrais qu'à l'heure où les passions sont apaisées, les illusions dissipées, il s'appliquât à redresser ses erreurs, à réparer les injustices de l'opinion dont il a été complice, à léguer enfin à son pays sa tardive sagesse. — On devait l'espérer d'après le titre même que l'écrivain avait donné à ses *Mémoires d'outre-tombe*. Ce sont comme les dernières révélations, qu'il semble adresser de l'autre côté de la mort à ses contemporains. On s'attend à y trouver je ne sais quelle sérénité divine, et comme un reflet de cette lumière qui pénétrera nos cœurs devant le souverain juge et dissipera les fantômes de nos passions et de notre orgueil. Aussi éprouve-t-on quelque mécompte, en voyant que Chateaubriand, lorsqu'il repasse ainsi sur toutes les traces de sa vie, en retrouve tous les enchan-

tements sans doute, mais en reprend trop aussi toutes les passions.

Bien des parties de ces *Mémoires*, à la vérité, étaient composées depuis longtemps. De bonne heure, en effet, Chateaubriand y avait travaillé, et il y était revenu à diverses époques de sa carrière. La première partie surtout doit dater de loin. C'est assurément celle qui a le plus de charme, et partout on y reconnaît une plume plus légère et plus pure. Toutefois, jusque dans ces portions plus anciennes et meilleures, on surprend les retouches et la bigarrure d'un remaniement postérieur ; et l'on voit bien que l'œuvre entière a été raturée en ces années ingrates du déclin, qui projettent sur toutes choses leur ombre mélancolique. En racontant les gestes d'un jeune homme, l'écrivain y mêle des réflexions séniles. Désabusé de tout, il fait trop refluer jusque sur ses jeunes années son scepticisme amer [1]. Et réciproquement le

[1] C'est avec l'imagination de la jeunesse que les choses de la jeunesse doivent être racontées. En revenant sur son premier récit, il l'a maintes fois gâté. La triste sagesse de la vie, acquise depuis au milieu des passions et des orages, désenchante en s'y mêlant ces jeunes souvenirs. Nul art, après l'expérience, ne saurait retrouver cette

vieillard, en revenant ainsi sur le passé de sa vie, se laisse volontiers ressaisir aux émotions d'autrefois. Il ne peut se reporter aux heures de sa jeunesse, sans en subir encore le charme, ni redire ses jours d'ambition et de luttes, sans se renflammer des passions d'alors. Quand il repasse les notes où il consignait ses impressions journalières, ses ennuis, ses dépits d'amour-propre, son dédain pour ses adversaires, il s'en émeut encore, il tressaille. Le temps ne l'a pas calmé. Et dans sa rédaction nouvelle, au lieu de l'adoucir, il force encore son expression déjà irritée. Aussi ces *Mémoires* respirent-ils par intervalles le pamphlet ; et après

grâce des premières impressions. En lisant ces pages disparates, on se rappelle la réflexion de Chactas sur l'état si différent où l'âme se trouve, avant d'avoir connu la passion, ou après l'avoir épuisée. « Je ne puis » (dit le jeune sauvage chez Ninon, où l'auteur des *Natchez* a eu la bizarre idée de le conduire), « je ne puis trouver le calme « dont on jouit après l'orage semblable à celui qui a précédé cet « orage ; le voyageur, qui n'est pas parti, n'est pas le voyageur revenu ; « le bûcher, qui n'a point encore été allumé, n'est pas le bûcher éteint. « L'innocence et la raison sont deux arbres plantés aux extrémités « de la vie ; à leurs pieds, il est vrai, on trouve également le repos ; « mais l'arbre de l'innocence est chargé de parfums, de boutons de « fleurs, de jeune verdure ; l'arbre de la raison n'est qu'un vieux « chêne séché sur sa tige, dépouillé de son ombrage par la foudre et « les vents du ciel. » (*Les Natchez*, liv. VI, p. 219.)

tant d'années, on sent qu'on marche sur un sol toujours brûlant.

Ceux qui avaient approché davantage de Chateaubriand dans les dernières années de sa vie ont souffert plus vivement du tort qu'il se faisait par ses *Mémoires*. Ils savaient combien l'homme valait mieux dans l'intimité qu'il ne voulait le paraître en public.

Pourquoi faut-il en effet, que dans ces *Mémoires*, trop préoccupé de sa gloire, il ne songe qu'à paraître grand pour la postérité, et sacrifie à son personnage tant de qualités aimables et modestes, que ses amis auront seuls connues? Pourquoi, lui aussi, s'est-il laissé gagner à la contagion vaniteuse des écrivains de notre siècle, qui ne veulent laisser à personne le soin de leur renommée après leur mort? Que ne restait-il dans son naturel? Mais non, ce roi du présent voulait encore s'emparer de l'avenir! Or, quand on a été élevé comme lui par l'admiration publique sur une sorte de piédestal, et qu'on est en spectacle au monde, il est bien difficile de rester entièrement vrai, et de ne point arranger quelque peu sa draperie

pour l'effet. A cette recherche cependant Chateaubriand perd plus qu'il ne gagne. En lisant ses *Mémoires*, sans cesser de l'admirer, on s'afflige de moins l'aimer. Bossuet aurait bien pu dire de la grandeur humaine, comme il le dit de l'humaine sagesse, qu'elle est toujours courte par quelque endroit, et qu'elle se diminue souvent par les efforts mêmes qu'elle fait pour se grandir. Lui, dont le cœur en tout temps a été ouvert à l'amitié et à la charité, et qui a cherché encore à goûter, dans la pratique de la bonté, les dernières douceurs de la vie, lui qui s'est montré si généreusement fidèle jusqu'au bout à la cause qu'il avait embrassée et servie, il affecte pour les hommes et les opinions une sorte de dédain suprême; il veut paraître supérieur à tout : il prétend à n'avoir jamais été dupe de rien. « Moi, s'écrie-t-il, qui n'ai ja-
« mais cru au temps où je vivais; moi, sans foi
« dans les rois, comme sans convictions à l'é-
« gard des peuples; moi, qui ne me soucie de
« rien, excepté de mes songes, à condition en-
« core qu'ils ne durent qu'une nuit [1] ! » Quand

[1] *Mémoires d'outre-tombe*, t. VII, p. 242.

il affecte ainsi de n'avoir jamais varié dans son scepticisme universel, ne le croyez pas. Par orgueil, il se calomnie lui-même ; il a été, Dieu merci ! plus homme qu'il ne le voudrait laisser croire ; mais surtout il a été meilleur. « Quand « Dieu, dit Bossuet, forma le cœur et les en- « trailles de l'homme, il y mit premièrement « la bonté comme le propre caractère de la « nature divine, et pour être comme la marque « de cette main bienfaisante dont nous sortons. » Par quelle étrange prétention d'amour-propre, Chateaubriand tient-il donc à dépouiller devant le public cette bonhomie du cœur, et à se retirer dans un égoïsme hautain, quand on sait combien jusqu'à la veille de sa mort il est resté compatissant à toute misère [1] ?

[1] On lit dans un fragment de lettre cité par M. Sainte-Beuve (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 399) ce témoignage sur la bonté que l'illustre vieillard laissait éclater dans l'intimité. « On « m'a dit souvent que l'*homme* devenait meilleur en vieillissant. Il « était bon et bienveillant. Mais le caractère de son génie, c'était « surtout l'élévation ; il avait cette élévation dans la vie habituelle. » Cette élévation du moins était sans faste. Rien de plus simple que sa vie intérieure. Il portait sa pauvreté avec aisance et noblesse, et son cœur généreux était toujours prêt à donner au-delà de ses ressources. « Ah ! laissez, mon cher ami, répondait-il un jour à M. de « Givré, qui l'invitait à y mettre plus de prudence, c'est la plus fa-

Mais ce dédaigneux scepticisme était pour Chateaubriand un moyen d'accorder, dans une sorte d'unité morale, les disparates inévitables d'une vie si traversée. Ame mobile, et qui se laissait entraîner aux mouvements d'une imagination généreuse bien plus qu'elle ne se gouvernait par des principes, il s'était plus souvent contredit, qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même. L'honneur, qui fut le mobile constant et dominant de sa vie, ne sauve pas toujours de ces contradictions. C'est un noble et généreux instinct assurément, que cette fierté chevaleresque et cette dignité du caractère; mais ce n'est pas toujours un guide bien sûr de la conduite: on ne fera point de bassesse en suivant ses inspirations, mais l'on pourra fréquemment s'égarer. C'est une boussole, en effet, mais dont l'aiguille, selon la spirituelle expression de Vinet, tourne avec le

« cile manière d'être chrétien : l'aumône est plus aisée que la péni-
« tence. » — « Je ne suis pas tendre, disait-il une autre fois, mais je ne
« puis refuser un malheureux. Il me semble même que, si je manque
« un peu de sympathie, comme on dit aujourd'hui, si je m'ennuie
« parfois de mes semblables, je dois au moins, pour acquitter ma
« dette, les aider et leur faire du bien. »

vaisseau même et montre le pôle partout [1]. La morale de l'honneur varie avec le temps, les mœurs, les circonstances; il n'y a que la conscience qui soit infaillible. Après avoir mille fois reconnu, en qualité d'historien et de politique, combien un tel guide de la conduite est souvent imposteur, pourquoi Chateaubriand, dans ce testament de sa vie, n'en a-t-il pas confessé la vanité et l'impuissance? Pourquoi ne pas avouer ses variations, quand du reste il n'y avait personne qui n'y eût été exposé, au milieu des étranges vicissitudes où s'était mêlée sa vie [2]? Mais, artiste jusqu'au bout, il se préoccupe, en vue de la postérité, de composer sa vie comme un poëme. En pre-

[1] Vinet. *Études sur la Littérature française au* XIXe *siècle*, t. I, p. 442.

[2] Je lis dans les notes ajoutées par M. Sainte-Beuve à son *Étude sur Chateaubriand* (t. II, p. 394) un fragment de lettre, où est signalé spirituellement cet inévitable danger que court un homme public, de se trouver en désaccord avec lui-même, pour peu que sa carrière se prolonge. « Chateaubriand a été inconséquent, il s'est « beaucoup contredit, je le sais bien. Qui de nous, en nos temps dis- « parates, ne s'est contredit autant que lui? Et comment voulez- « vous que l'on écrive et que l'on imprime durant trente années sans « se contredire? L'unité de la vie ne se rencontre que dans la brië- « veté des jours. Les plus belles destinées n'ont eu qu'un éclair! La « mission de Jeanne d'Arc n'a été que de dix-huit mois, et elle avait « déjà trop duré. »

nant l'amour de la gloire pour mobile de toutes ses actions, et en affectant pour tout le reste une indifférence hautaine, il parvient ainsi à établir artificiellement l'harmonie de toute sa carrière.

Quelque défiance cependant qu'on doive garder de ces impressions remaniées des *Mémoires d'outre-tombe*, ce n'est pas assurément sans un vif intérêt qu'on reprend avec Chateaubriand cette histoire de sa vie écoulée. Car c'est là encore, quoi que fasse l'écrivain, que l'on peut mieux se flatter de ressaisir, malgré les disparates, les traits essentiels de son génie et de son caractère, et d'analyser cette espèce de métal de Corinthe, dont les éléments, mystérieusement combinés par l'incendie, constituent sa puissante individualité : *Confusio divinitus ordinata*.

Or, dans ce brillant amalgame, il y a plus d'unité encore que ne l'imaginait l'écrivain lui-même. A travers tant de vicissitudes de la pensée et de la conduite, partout, toujours vous retrouvez *René*, tel qu'il vous est apparu au début, avec sa nature ardente, indomp-

table, sauvage même, dont jamais ni la fréquentation des hommes, ni la fortune, ni les revers de la vie n'ont pu entièrement tempérer la séve originale. Le voilà bien avec sa mobilité maladive, âpre au désir, facile au dégoût, prompt à se lasser du réel, à épuiser le néant de toutes choses, puis soudain, quand on le croit abattu, sur les ailes d'une imagination radieuse reprenant son essor vers les rêves magnifiques ou se rejetant avec passion dans les choses de la vie. Que la politique même un jour ouvre à son activité le champ le plus vaste, elle ne saurait assouvir cette ardeur inconstante. Sans doute alors il ne fit guère que traverser le ministère [1]; mais, quoi qu'il en dise, il semble encore qu'en l'en précipitant, la fortune l'ait servi selon le tempérament de son âme inquiète et belliqueuse. Car il faudra recommencer à conquérir le pouvoir; et dans ce pouvoir ambitionné, ce que Chateaubriand aime le mieux, ce semble, c'est la lutte pour

[1] En entrant à ce qu'il appelle l'*hôtellerie des Affaires étrangères*, il ne se faisait pas illusion sur la durée de sa fortune. « Je vais, « disait-il, coucher ce soir dans ce lit de Ministre, qui n'était pas « fait pour moi, où l'on ne dort guère, et où l'on reste peu. »

le conquérir, c'est l'assaut où il déploie toutes ses ressources, toutes ses passions et jouit plus pleinement de lui-même. A peine, en effet, maître de la place et en possession de son désir, René déjà s'ennuie; à la première déception, le voilà dégoûté [1]. On dirait qu'il regrette les jours de combat : il les appelle; *Chateaubriand est l'homme des crises*, disait Canning. Il s'est plaint souvent des vicissitudes de sa vie; mais ces vicissitudes lui eussent man-

[1] « Mon grand défaut, disait-il lui-même, est de n'être enivré de « rien : je serais meilleur, si je pouvais me prendre à quelque chose.» En 1827, au moment même où M. de Villèle, son ennemi, venait enfin d'être forcé à la retraite, et où le parti vainqueur se partageait les dépouilles du pouvoir, Chateaubriand laisse échapper volontiers le ministère, pour accepter avec empressement l'ambassade de Rome. « Ce mot de Rome, dit-il dans ses Mémoires, eut sur moi un effet « magique. J'éprouvai la tentation, à laquelle les anachorètes étaient « exposés dans le désert... Je me sentis saisi du désir de fixer mes « jours, de l'envie de disparaître, même par calcul de renommée, « dans la ville des funérailles, au moment de mon triomphe politi- « que. » — Ainsi, soit coquetterie de sa gloire, soit que la lutte eût suffi pour assouvir son ambition, il ne songe déjà plus qu'à quitter le théâtre du combat et à s'enfuir loin de l'action dans la contemplation inerte et rêveuse. Ces fantaisies de René le condamnent. Le publiciste d'hier n'a plus le droit de se livrer à sa mélancolie. Après avoir lutté pour le pouvoir jusqu'à ébranler par ses coups la monarchie qu'il voulait affermir, « son devoir (dit justement M. Villemain) « était maintenant de rester près de la brèche, de surveiller les suites « de la victoire et de les tourner au bien du pays, fût-ce même en ser- « vant sa propre ambition. »

qué, qu'il les eût fait naître. Comme René, il entre toujours *avec ravissement dans le mois des tempêtes* [1]; il en aime l'émotion et l'éclat; il y est comme dans son élément. Un tel tempérament peut faire un ministre brillant sans doute, mais hasardeux. Avec ce goût d'affronter volontiers les orages, faut-il s'étonner de voir bientôt son esquif rejeté à la côte?

Mais ce qui me frappe le plus, quand je considère ainsi Chateaubriand dans l'ensemble et la suite de sa vie, c'est que partout et toujours le poëte domine en lui, et finit même souvent par absorber tout l'homme. L'imagination chez lui est la faculté souveraine. Jusque dans ses fonctions d'homme d'État, il semble en effet que le poëte, au lieu de vivre au milieu des choses, aime à se repaître de leurs images. Ce qu'il pense, ce qu'il sent, au lieu de mûrir dans le fond de son âme, a hâte d'en sortir, pour aller s'épanouir dans l'atmosphère de l'imagination. Quoi qu'il fasse, et de quelque côté qu'il porte l'admirable facilité de son talent, toutes ses idées, ses sentiments, ses principes

[1] *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 161.

même, tout pour lui tourne en poésie, tout aboutit à une belle attitude, à une expression éclatante; lui-même est ébloui le premier par la splendeur de l'image que revêt sa pensée. Pour de telles natures, la vie, même intérieure, devient comme une fiction [1]. Aussi tout ce que Chateaubriand a été dans sa carrière, il l'a été en poëte; et l'on peut dire que la plus parfaite et la plus intéressante de ses compositions poétiques, c'est lui-même.

Si ces fils de la fantaisie, trop amoureux de l'idéal pour s'accommoder longtemps aux médiocres conditions de la vie réelle, sont peu propres à devenir nos pilotes et à manier les affaires, il ne faut pas pourtant méconnaître leur bienfaisante influence. Leur rôle est d'entretenir chez les nations le feu sacré des nobles pensées et des sentiments généreux. Il y a plus

[1] « Ces chantres sont de race divine; ils possèdent le seul talent « incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la « fois naïve et sublime; ils célèbrent les Dieux avec une bouche d'or, « et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des im- « mortels ou comme de petits enfants : ils expliquent les lois de l'u- « nivers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes « de la vie : ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent « sans s'en apercevoir comme des nouveaux-nés. » (*René.*)

d'une manière de servir son pays. Moïse sur la montagne, pendant que Josué livre bataille dans la plaine, prie pour le succès du combat; Tyrtée réveille au cœur des Spartiates les vieilles vertus nationales. Si le passage de Chateaubriand aux affaires, bien qu'honorable à plus d'un titre, n'a pas assez répondu ni à son ambition, ni aux espérances de son pays, en revanche il n'a été donné à personne en son temps d'exercer un plus merveilleux empire sur l'opinion ; et il n'en a usé, que pour rendre à la France l'émulation de son passé glorieux et la conscience de sa grande destinée.

Au début du siècle et de sa carrière, alors que la France sortait de la tourmente révolutionnaire meurtrie et découragée, nous le voyons s'appliquer à consoler les douleurs de la patrie et à ranimer son espérance, en l'invitant à reporter ses regards vers le ciel. Il relève la croix abattue, ce gage immortel du salut des peuples, la croix, qui avait été jusqu'alors comme l'étendard de la civilisation moderne, et que la France n'avait pu déserter un instant sans tomber dans les abîmes. Au-

tour de la foi chrétienne, il évoque en même temps, il rallie toutes les nobles traditions du passé, tous les grands souvenirs de la monarchie, et tous ces instincts généreux et chevaleresques qui étaient comme l'héritage de la vieille France et la marque glorieuse de sa vocation parmi les peuples.

Ces antiques vertus françaises n'éclatent pas moins dans ses actions que dans ses écrits ; il a gardé dans le caractère quelque chose des anciens preux ; et chez lui l'éloquence de la parole est toujours soutenue par l'éloquence de la vie. Sous l'Empire, en effet, il est resté presque seul la tête haute en face du Maître tout-puissant et irrité, maintenant par sa fière protestation l'indépendance de la pensée. Pendant la Restauration, en même temps qu'il s'efforce de faire accepter à la France nouvelle l'ancienne dynastie de ses rois (qu'il ramène, pour ainsi dire, par la main, escortés de la majesté des siècles et du malheur), il pousse, il entraîne cette royauté du passé dans les voies de l'avenir par le développement des institutions libérales. Sa défiance pour les hommes

de la Révolution ne saurait arrêter longtemps l'essor généreux de sa pensée; emporté par l'instinct de son génie, il devient le plus éloquent champion de la liberté constitutionnelle. S'il n'a pu prévenir la chute de la monarchie à laquelle il avait rattaché tant d'espérances, du moins encore il lui fut fidèle dans la disgrâce. Il y devait survivre dix-huit ans, mais pour rester comme un exemple pour la génération nouvelle de la constance dans les convictions et du dévouement au malheur.

Si, dans la vie de Chateaubriand, il y a quelques faiblesses, que tant de grandes qualités et de nobles services rendus les recouvrent et les excusent. N'abusons pas contre lui de ses propres aveux. Honorons au contraire ceux qui ont su maintenir ainsi leur vie dans sa ligne principale, malgré les défaillances de la misère humaine. Quelle grandeur n'aurait pas à souffrir d'être poursuivie dans les secrets de la vie intime ? Parmi les grands hommes, il n'y a que les saints qui gagnent toujours à être vus de plus près. A l'égard des autres, tenons-nous à distance, et acceptons pour vraie l'i-

mage que l'opinion publique nous en a laissée.

Chateaubriand vécut assez pour voir tomber ce gouvernement de Juillet, auquel il n'avait jamais pardonné son origine. Mais il n'eut pas lieu de s'en réjouir en voyant ce qui succédait. Ses plus sombres pressentiments étaient dépassés encore par la catastrophe de Février. Il s'éteignit au lendemain des Journées de Juin, où la France, jusque-là si téméraire dans ses destructions, avait pu voir contre quelles passions sauvages elle aurait désormais à se défendre, après avoir laissé emporter par le flot de l'émeute tous les fondements sur lesquels repose l'ordre politique.

Chateaubriand dut accepter plus volontiers la mort en ces jours sinistres. Son âge était fini ; un âge nouveau et redoutable s'ouvrait au milieu des tempêtes. On eût dit que ce noble champion, qui avait consacré son génie et sa vie à concilier la monarchie antique avec la liberté moderne, en disparaissant alors de la scène, emportait avec lui dans la tombe nos traditions, nos souvenirs et nos meilleures espérances.

L'œuvre politique, que Chateaubriand avait poursuivie de ses rêves, a été bientôt submergée par le flot des révolutions ; mais son œuvre littéraire ne périra pas. *O sacer et magnus vatum labor!* Le grand poëte a laissé dans la littérature de son temps l'empreinte lumineuse et ineffaçable de son génie. — Depuis le jour où il a inauguré avec tant d'éclat la résurrection intellectuelle et morale de la France par son *Génie du Christianisme*, il demeure comme le poëte-roi de notre âge. Tout ce qui se fera de grand en effet, non-seulement dans le champ de l'imagination et de la poésie, mais encore dans le domaine de la critique et de l'histoire, tout procédera de lui, comme les fleuves, selon la tradition homérique, coulent de l'Océan; et toutes les nouvelles générations d'écrivains viendront se ranger sous sa gloire.

Assurément on ne saurait, sans une véritable originalité, exercer une influence si forte et si variée. Cependant il faut reconnaître que Chateaubriand a été bien plus encore un grand artiste qu'un penseur puissant et profond. Il s'en faut qu'il ait semé autour de lui autant

d'idées vraiment neuves et fécondes que Mme de Staël, son émule, de ces idées qui ouvrent aux esprits des horizons inconnus, qui éclaïrent leur marche vers l'avenir, et sur lesquelles vivent longtemps les sociétés humaines. Il n'a point découvert un nouveau monde; mais il a ramené nos esprits et nos cœurs vers le vieux monde trop oublié. Regardant en arrière comme Mme de Staël en avant, il nous apprend à revenir, par de nouveaux sentiers, aux sources de notre poésie nationale trop désertées depuis la Renaissance; et tout ensemble il remet en honneur les sources de l'antiquité chrétienne et païenne, non moins négligées depuis le XVIIIe siècle. La Bible et Homère ont retrouvé sous sa plume enchantée la fraîcheur et le charme d'une immortelle beauté. Le Moyen Age, à son tour, jusqu'alors dédaigné comme une époque barbare, a repris, avec sa vérité, sa poésie. Notre vieille histoire, que défigurait une rhétorique menteuse, reparaît avec la physionomie pittoresque, le mouvement dramatique, l'intérêt et la vie de ses mœurs originales. Partout ainsi on retrouve Chateaubriand

menant le chœur des écrivains et leur ouvrant les voies; partout on sent son influence.

« Il nous a donné des goûts, dit M. Nisard, « qui sont devenus des sciences. Son admira- « tion pour les beautés de l'architecture go- « thique a suscité l'archéologie chrétienne. Les « Francks des *Martyrs* sont les prédécesseurs « des Francks d'Augustin Thierry. La littéra- « ture comparée s'était renfermée jusqu'alors « dans les trois langues classiques ; il l'étendit « aux langues modernes, et par delà ces lan- « gues aux idiomes primitifs de l'Orient et du « Nord, et fit sortir un idéal nouveau de poésie « de toutes les grandes œuvres et de tous les « grands noms[1]. » Sa trace est encore aujourd'hui partout dans l'imagination de notre siècle ; les esprits même les plus libres lui doivent quelque chose. Là où l'on ne reconnaît pas l'empreinte de son génie, on retrouve toujours la marque de sa langue.

Car c'est comme écrivain surtout, que Chateaubriand était incomparable. Il n'a été donné

[1] *Hist. de la Littérature française*, t. IV, p. 535.

à personne d'enchanter ainsi les hommes par la beauté et l'harmonie du langage, et de faire ainsi resplendir ses idées par l'éclat de l'expression. La langue appauvrie du XVIII[e] siècle semble renouvelée; le poëte y a ramené l'imagination; pour peindre l'opulente nature des rives du Meschacebé, cette langue semble avoir emprunté au spectacle de ces lieux une richesse d'images et de couleurs, d'harmonieux murmures et des parfums qui nous enivrent.

Au fond, c'est la belle langue du XVII[e] siècle, mais dont l'enchanteur a su tirer des effets nouveaux. Il en a gardé la démarche svelte, l'attitude libre et noble, l'exquise propriété d'expression; mais il n'en a plus la candeur. Nous sommes bien loin de cette ingénuité des écrivains du grand siècle, et, pour ainsi dire, de cette innocence de génie, avec laquelle ils expriment si naturellement, si naïvement même, les plus hautes pensées, sans recherche, sans secousse, restant volontiers en-deçà de leur idée, pour ne pas l'épuiser. L'artiste ici se montre davantage : il connaît ses ressources, il laisse voir son ambition, il jouit de son pres-

tige. C'est qu'aussi ce qu'il fait des mots est merveilleux; en reprenant les expressions et les tours de la langue du XVIIe siècle, il les réveille et les vivifie par des acceptions toutes neuves et des combinaisons imprévues, relevant souvent par un trait familier la fierté des images, ou prolongeant l'effet d'un mot par une épithète d'une infinie rêverie. *Il a*, comme Ducis le disait de lui, *le secret des mots puissants.*

Mais, en outre, il tire des paroles je ne sais quoi de lumineux et d'harmonieux tout ensemble, qui ravit à la fois les oreilles et les yeux; l'impression de la phrase s'achève et se complète par le charme d'une musique mystérieuse, qui ébranle l'âme à l'égal de la plus belle poésie [1]. Jamais en vérité, avant M. de Lamartine, jamais poëte n'avait versé plus d'enchantement dans la parole humaine. Sans doute le grand artiste a parfois abusé des effets, et trop donné à l'imagination dans le style; on a vu surtout les dangers d'un tel exemple

[1] « Le style de Chateaubriand, disait Mme de Beaumont, me fait « éprouver un frémissement d'amour. »

dans les excès de ses imitateurs. Mais lui, du moins, quand il brille, on sent qu'il a la flamme. Cette prose d'ailleurs pleine d'images et d'harmonie, il l'avait créée pour lui seul et à son usage, en attendant le réveil de la poésie. Depuis que Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, qui sont les vrais disciples de Chateaubriand, ont ressuscité en France cette langue des vers, la prose a pu revenir à elle-même et abdiquer désormais cette vice-royauté poétique, dont les circonstances l'avaient investie.

Tout n'est pas également durable assurément dans les écrits de Chateaubriand. Mais il n'est aucun de ses ouvrages, où il n'ait jeté à profusion de ces pages immortelles, qui sont entrées dans le trésor de l'esprit humain pour y rester toujours et trouver dans tout esprit cultivé un admirateur de plus. Du reste, pour être juste envers de tels hommes, il ne faut pas seulement considérer les œuvres qu'ils nous ont laissées, mais encore celles qu'ils ont suscitées par l'impulsion qu'ils ont donnée aux esprits. Leurs livres sont des événements pu-

blics; leur pensée devient l'âme de toute une génération. Chateaubriand apparaît au seuil du siècle comme un autre Homère; et, à quelque point de vue qu'on se place de l'histoire littéraire de notre temps, on aperçoit toujours sa noble figure qui s'élève et domine au bout de la perspective [1].

Mais, en même temps qu'un de ses plus glorieux écrivains, Chateaubriand restera un grand citoyen pour la France de l'avenir. Oui, dans cette fierté chevaleresque, cet instinct du grand, cet amour de la gloire, cette humeur vaillante et aventureuse, cette passion de l'idéal, ce mélancolique dégoût du médiocre, qui sont comme les traits les plus marqués du caractère de Chateaubriand, la France, tant qu'elle sera la France, aimera à reconnaître son propre génie, et à se mirer pour ainsi dire elle-même, indulgente aussi pour les défauts qu'elle par-

[1] A ce poëte, père de toute la poésie que notre siècle a vu éclore, on peut appliquer aussi bien qu'à Homère les vers de Rousseau :

A la source d'Hippocrène
Homère, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.

(*Odes*, liv. III, ode 4.)

tage. Ce nom se lie si étroitement aux plus nobles traditions et aux vertus les plus généreuses de notre pays, que je craindrais, si j'en voyais l'éclat éclipsé, un abaissement dans notre caractère national.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE II.

LIVRE TROISIÈME.

LA RETRAITE ET LA VIEILLESSE.

CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

